



2008
2008
Nos dix ans

Ce supplément ne peut être vendu séparément Le Temps Mardi 18 mars 2008

Cent clés pour une décennie

Par Jean-Jacques Roth

A l'occasion de son dixième anniversaire, la rédaction du *Temps* a déroulé la chaîne des événements qui ont marqué la décennie pour en choisir une centaine, réunis dans ce numéro exceptionnel.

Cent clés, cent repères qui, à nos yeux, auront marqué cette période. Choix difficiles, choix impossibles! Mais ce sont ceux que nous avons à faire chaque jour, qui définissent et justifient notre métier: sélectionner les informations pertinentes, les hiérarchiser, tenter de leur donner sens.

Ce travail rétrospectif soulève donc les questions qui se posent chaque jour à nous. Quelle place donner aux événements qui changent le monde, face aux évolutions qui changent nos vies? Quelle échelle adopter, entre l'actualité suisse et régionale qui nous touche de près, et celle de la planète?

Plus grossièrement dit: que pèse, dans nos consciences, un conflit comme celui qui a tué plus de 4 millions de personnes en République démocratique du Congo, quand nous suivons avec tant d'attention nos modes, nos loisirs et nos plaisirs?

Françoise Giroud, directrice de *L'Express* et célèbre chroniqueuse, avait affirmé que l'invention de la pilule avait davantage changé le monde que la Guerre froide. Sa formule rappelle qu'il n'est pas de petite et de grande histoire. Mais un organisme complexe, où le local et le global tissent des fils ininterrompus, où l'individu et le collectif dialoguent à tâtons.

La sélection que nous vous présentons est donc à l'image de nos perceptions: subjective et imparfaite. Le botox et le 11 septembre 2001 s'y côtoient, en un apparent chaos où notre modeste ambition est d'avoir fait un peu d'ordre. Le futur y mettra le sien.



Le montage de la couverture a été réalisé par *Le Temps*. Les photographies sont toutes des reproductions d'images figurant à l'intérieur de ce hors-série.

Retrouvez l'intégralité de ce hors-série sur www.letemps.ch/horsseries

REPÈRES

OBJETS



Trottinette

Une planche, deux pneus et un guidon. La trottinette voit le jour en des temps immémoriaux. Mais ce vélo sans pédales tombe peu à peu en désuétude. Et puis, autour des années 2000, boum, la revoilà. Adieu la trottinette de papa, la «trotte» version millenium a des roues de rollers, est en métal, entièrement pliante, et s'adresse également aux adultes. Ceux-ci l'adoptent, à l'image des hommes d'affaires pressés qui optimisent grâce à elle leurs temps de parcours citadins. **Be. L.**



Téléphone portable

Fin 1997, Swisscom compte déjà un million de clients mobiles. Puis la démocratisation du téléphone portable reçoit un formidable coup d'accélérateur avec l'ouverture du marché à trois opérateurs, en 1998. La décennie écoulée, il est devenu le «couteau suisse numérique» que nous connaissons, à savoir un instrument multifonctions, qui permet non seulement de communiquer par la voix mais aussi d'envoyer des textes, d'enregistrer des sons, de prendre des photos ou de tourner des films. Ce faisant, il a bouleversé les rapports personnels, en les rendant plus rapides, plus faciles et plus libres. Et, bien souvent, envahissants. **E. D.**



4 x 4

La demande croissante, lors de la décennie écoulée, pour les lourds véhicules à traction intégrale a été financièrement tout bénéfique pour les constructeurs. Les marques n'avaient en revanche pas prévu la stigmatisation croissante des 4x4 dans le contexte du réchauffement. Au point que ce type d'automobile est devenu la métonymie de l'enjeu climatique, avec ceux (au volant) qui ne s'en soucient guère et les autres (sur le trottoir) qui s'en inquiètent. En Suisse comme ailleurs en Europe, la part de marché des 4x4 augmente chaque année depuis dix ans. **L. D.**



Masque anti-pandémie

Le 15 mai 2007, l'Office fédéral de la santé publique invite les Suisses à faire une réserve de 50 masques chirurgicaux par personne. L'objectif est de prévenir une pénurie de masques en cas de grippe pandémique. Migros et Coop proposent ces masques sur leurs rayons. Les Suisses, bien que dressés à faire des réserves de guerre, sont peu réceptifs au message. A peine un habitant sur dix suit la consigne. Il faut dire que l'efficacité préventive du masque a vite été contestée. **MCPP**



Tests ADN en pharmacie

En Suisse, les pharmacies ne sont pas autorisées à vendre des tests rapides d'ADN pour vérifier une paternité incertaine. Le groupe Sunstore a bien essayé de se lancer, mais le législateur a interdit cette pratique en septembre 2002. D'autres pays, comme l'Allemagne, autorisent la vente de ces kits mais ne reconnaissent pas la validité du résultat sur le plan juridique. Quelle que soit la législation, le test rapide est de toute façon disponible sur Internet. Pour une somme modique et sans considérations éthiques. Depuis peu, une start-up californienne propose même de décoder l'ADN de ses clients en ligne. On peut même demander d'entrer en contact avec des personnes au profil génétique similaire. **MCPP**



GPS

Le signal est venu de Bill Clinton en personne le 1er mai 2000. En annonçant que le Pentagone ne dégraderait plus le service de positionnement qu'il avait mis jusqu'alors avec réticence à la disposition du grand public, le président américain a ouvert la voie à la popularisation du GPS. Depuis, des millions de particuliers s'en sont emparés pour se déplacer plus vite et plus précisément. Randonneurs, taximen, secouristes, livreurs, chauffeurs routiers: ils ne jurent plus que par lui. **E. D.**



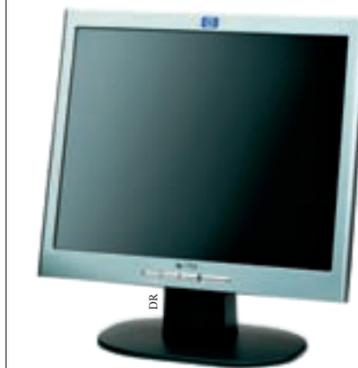
Viagra

En juin 1998, la Suisse est le premier pays d'Europe à autoriser le Viagra. La pastille bleue fait des débuts fracassants contre l'impuissance sexuelle. La substance du médicament, le citrate de sildénafil, permet aussi de lutter contre l'hypertension pulmonaire. Le médicament prend alors le nom de Revatio. Dernièrement, un médecin israélien, colonel dans l'armée de l'air, a affirmé que les pilotes ont de meilleures performances en vol grâce à un dérivé du produit. **MCPP**



Capsule Nespresso

La capsule Nespresso déboule sur le marché en 1986. La feuille d'aluminium qui la compose est critiquée. Le succès n'est pas immédiat. Entre-temps, le café en dosette peut se targuer d'une glorieuse conquête des marchés. La capsule a bouleversé les habitudes en Suisse et en Europe. Finis, les cafés longs comme un jour sans pain! Place à l'espresso à l'italienne, aux arômes incomparables et à la mousse onctueuse. Le café se décline en crûs aux saveurs spécifiques et se vend en éditions limitées. Un produit sélect et tendance. **P. Br.**



Ecran plat

Omniprésent il y a dix ans chez les particuliers et dans les magasins, le tube cathodique a depuis lors été laminé par les écrans plats LCD (surtout) ou plasma. Plus design, moins encombrant que les anciens postes, toujours plus en haute définition (l'Eurofoot sera un premier cap dans la promotion de cette nouvelle image hyperdéfinie), l'écran plat souffre toutefois de consommer beaucoup d'électricité. Pas parfait, donc. Et susceptible d'être encore amélioré: Sony vient de présenter un écran OLED de 3 mm d'épaisseur... **L. D.**



DVD

Après le CD, le DVD. De même que le premier a condamné le disque vinyle (ou microsillon) à l'oubli, le second a rejeté la cassette VHS dans les ténèbres du passé. Et à quelle vitesse! Né en 1995, il n'a mis que quelques années à s'imposer. Ses avantages sont, il est vrai, appréciables: une meilleure qualité d'image, une capacité de stockage très supérieure et une grande souplesse d'utilisation (pas de rembobinage, possibilité d'accéder directement à un point précis du film). Qui dit mieux? **E. D.**



Casque de ski

Les têtes sont-elles toujours plus intelligentes? En tout cas, elles se protègent de mieux en mieux. Alors que le port du casque a longtemps été réservé à une minuscule élite sur les pistes de ski, il s'est répandu ces dernières saisons à la vitesse d'une avalanche. Entre 2003 et 2006, le pourcentage de ses adeptes a passé de 16 à 42% des skieurs et des snowboarders, selon le Bureau de prévention des accidents. Ce qui aurait permis l'économie de milliers de blessures aussi douloureuses que coûteuses. **E. D.**

ballon bleu de *Cartier*

Boîtier 42 mm et bracelet en or gris 18 carats rhodié. Mouvement mécanique à remontage automatique calibre Cartier 049 (21 rubis, 28'800 alternances par heure), quantième à guichet. Saphir cabochon bleu serti sur la couronne cannelée. Cadran opalin argenté, guilloché et laqué. Verre saphir inrayable bombé. Existe aussi en acier et or jaune 18 carats.



Cartier

REPÈRES

ANGLAIS



«Zurich, Downtown Switzerland».

Le 14 septembre 2000, Zurich scellaient sa réputation de centre économique arrogant, peu regardant de la cohésion nationale et de ce ciment que représente, pour certains, le plurilinguisme. Ernst Buschor, alors ministre de l'Éducation, annonçait que l'anglais serait enseigné avant le français aux jeunes Zurichois. Il devenait le vilain petit canard de la Confédération, provoquant un tollé d'envergure, surtout en Suisse romande. Or, depuis ce choc, la contagion a sévi, et une majorité des cantons alémaniques a opté pour l'anglais comme première langue étrangère enseignée. Une conversion pragmatique motivée par les exigences du monde globalisé et le primat de l'économie. Pour calmer les esprits, la Conférence des directeurs de l'instruction publique a institué une règle pacifique stipulant que deux langues doivent être introduites en primaire, l'une d'elles devant être nationale. Des irréductibles, souvent soutenus par des enseignants, ont, par voie d'initiative dans quatre cantons (dont Zurich), tenté d'éradiquer le français en militant pour «une seule langue étrangère en primaire». En vain. L'harmonisation est sauve. Huit ans après la secousse zurichoise, l'affront n'est pas oublié, mais tout le monde ou presque s'accorde pour encourager un enseignement précoce des langues. Aujourd'hui, les préoccupations linguistiques des Alémaniques ont changé de registre: *schwyzdütsch* ou *Hochdeutsch* au jardin d'enfants?

Anne Fournier

TRITHÉRAPIES



Le sida, de maladie fatale, est devenu une maladie chronique.

Les trithérapies ont bouleversé le pronostic vital des personnes infectées par le VIH. Une révolution si l'on pense à la première génération fauchée par le virus dans les années 80. La seconde révolution est toute récente, elle a été lancée par les résultats de l'équipe d'Amalio Telenti du CHUV à Lausanne, publiés dans la revue médicale *The Lancet*. Cette recherche montre que, chez les patients qui répondent bien au traitement, le taux de VIH dans le sang devient indétectable. Le risque de contamination est alors quasiment inexistant. Cela voudrait dire que dans un couple durable dont un seul partenaire est séropositif, des rapports non protégés seraient possibles. Pour autant que le partenaire atteint suive avec succès un traitement qui a fait disparaître le virus de son sang. La Commission fédérale pour les problèmes liés au sida s'est prononcée dans ce sens le 30 janvier 2008. Une information très sensible qui donne de l'espoir, en particulier aux couples désireux d'avoir des enfants.

Cette étude a déclenché une polémique, les uns craignant un encouragement des comportements à risque, les autres estimant que le patient a le droit d'être informé. Mais, alors que le vaccin contre le sida se fait attendre, l'avancée est malgré tout inestimable. Et jamais on n'aurait imaginé cette bonne nouvelle au début des trithérapies, à la fin des années 90.

Marie-Christine Petit-Pierre



Internet a aboli les distances et bouleversé nos communications et nos modes de vie. Qui écrit encore une lettre? Les Terriens envoient désormais 183 milliards de courriels par jour.

INTERNET

Tout ce que la Toile a tué

Annuaire téléphonique, papier à lettres, vidéoclubs, agences matrimoniales ou CD... Le cimetière créé par le Net ne cesse de s'étendre.

Par Anouch Seydtaghia

Petite question à, disons, 85 centimes: quand avez-vous envoyé une lettre pour la dernière fois? Pas votre déclaration d'impôt, ni un bulletin de commande ou un faire-part de mariage. Mais une simple lettre? La Poste suisse a fait ses calculs. Dès 2001, les envois se sont effondrés de plus de 17%. Entreprises et administrations expédient encore des lettres. Mais, pour les particuliers, c'est fini. Les Terriens envoient désormais 183 milliards de courriels par jour – deux millions par seconde... Ils sont 1,2 milliard à posséder un compte e-mail, estime la société Radicati Group.

Maintenant, regardez l'adolescent assis à côté de vous dans le bus, qui tapote sur un étrange petit appareil équipé d'un clavier. Il converse via messagerie instantanée avec un ami situé, lui, peut-être tranquillement devant son PC. Ou sur une plage de la Costa Brava. Ou dans un train entre Tokyo et Kyoto. Via les réseaux mobiles, Internet a aboli les distances. Démultiplié grâce à son mariage avec la téléphonie mobile, le Net permet de rester en contact en direct avec ses amis, où qu'ils soient.

Du coup, la liste des objets tués par l'expansion d'Internet s'al-

longe. Dans la corbeille du papier à recycler, le papier à lettres rejoint le bottin de téléphone. On cherche une adresse sur *Pagesblanches.ch*. Ou même plutôt via *Google.ch*. Gardons à l'esprit qu'en mars 2008, une société truste à elle seule plus de 60% des recherches mondiales sur le Net...

L'industrie du X s'affole: les sites gratuits pullulent, et les ventes de DVD chutent

Continuons notre visite du cimetière. Le CD y moisit depuis longtemps, occis par des services de téléchargement de musique illégaux et efficaces. Au fond du cimetière, un grand trou est prêt pour accueillir les vidéoclubs, un petit pour les lecteurs DVD: via Bluewin, on peut déjà louer des films pour 3 fr.50 sans descendre de son sofa. Demain, la Xbox 360 et la PlayStation le permettront en Suisse.

En parallèle, l'industrie du X s'affole: les sites gratuits pullulent, et les ventes de DVD chutent. Dans un

registre (à peine) plus glamour, les sites de rencontres, des plus gras aux plus chics, inquiètent les agences matrimoniales.

Parlons business. La survie de quelques chaînes de magasins qui achètent et vendent des occasions tient du miracle, tant eBay a permis à chacun de monter son affaire. Plus aucune contrainte physique: j'achète des biens en Australie pour que des internautes japonais enchérissent dessus. Glissons-nous dans une salle de téléprésence (le terme de téléconférence est mort): trois immenses écrans plats et des micros, et j'ai l'impression que mes interlocuteurs, situés à San Francisco, sont à la même table que moi. De quoi rendre inutile bon nombre de déplacements en avion. Car tout se partage désormais sur le Net: nous sommes plusieurs à travailler sur le même document. L'accès à la bourse et à sa banque se fait en ligne. Exclu de retourner au guichet. Bon, peut-être pour y négocier une hypothèque.

L'information devient aussi une denrée de base, accessible pour trois fois rien, voire... rien. Celle qui n'a que peu de valeur ajoutée est payée par la pub. Celle qui est rare est encore payante. Vous souvenez-vous quand vous avez ouvert pour

la dernière fois votre dictionnaire – s'il n'est pas déjà lui aussi dans la corbeille à papier? Wikipédia, Yahoo! Answers ou des blogs spécialisés donnent immédiatement accès à des informations que l'on mettait, il y a dix ans, des jours à chercher dans le «monde physique»: les bibliothèques, les services de doc...

Le CD de données, voire le disque dur du PC, est menacé: désormais, tout s'archive en ligne sur les serveurs de Microsoft ou de Google. L'information n'a plus de support physique: elle devient accessible depuis partout.

Dans un coin du cimetière, on découvre enfin l'anonymat de l'individu. L'internaute raconte sa vie, ses passions et ses fantasmes sur MySpace ou Facebook, où il partage ses photos d'enfance, de sorties de boîte et de soirées arrosées.

Internet a bouleversé notre vie sans que nous nous en rendions compte. Mais pour beaucoup, Internet n'est encore rien. Des pans entiers de la population mondiale ont chaque jour d'autres soucis que de trouver un PC ou un réseau Wi-Fi. Si Internet permet d'accéder au monde, l'ensemble des Terriens n'a encore de loin pas les moyens d'y goûter.

ROGER FEDERER

Maître des courts. Collectionneur de Grands Chelems.
Record de jours consécutifs à la tête du classement mondial.
Icône. Mentor. Phénomène.
Considéré comme le plus grand joueur de tous les temps.
Par les plus grands joueurs de tous les temps.

ROLEX. À CHAQUE EXPLOIT SA COURONNE.



OYSTER PERPETUAL GMT-MASTER II


ROLEX

■ ■ ■ SUISSE

«Tertiariation spectaculaire de l'économie»

L'air de rien, la Confédération mue: l'analyse de Jean-Daniel Gerber, directeur du Secrétariat à l'économie, à Berne. **Propos recueillis par Yves Genier**

«Le fait le plus notable de ces dix dernières années est la croissance spectaculaire de la tertiariation de l'économie. En 1990, le secteur des services contribuait pour 62,4% du produit intérieur brut. Cette part s'était élevée à 67,4% en 2005. Tout indique que cette tertiariation va se poursuivre. Cela ne signifie pas que le secteur secondaire disparaît. Certaines de ses activités deviennent de plus en plus importantes: la chimie, l'horlogerie, les instruments médicaux et optiques et, dans une moindre mesure, les machines. Cependant, la situation est devenue beaucoup plus difficile pour l'industrie de la chaussure, le cuir, le textile ou l'habillement. Le tertiaire a été marqué par l'accroissement de l'importance des banques. Mais ce secteur est beaucoup

plus volatil que le reste de l'économie, comme le démontre actuellement la crise financière aux Etats-Unis. L'activité qui a vu la plus forte augmentation du nombre d'entreprises est celle des services aux entreprises, les services informatiques, l'intermédiation financière, les assurances et l'immobilier. Notons aussi les industries à forte valeur ajoutée: la chimie, la fabrication d'instruments de précision et d'équipements de transports. Elles créent toujours plus d'emplois. Leur succès est un indicateur de leur spécialisation toujours plus poussée. En revanche, la grande constante de l'économie suisse de ces dix dernières années est la part des PME. Elles rassemblent toujours 99,7% des entreprises et fournissent deux tiers des emplois.

C'est dans les secteurs manufacturiers, les services financiers, les assurances et les télécommunications que la productivité s'est accrue le plus fortement. Et c'est dans l'agriculture et le tourisme qu'elle n'arrive pas à se développer à un rythme soutenu. L'instauration de la libre circulation des personnes en 2003 a été le facteur majeur de cette élévation, en ouvrant l'accès à notre pays à des étrangers hautement qualifiés. La productivité des entreprises centrées sur le marché intérieur s'est aussi améliorée, mais elle n'a pas pu rattraper celle des entreprises exportatrices. L'augmentation des dépenses sociales est une de nos principales inquiétudes. En passant de 21,7% des budgets publics en 1990 à 34,1% prévus pour 2010, elles captent des deniers publics

qui pourraient être consacrés à d'autres domaines, comme les transports, la recherche, voire la culture. Nous devons aussi améliorer les conditions de concurrence dans le marché intérieur. La simple dénomination de «loi sur les cartels» associée à notre droit en la matière en dit long sur l'importance et la résilience de ces derniers. C'est pourquoi nous devons poursuivre les efforts d'ouverture des marchés, notamment en implémentant le principe du «cassis de Dijon», et en achevant la libéralisation des télécommunications, des services postaux et du marché de l'électricité. Pour l'économiste, le rythme des réformes est trop lent. Mais cette lenteur est compréhensible dans le cadre de notre système politique.»

■ ■ ■ HEDGE FUNDS



EDDY MOTTAZ

Les hedge funds sont les cascadeurs de la finance moderne.

Les gérants de ces fonds sophistiqués et très peu réglementés jouissent d'une grande liberté d'action. Ils spéculent tant à la hausse qu'à la baisse, en prenant des positions d'achat ou de vente sur les marchés d'actions, de dérivés, de taux, de devises ou de matières premières. Investisseurs très actifs, les hedge funds capturent aujourd'hui jusqu'à 50% du volume total du négoce sur certains marchés. Ce sont en général des traders au flair aiguisé ou des analystes pointus, souvent basés à Londres ou à Greenwich (Connecticut). Leurs fonds sont très largement incorporés dans les îles Caïmans. Leur réputation sulfureuse, ils l'ont acquise à l'époque des premiers spéculateurs des années 1950, incarnés par leur archétype George Soros, «l'homme-qui-fit-sauter-la-Banque-d'Angleterre». Ces dix dernières années, les rendements relativement attractifs mais peu volatils des hedge funds ont attiré un plus grand public d'investisseurs, notamment les caisses de pension. Alors qu'ils géraient 370 milliards de dollars en 1997, les gérants alternatifs avaient amassé 1800 milliards d'avoires de clients fin 2007.

Leurs «salaires», perçus sous forme de commissions juteuses, explosent tous les standards de rémunération: en 2006, trois «titans» des hedge funds ont encaissé plus de 1 milliard de dollars chacun. Cette richesse a créé une nouvelle «aristocratie de la finance», acheteuse d'œuvres d'art et éprise de philanthropie.

L'émergence de ce secteur d'activité à Genève a reçu un grand coup de projecteur médiatique fin 2006, avec l'arrivée de Philippe Jabre (photo), ancien trader vedette de la City, fâché avec les autorités britanniques suite à un «abus de marché non intentionnel». Ce génie de l'arbitrage de convertibles d'origine libanaise a récolté, depuis le bout du Léman, 4 milliards de dollars en quelques mois. Héritier des pionniers George Soros, Paul Tudor Jones et Louis Bacon, il incarne cette génération de gérants qui d'instinct perçoivent les tendances macroéconomiques qui se traduiront en paris boursiers gagnants. **Myret Zaki**

■ ■ ■ ALINGHI



Emirates Team New Zealand vs Alinghi.

Ernesto Bertarelli, patron du Défi suisse, se souvient de la finale 2007 à Valence, dont ce cliché capte un instant de course: «A bord du bateau, c'est le silence. Tout le monde est concentré. Nous attendons le signal de départ et nous surveillons le moindre mouvement de notre adversaire. Dehors, les embruns volent. Les hélicoptères sont au-dessus de nos têtes. Tous les regards sont braqués sur ce duel et, à quelques secondes du départ, c'est la montée d'adrénaline.

L'enjeu: l'America's Cup. Cet instant précis est quelque chose qui me fascine depuis que nous avons commencé notre aventure en 2000, mais la régata est le point culminant d'un paysage beaucoup plus vaste, car l'America's Cup est le plus vieux et le plus beau trophée sportif du monde. Il réunit à la fois le travail d'équipe, la technologie et le caractère imprévisible des éléments. Voilà ce qui m'attire. En gagnant l'America's Cup pour la première fois en 2003 et en ramenant le trophée en Suisse,

j'ai éprouvé une grande fierté. Gagner une seconde fois en 2007 au nom de mon pays et partager cette victoire avec tous les Suisses passionnés de voile fut une récompense encore plus grande. Au cœur d'Alinghi, il y a l'équipe. Nos victoires, nous les devons à chaque membre de cette équipe et au rôle que chacun d'eux a joué. Notre objectif: remporter une nouvelle fois la Coupe et continuer de développer le succès de la 32e édition.» **Propos recueillis par Isabelle Musy**

■ ■ ■ BOLOGNE-HES

De nouveaux cursus, un nouveau paysage académique.

Le 19 juin 1999 à Bologne, les ministres de l'Education d'une trentaine de pays – pour la Suisse, le secrétaire d'Etat d'alors, Charles Kleiber – font une déclaration qui instaure «l'espace européen de l'enseignement supérieur et de la recherche».

C'est le socle d'un formidable bouleversement des hautes écoles, axé sur le remaniement des cursus en deux étapes, le bachelier (trois ans après le bac), et le master, deux ans plus tard, en principe.

Les pays, désormais une quarantaine, ont jusqu'à 2010 pour mettre en œuvre cette réforme. Comme souvent, la Suisse a voulu se montrer bonne élève. La totalité des programmes est aujourd'hui organisée selon «Bologne», avec, en plus, le système européen de crédits d'études. Cette harmonisation des cursus doit permettre d'accroître la mobilité des étudiants et de faciliter la reconnaissance des diplômes.

Mais cette innovation a favorisé une réforme plus profonde des académies suisses. En 1996, le Conseil fédéral lançait la création des hautes écoles spécialisées (HES), avec pour objectif de rehausser le niveau de la formation professionnelle. Le partage des compétences entre les centres de recherche s'est accéléré, les offres de formations communes se sont multipliées. La mue du système n'est toutefois pas achevée: un nouveau pilotage national se prépare, et les rapports entre les unis et les EPF, face aux HES, restent problématiques. **Nicolas Dufour**

■ ■ ■ DA VINCI CODE

Mystère, si l'on nous dit qu'il n'y a rien, c'est qu'il y a sûrement quelque chose.

Voici le mécanisme sur lequel s'est bâti le succès de *Da Vinci Code*, le jackpot pour Dan Brown, un auteur américain de thrillers habiles. Des dizaines de millions de lecteurs dans le monde, des millions d'exemplaires vendus en français, il n'y a qu'à s'incliner. Dès sa parution aux Etats-Unis en 2003, *Da Vinci Code* se répand comme la rumeur qui lui sert de motif. Le Christ aurait fait un enfant à Marie-Madeleine. Des puissances occultes se déchirent depuis des siècles pour enterrer la nouvelle ou pour la perpétuer. Des personnages retors menacent ce qui pourrait les menacer. Et des signes sont répandus partout, jusque dans les tableaux du Louvre et dans l'église Saint-Sulpice à Paris, où l'on organise maintenant encore des circuits sur les traces des héros de Dan Brown. *Da Vinci Code* a provoqué des torrents de commentaires et de critiques parfois sévères. Il n'était pourtant pas de taille à changer le cours de l'histoire. Juste une intrigue basée sur la théorie du complot et sur un usage astucieux de la mécanique des croyances – ne voient que ceux qui voient, les autres sont tous des aveugles. Il n'y a rien de plus doux que de trouver des coupables, des méchants qui travaillent dans l'ombre. Cela simplifie la vie. Quelques pages de lecture et l'on peut s'endormir en paix. **Laurent Wolf**



Les deux tours du World Trade Center à New York s'effondrent. Le 11 septembre 2001 était le début d'une vengeance. La destruction des symboles d'arrogance, au cœur de l'empire. Une tactique pour attirer le lion dans un piège.

L'ENNEMI

La guerre de dix ans

L'appel à tuer les Américains et leurs alliés a été publié juste au moment où «Le Temps» voyait le jour. Le conflit n'est pas terminé, mais la violence s'épuise.

Par Alain Campiotti

Dieu! C'est ce qu'ils disent tous dans la surprise ou dans l'effroi. «Oh, my God!» C'est ce qu'elle a crié, les deux mains devant la bouche comme pour se protéger d'une peste. Elle était Noire, avec un Blanc. Ils étaient dans cette foule d'employés qui étaient descendus de leur bureau sur Greenwich Street. Ils regardaient vers le sud. La deuxième tour s'effondrait sous leurs yeux. Ils voyaient l'ennemi, et ils ne savaient pas ce que c'était.

La guerre avait été déclarée au nom de dieu, en 1998. *Le Temps* hésitait alors devant son ultime maquette. A Londres, un autre quotidien, *Al-Quds al-Arabi*, avait publié le 23 janvier une fatwa intimant à chaque musulman, par devoir individuel, de «tuer les Américains et leurs alliés, civils et militaires, pour libérer Al-Aqsa et la sainte mosquée (La Mecque) de leur emprise». Le premier des cinq signataires s'appelait Ousama Ben Laden.

Pourquoi les Américains? L'Air Force venait de bombarder les Serbes pour sauver les musulmans de Bosnie. Elle allait bombarder Belgrade pour aider les Kosovars à réaliser leur vieux rêve, qui était jusque-là impossible: un Etat. Bush père et Bill Clinton avaient passé la décennie à mettre Israéliens et Palestiniens autour d'une table, pour corriger trente ans de partialité des Etats-Unis en faveur des Juifs. Surtout, la CIA avait puissamment aidé les moudjahidin à libérer l'Afghanistan de l'occupant rouge et athée. Dieu reconnaîtrait les siens?

Ensuite, l'Union soviétique s'est affaïssée. L'Amérique a cru que sa soudaine suprématie et son maintien allaient de soi. Pour le reste, elle était plutôt indifférente au monde. Ce n'était peut-être pas la fin de l'histoire, mais les accidents ne seraient plus des cataclysmes. Un clash de civilisations? C'était juste le pressentiment d'un vieil essayiste pessimiste qui a versé depuis dans le blochéisme antihispanique. Ce n'était sûrement pas une stratégie.

Dans les librairies poussiéreuses, de Beyrouth à Peshawar, le Che épaula Ben Laden, avec un petit «Mein Kampf» par-ci par-là

Quand le communisme avait du poids, les Américains étaient chargés d'une bonne partie du mal: ils avaient une convenable gueule théorique d'ennemis, rapaces et sûrs d'eux. Dans toutes les universités d'Europe et de Navarre – et des Etats-Unis – l'anti-impérialisme se sirotait avec l'est-presso. Ça a continué chez les nantis, le marxisme délavé en moins, sous une forme tarabiscotée: c'était le temps des baudrillards.

Dans l'arc arabo-musulman, après l'échec des nationalismes qui s'étaient acquinés avec les totalitarismes, la résistance à

l'empire d'Occident, par contagion, s'est développée sous une forme extrême. Allah était dans les bouts. Aujourd'hui encore, dans les librairies poussiéreuses de la région, de Beyrouth à Peshawar, le Che épaula Ben Laden, avec un petit *Mein Kampf* par-ci par-là. Les Etats-Unis n'ont pas compris tout de suite qu'on leur présentait une très longue facture, qui venait de loin, d'avant même le Mayflower.

Trois repères pour faire simple. Si la fatwa de 1998 parle de libérer Al-Aqsa, c'est qu'elle est dans Jérusalem (Al-Quds) occupée. Autrefois, les musulmans priaient en direction de cette vieille mosquée, pas vers La Mecque. Mais en 1119, Al-Aqsa a été confisquée par l'ordre militaire des Templiers, qui en a fait sa caserne principale. Pour nous, c'est une anecdote ancienne. Dans l'imaginaire musulman, c'est un souvenir dévastateur.

Les croisés sont partis, mais les Européens sont revenus, avec une longue traînée coloniale, sanglante un peu, débilite le plus souvent. Ce compte-là n'a jamais été soldé: on s'en souvient de Rabat à Djakarta, avec d'autant plus d'amertume que les tuteurs étrangers ont été remplacés par des satrapes locaux.

En février 1991, une image a glacé tous les Arabes. Au nord du Koweït, sur la route où l'armée d'occupation irakienne en retraite avait été vitrifiée par les bombes américaines, une caméra de télévision avait longuement suivi un chien qui trotait dans

les décombres fumants, avec dans la gueule une main à moitié calcinée.

Après plusieurs piqûres qui n'ont pas fait broncher la bête (des ambassades détruites, un croiseur endommagé), le 11 septembre était le début d'une vengeance. La destruction des symboles d'arrogance, au cœur de l'empire, n'était pas une fin en soi. Seulement une tactique extrême pour attirer le lion vers un piège. Ben Laden le disait ouvertement. Alors que CNN ne retenait de ses bandes que les invectives contre les Etats-Unis et les juifs, les Arabes entendaient surtout les recommandations du Saoudien à la patience, les rappels du temps où le Prophète forgeait des victoires malgré son infériorité militaire, son espoir que l'ennemi américain viendrait jusque dans les villes arabes, pour y être saigné, comme les Soviétiques l'avaient été dans les vallées afghanes.

En 1119, Al-Aqsa a été confisquée par l'ordre militaire des Templiers. Dans l'imaginaire musulman, c'est un souvenir dévastateur

Bush le simple s'est comporté comme le lion. A vrai dire, tout autre président, après le 11 septembre, aurait aussi fait donner l'armée. Le champ de bataille de

l'Irak, que Ben Laden dans des vidéos pensait inévitable, a été fertile: il a produit de l'ennemi. Des tueries collatérales aux tortures, l'occupant est entré dans son rôle désigné. La plupart des Arabes ont donné raison au chef d'Al-Qaida, et ils persisteront tant que la présence des armées étrangères durera: l'Islam même est sous attaque. Le journal saoudien *Al-Watan* vient de raconter comment une campagne, officielle, pour réfuter les justifications théologiques du djihad violent, par des livres et des conférences, a été systématiquement sabotée dans le royaume.

Pour Ben Laden, ce sera la seule victoire: au fond des têtes. Militairement, il ne peut plus rien, sauf à organiser de nouveaux massacres dont le sens se perdrait et qui se retourneraient, comme dans l'Anbar, contre ses fidèles. L'ordre tribal va pour le moment se reconstituer, en Irak comme en Afghanistan.

Resteront les plaies, et l'ennemi à double face. Le temps, en général, efface par épuisement les raisons de se battre. Là, il en faudra beaucoup: le mal est ancien, sur plusieurs continents. Il y a pourtant une lueur proche. Si un président noir est élu à Washington, le regard de toute la zone de conflit sur les Etats-Unis changera. Avec à sa tête le petit-fils d'une Kényane illettrée, l'Amérique apparaîtra à nouveau comme un pays de mobilité et de révolution auquel on peut adresser autre chose que des appels vengeurs au meurtre.

REPÈRES

EURO

L'europaix règne sur la Belgique

Presque dix ans de monnaie commune, et l'Europe ne le regrette pas, même quand elle grogne.
Par Joëlle Kuntz

L'euro a commencé à exister le 1er janvier 1999 et à circuler physiquement le 1er janvier 2002. En une décennie, il est devenu la deuxième monnaie mondiale après le dollar, il compte pour un sixième du PIB mondial, 30% du commerce, et il s'est installé dans nos vies comme un instrument pratique de consommation et de mobilité. Fini l'ennui des bureaux de change dans les gares et les aéroports européens, disparues les petites boîtes à casiers où l'on rangeait ses lires, ses francs, ses pesetas, ses florins au retour d'un voyage en prévision du prochain. Une Europe, une monnaie: par cette simple opération, l'unité du continent prenait une dimension pratique et concrète pour tout le monde.

On ne s'en souvient pas toujours, mais l'euro était l'aboutissement de quinze ans d'efforts, autour de Jacques Delors, le président de la Commission européenne, pour créer un marché unique régi par une série d'engagements de la part des Etats membres: libéralisation de la circulation des capitaux et des marchandises, renforcement de la coopération économique et de la cohésion par le respect de critères fixes sur l'endettement et les déficits publics, dépolitisation des banques centrales jusqu'à la création d'une banque centrale européenne unique et indépendante.

S'il visait la stabilité et la croissance, Delors avait surtout en vue la cohésion d'une Europe alors pleine d'espoir car libérée des contraintes de la Guerre froide. Il était porté par des gouvernements soucieux de jouer collectivement un rôle dans le monde plus ouvert que laissait présager l'effondrement des systèmes communistes. En ce sens, l'euro est l'enfant d'une époque, on ne l'inventerait plus aujourd'hui.

Mais il est là, avec ses bons et ses mauvais côtés, trop imbriqués les uns dans les autres pour qu'un seul

des onze membres initiaux de l'eurozone ait pris le risque de le quitter malgré les récriminations constantes que l'on entend à son sujet, ou plutôt au sujet de son surveillant, la Banque centrale européenne.

Il continue à inspirer de la méfiance dans les Etats moyens qui ne l'ont pas adopté, la Grande-Bretagne, la Suède, le Danemark. Selon Richard Baldwin, professeur d'économie à HEID, Genève, ceux-ci ont d'ailleurs de moins en moins de raisons de s'y joindre puisqu'ils ont constaté ne pas souffrir de diversion commerciale et même profiter de l'accroissement général des échanges entre l'eurozone et le reste du monde.

Les tout petits pays ont plus d'avantages à adopter l'euro que les pays moyens

Mais l'euro attire de nouveaux adhérents, trois en 2008, la Slovaquie, Chypre et Malte, après la Grèce en 2001. D'autres sont en lice, notamment les pays Baltes, quand ils auront résolu leurs problèmes de déséquilibres économiques internes.

De toute façon, explique Richard Baldwin, le rapport coût/bénéfice d'une adhésion à l'eurozone est plus favorable pour les très petits pays: leur économie est si minuscule par rapport aux autres qu'il n'y a aucun sens pour eux à garder une monnaie et une politique monétaire autonomes, et ce qu'il leur en coûte en sacrifice de souveraineté n'est pas grand-chose comparé aux gains d'intégration.

Des pays plus grands ont cependant manifesté leur désir d'adhérer: la Slovaquie est attendue pour 2009, la Pologne et la Rou-

manie également, mais pas avant 2013, dans le meilleur des cas.

Maintenant que l'euro n'est plus jugé que sur ses performances économiques, une des grandes questions débattues entre experts est son effet sur le commerce au sein de l'Union. En 2003, une étude du Trésor britannique affirmait que celui-ci avait augmenté de 4% dès la première année de mise en circulation de l'euro et elle prédisait une augmentation de 40% à moyen terme.

Ce chiffre, beaucoup plus grand qu'espéré, était de nature à ébranler le scepticisme classique du Royaume-Uni, mais il fut vite contesté. Richard Baldwin, qui œuvre aussi comme conseiller de la Commission, le situe quant à lui entre 5 et 15%, avec une moyenne probable de 9%. Une douche froide pour tous ceux qui voient dans l'accroissement du commerce le moyen magique de fabriquer de la cohésion, en économisant les efforts nécessaires pour des politiques d'ajustement plus compliquées et subtiles.

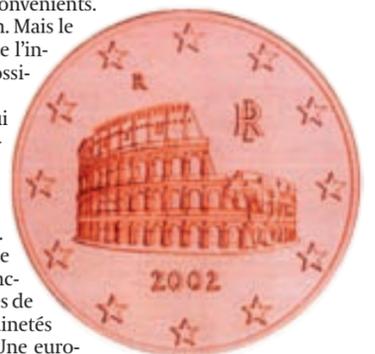
Certes, grâce à l'euro, de petites entreprises qui n'osaient pas se lancer sur le marché européen, par crainte des difficultés et des risques, y sont entrées. Mais à elles toutes, elles n'ont pas encore fait de miracles. D'autre part, l'usage de l'euro a favorisé l'accroissement des échanges avec l'extérieur de l'eurozone dans la même mesure qu'il a favorisé ceux de l'intérieur: importations et exportations nouvelles dues à la création de l'eurozone étaient évaluées à environ 7% en 2005.

L'euro est au centre des polémiques politico-économiques européennes et c'est bien le moins qu'on puisse attendre de son succès. Il est jugé

trop fort, la BCE trop stricte. Les plus impatients sont les pays qui, comme la France, l'Italie ou l'Espagne, recouraient fréquemment à leur banque nationale pour régler des difficultés politiques. Cette époque est passée. La BCE ne s'émue pas des problèmes locaux des uns ou des autres. C'est sa grandeur et sa limite à la fois.

Comme le dit Charles Wyplosz, de HEID: après dix ans d'euro, on peut faire une colonne avantages et une colonne d'inconvénients. Ce sera une description. Mais le bilan reste de l'ordre de l'intangible, il n'est pas possible de le faire.

Sauf sur un point, qui nous ramène au politique d'où l'on était parti: grâce à l'euro, la Belgique n'éclate pas en plusieurs morceaux. La Banque centrale européenne, sise à Francfort, empêche les Belges de s'imaginer des souverainetés monétaires séparées. Une euro-paix règne sur la Belgique.



Projets graphiques pour donner un visage à la pièce de 1 euro en Italie. Chaque pays de l'eurozone a créé son jeu de pièces d'euros. La monnaie unique, introduite physiquement le 1er janvier 2002, était l'aboutissement de quinze ans d'efforts.



AVS

La retraite à 67 ans, du tabou à la fatalité

L'idée de Pascal Couchepin a suscité un tollé. Et si les chiffres lui donnaient raison?

Le débat des retraites secoue, à intervalles réguliers, l'Europe entière. Après le Danemark et l'Allemagne, de nombreux pays, confrontés au vieillissement de la population et à la hausse de l'espérance de vie, songent à relever l'âge de la retraite. En Suisse, pareille idée demeure pour l'instant taboue.

La situation a peu évolué depuis que Pascal Couchepin a évoqué, en 2003, la perspective d'une retraite à 67 ans, suscitant un tollé. Néanmoins, dans les têtes, la hausse de

l'âge limite fait progressivement son chemin.

Pour l'heure, le monde politique continue de tabler sur la croissance économique pour assurer la santé de l'AVS. Mais nombre d'experts tirent la sonnette d'alarme. Les projections sont éloquentes: en 1950, une retraite était financée par 9 actifs. En 2001, le chiffre est tombé à 2,4 personnes actives. En 2030, le rapport devrait passer à une retraite pour 1,6 actif. A ce rythme, il n'y aurait de salut pour le premier pilier qu'à travers une combinaison de trois mesures: hausse de la TVA, nouveaux impôts progressifs et hausse de l'âge de la retraite.

Sans retarder les départs du monde professionnel, il faudrait envisager cinq points supplémen-

taires de TVA d'ici à 2040 pour les seuls besoins de l'AVS. Dans ces conditions, retarder les retraites serait encore la réforme la moins compliquée à imposer sur le plan politique. Le calcul: ceux qui ont déjà quitté le monde du travail ou sont en passe de le faire ne sont pas concernés et n'y seraient donc pas forcément opposés. Mathématiquement, face à l'urgence, l'obstacle ne paraît donc pas complètement infranchissable.

Pour l'heure, les finances des retraites sont encore saines. Dans ces conditions – et le rejet de la dernière réforme de l'AVS en 2004 l'a montré – toute révision qui ne comporte pas un certain degré de flexibilité paraît vouée à l'échec. A une époque où les trajectoires pro-

fessionnelles se diversifient, où les préretraites sont nombreuses et où, de facto, une personne sur sept âgée de plus de 65 ans travaille déjà, la logique voudrait que l'on commence par offrir une plus grande marge de manœuvre à chacun. Et qu'ensuite, pour assurer les rentes, on augmente, progressivement, l'âge limite qui permet de toucher une rente pleine.

Pascal Couchepin en caresse l'idée depuis cinq ans. Il ne restera pas assez longtemps au Conseil fédéral pour la concrétiser. Mais il ne manquera pas de laisser le dossier sur son bureau, pour son successeur. Conscient qu'une retraite plus tardive commence à s'inscrire dans les esprits comme une fatalité. Et comme une évidence. **Ron Hochuli**

HIRSCHHORN

Certaines périodes sont plus favorables à l'exhibition du luxe qu'aux mouvements de mauvaise humeur.

Avec ses sculptures en carton et en papier collant d'emballage, Thomas Hirschhorn ne fait pas dans l'art high-tech. Il joue avec une énergie formidable le rôle de l'imprécauteur. Dans les cérémonies mondaines et propettes de l'art contemporain, il fait figure d'empêchement de tourner en rond. Ce n'est pas qu'il en soit absent, mais sa présence est toujours dérangeante. Pour les fêtes de l'an 2000, pendant l'exposition *La Beauté*, à Avignon, il installe un monument en carton dans une banlieue assez sinistre – le monument finira en mauvais état. Convié à exposer au Centre culturel suisse de Paris en 2004, il tourne en dérision notre culte des montagnes, des trains, des tunnels et des ponts, et il dénonce les exactions commi-

ses par l'armée des Etats-Unis en Irak. Mais c'est une attaque contre Christoph Blocher qui lui vaudra les foudres fédérales, et à Pro Helvetia l'amputation d'une partie de son budget de l'année suivante. A l'époque, Christoph Blocher était ministre. Thomas Hirschhorn avait décidé de ne plus exposer en Suisse. Christoph Blocher n'est plus au Conseil fédéral. Thomas Hirschhorn peut revenir chez lui. Depuis l'effondrement du communisme dans les pays de l'Est, il y a des choses qu'on ne peut exprimer qu'en rasant les murs et l'on a même vu un premier ministre français de gauche répondre à des manifestants qui criaient leur colère contre la fermeture de leur usine que le gouvernement ne pouvait rien pour eux. Quelles que soient les opinions qu'on professe sur la marche du monde, l'existence d'un artiste qui ne met pas un mouchoir sur les siennes a quelque chose de rassurant. **Laurent Wolf**

Le Temps. 10 ans seulement et déjà une référence. Joyeux anniversaire !

Gestion privée
Gérants indépendants
Family Office
Global Custody
& Investor Services
Gestion institutionnelle
Fonds de placement



Genève Lausanne Zurich Londres
Luxembourg Francfort Paris Madrid Barcelone
Turin Milan Rome Florence Dubai Singapour
Hong Kong Tokyo Montréal Nassau
www.pictet.com

**PICTET**
1805
Esprit d'indépendance

REPÈRES

ALLEMAGNE

De 1945 à 1990, l'Allemagne est l'objet de la politique internationale. La diviser, la démocratiser, la garder faible militairement et forte économiquement sont des dessins avoués des alliés de la guerre. La «question allemande» occupe les esprits. Après la chute du Mur, les craintes subsistent. Même apaisés, 80 millions d'Allemands réunis menaceraient le délicat équilibre de l'Europe. L'Allemagne des années 90 s'interroge beaucoup sur son identité et sa capacité à devenir normale après le nazisme. La victoire, en automne 1998, de la coalition de gauche SPD-Verts va consacrer la normalisation. Ancien rebelle soixante-huitard, Joschka Fischer devient ministre des Affaires étrangères. Après les pavés jetés dans la rue, le costume rayé trois pièces de la diplomatie planétaire: sa biographie, une histoire allemande de l'après-guerre, rassure ses compatriotes et le reste du monde. Avec le chancelier Gerhard Schröder, «Joschka» engage l'Allemagne dans la guerre contre la Serbie de Milosevic - «plus jamais Auschwitz!» - puis dans la guerre contre les talibans en Afghanistan, hors de la zone OTAN - «Pour nos valeurs, pour la liberté». Pour la première fois depuis la chute de Hitler, des soldats de la Bundeswehr ferrailent hors des frontières allemandes. Pour un monde plus sûr. Il règne désormais à Berlin une furieuse envie de se mêler de tout ce qui concerne l'avenir du monde. L'Allemagne est devenue inoffensive, plus personne n'en a peur. La «question allemande» n'existe plus. **François Modoux**

CHAMPIONS



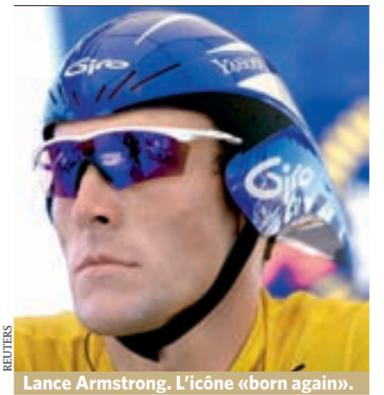
TOMMY HINDLEY / KEystone

Roger Federer. Génie et roi des types.



PAUL MOUNCEY / CORBIS

Tiger Woods. Né pour régner.



REUTERS

Lance Armstrong. L'icône «born again».



JEAN-YES RUSZNEWSKI / CORBIS

Zinedine Zidane. Ange et démon.

CONCURRENCE FISCALE

Les cantons se disputent les bons contribuables. Les grands patrons de Credit Suisse et de UBS se réfugient à Wollerau, paradis fiscal schwyzois. Colgate, le dentifrice, trompe la France pour la Suisse. Le rockeur Johnny Hallyday et le navigateur milliardaire Ernesto Bertarelli déménagent à Gstaad. Plus que jamais, la concurrence fiscale pousse à l'exil. Sur ce terrain, les cantons se distinguent par leur imagination fertile: taux aplatis, déductions généreuses, forfaits gracieux et boucliers fiscaux sur la fortune... En 2007, Obwald, tente la voie du taux dégressif, mais est stoppé net par le Tribunal fédéral qu'a saisi le popiste Josef Zisyadis délocalisé pour cette croisade sur les rives du lac de Sarnen. La flat rate tax, qui ponctionne tout le monde au même pourcentage à la barbe de la progressivité de l'impôt, devient le nouvel œuf de Colomb qui séduit les petits cantons de Suisse centrale et orientale. Pourtant, des voix s'inquiètent de cette course effrénée et de ses effets pervers. Les socialistes suisses récoltent des signatures pour imposer des limites à la compétition fiscale entre cantons. Saint-Gall veut nationaliser le débat contre l'iniquité des forfaits fiscaux, arme favorite des cantons de Vaud, de Genève et du Valais pour attirer les stars et leur fortune. La souveraineté fiscale des cantons, pour ainsi dire un gène helvétique, est par ailleurs ébranlée par le conflit que l'Union européenne ouvre avec la Suisse. Les cantons sont accusés par Bruxelles de «distorsion de concurrence» au profit d'entreprises européennes attirées sous nos cieux avec des faveurs qui contreviendraient à l'accord de libre-échange passé entre l'UE et la Confédération en 1972. Un nouveau défi au fédéralisme fiscal. **Marco Danesi**



MICHEL GANGNE / AFP

La Suisse a donné naissance à l'un des plus grands athlètes de ce siècle, mais un athlète qui, sous son halo de majesté, présente l'avantage de lui ressembler étrangement. Roger Federer aime sa famille, sa quiétude et le travail bien fait; il raconte ses victoires en Grand Chelem comme d'autres leur partie de jass; il est fidèle, méthodique et vertueux; il est le roi des types et des gens de courts, génie de la création tennistique et, néanmoins, accessible à l'empathie. Avec lui ont grandi des héros plus ésotériques et opaques. Tiger Woods, premier milliardaire de l'industrie du dépassement de soi, élevé dans le culte de la gagne par des parents dévolus

à sa réussite, était né pour régner. Lance Armstrong, icône *born again*, revenu d'un cancer, n'a eu de cesse de défier la mort. Zinedine Zidane, si adroit, si éthéré, divin et odieux, ange et démon qui, dans l'intensité émotionnelle, «sourit comme Mère Teresa et grimace comme un tueur en série» (Jean-Louis Murat). Et puis, Michael Schumacher, un des plus beaux palmarès du genre sportif, probablement une de ses créatures les plus abouties - sérieux, ténacité, intelligence et roublardise au service du talent pur - mais malmené dans la mémoire collective par des perdants magnifiques. Les stars naissent en nombre. Mais peu brillent dix ans. **Christian Despont**



MAX NASHI / KEystone

Michael Schumacher. Règne granitique.

GOOGLE

Le pied de nez de jeunes blancs-becs

Le moteur de recherche le plus utilisé a pris tout le monde de vitesse et en particulier les banquiers

Mais que va donc encore annoncer Google? Cela fait près de dix ans que l'entreprise californienne surprend le monde du Net avec ses annonces à répétition, ses nouvelles «visions» qui font saliver et enrager les investisseurs boursiers. Google est sans nul doute la plus belle marque de l'ère internet. Si l'entreprise a survécu sans casse à la grande dépression de l'an 2000, elle demeure toujours aussi imprévisible.

Google inquiète et fascine. Son intrusion massive dans la sphère privée (collecte de données privées) et publique (mise en ligne du contenu des bibliothèques publiques, des images satellite, etc.) glace le sang des citoyens et de pas mal de gouvernements à travers le monde. La croissance phénoménale que le plus célèbre moteur de recherche doit réaliser pour satisfaire aux attentes (... + 60% par an) donne le vertige aux financiers.

Google, qui n'était en 1998 qu'un nom de domaine parmi tant d'autres, déposé par deux informaticiens, Sergey Brin et

Larry Page, deux gamins âgés de moins de 30 ans, est aujourd'hui un empire dont la valeur boursière atteint 155 milliards de dollars. Par comparaison, Nestlé, plus que centenaire, pèse 192 milliards et UBS, née d'une mégafusion bancaire, il y a tout juste dix ans, vaut un peu moins de la moitié de Google.

Ironie de l'histoire, les deux fondateurs, qui n'avaient trouvé aucun banquier pour leur prêter le premier million, ont fait un pied de nez à Wall Street, le jour (20 août 2004) où ils ont décidé d'entrer en bourse. Sergey Brin et Larry Page n'ont pas voulu des banquiers comme conseillers; ils ont préféré une vente aux enchères de leurs actions, reléguant les princes de Wall Street au rang de simples exécutants. «Folie», «pure arrogance», lisait-on dans les gazettes financières. Piqués au vif, en réalité très fâchés, les banquiers de New York multiplieront les mises en garde contre les prétentions des fondateurs de Google, qui

acceptaient de vendre une partie de leurs actions au prix de 108 à 135 francs l'unité. Après moult péripéties, Google cède à la pression et abaisse le prix initial de vente de 26%. Wall Street croit tenir sa revanche sur de jeunes blancs-becs qui veulent lever des milliards dans un marché des technologies totalement déprimé et ne consentent à répondre qu'aux seules questions posées par... Playboy. A ce prix, assurent les banquiers d'affaires, investir dans Google est à peine «raisonnable». Dans leur bouche, cela signifie: «L'action demeure très risquée.» Et certains n'hésitent pas à dire qu'ils revendront, «dès qu'ils le pourront, les actions Google».

La suite, on la connaît: le cours de l'action a été multiplié par... sept et se traite aujourd'hui autour des 500 dollars. Google, que l'on disait menacé en permanence par Microsoft ou Yahoo!, ses principaux rivaux, est accusé aujourd'hui d'étouffer la concurrence par sa fâcheuse tendance à vouloir tisser sa toile dans les moindres interstices de la sphère numérique. Mais ce qui faisait sa force, sa vélocité et sa formidable capacité à améliorer ses outils, se heurte aujourd'hui aux pesanteurs d'une grande multinationale. Google, plus que toute autre société, a peur en grandissant de perdre la vitalité d'une jeune pousse. **Pierre Veya**



POUTINE

La fierté russe retrouvée

Le successeur de Boris Eltsine, Vladimir Poutine, a mis fin au capitalisme sauvage et restauré l'ordre et la toute-puissance d'un Etat autoritaire dopé par les recettes pétrolières.

Par Stéphane Bussard

En Russie, l'année 1998 fut cauchemardesque. Confronté à une grave crise financière, le pays est en faillite, le rouble est dévalué et la population subit de plein fouet la réduction drastique des importations de biens agroalimentaires. Les premières années de l'ère post-soviétique sous la présidence de Boris Eltsine sont vécues comme une humiliation. La démocratie est associée au chaos.

Face à la déliquescence de l'Etat et à la libéralisation sauvage de l'économie, un homme fort émerge: Vladimir Poutine. Entré dans les services secrets du KGB au moment où Iouri Andropov était à leur tête, il devient le bras droit du maire de Saint-Petersbourg, Anatoli Sobtchak. Il se familiarise avec le pouvoir dans l'administration Eltsine avant de devenir, pour une brève période, le directeur du FSB, successeur du KGB. Désigné premier ministre en 1999, il rassemble les Russes en tenant un discours musclé contre les indépendantistes tchétchènes. Soutenu par les oligarques qui ont fait fortune lors du dépècement de l'Union soviétique, il est élu à la présidence de

la Russie en mars 2000 et sera réélu confortablement en 2004. Il ne tarde pas à s'affranchir et à faire le ménage en instaurant la «dictature de la loi» et la «verticale du pouvoir». De nombreux oligarques sont poussés à l'exil ou emprisonnés pour évasion fiscale. Aux oligarques privés succèdent des oligarques d'Etat placés à la tête des «champions nationaux», comme Gazprom.

Le retour du nationalisme

Poutine devient vite populaire. Sa volonté de mettre de l'ordre séduit les Russes. Autrefois subordonnés au Parti communiste, les membres des services de sécurité deviennent partie intégrante du pouvoir. L'énergie est l'arme essentielle de Poutine face à l'Europe, forte consommatrice de gaz russe. Avec l'augmentation importante du prix du pétrole, la Russie engrange de juteux revenus. Le pays cumule une croissance de 50% sur sept ans. Il rembourse sa dette de 15 milliards au Club de Paris. Depuis 2000, le revenu disponible des Russes augmente de plus de 10% par an. Les revenus des hydrocarbures confèrent au pays un nouveau senti-

ment de puissance. Moscou n'est plus prêt à laisser l'OTAN s'étendre à l'Est sans sourciller.

Les initiatives du Kremlin se multiplient pour donner au pays sa juste place dans un monde désormais multipolaire. Des scientifiques russes plantent un drapeau dans l'océan Arctique pour revendiquer la souveraineté sur cette zone gorgée de pétrole. Des bombardiers russes reprennent du service. Le Kremlin envisage d'aller sur la Lune, il menace d'orienter ses missiles vers l'Ukraine si les Etats-Unis poursuivent leur projet d'installation d'un bouclier antimissile en République tchèque et en Pologne.

Après l'humiliation, le nationalisme russe retrouve un élan vigoureux. Mais le capitalisme d'Etat pratiqué freine les investissements dans les infrastructures d'exploitation des hydrocarbures. La croissance économique est mal répartie. Transformer cette puissance énergétique en puissance économique est un défi difficile. Surtout que le vieillissement démographique est un sérieux obstacle et que l'administration rappelle encore l'ère soviétique.



Vladimir Poutine. Elu président de la Russie la première fois en mars 2000, l'ancien agent du KGB a su s'imposer en homme providentiel.

LES PAYS ÉMERGENTS

Evolution du PNB par habitant depuis 10 ans

Pays	PNB/habitant, en dollars* 1997	PNB/habitant, en dollars* 2007	Variation en %
Chine	2604	6757	+159,5
Afrique du Sud	4291	11 110	+158,9
Inde	1349	3452	+155,9
Vietnam	1208	3071	+154,2
Botswana	5367	12 387	+130,8
Russie	4828	10 845	+124,6
Philippines	2681	5137	+91,6
Argentine	8937	14 280	+59,8
Brésil	5362	8407	+56,8
Mexique	7384	10 751	+45,6
SUISSE	24 967	35 633	+42,7

Cette liste exclut les Dragons asiatiques - Hongkong, Taiwan, Corée du Sud et Singapour - où le revenu/habitant est comparable à celui des pays développés

* en parité de pouvoir d'achat

SOURCE: PNUD

Une autoroute à six pistes relie Mumbai, la capitale économique de l'Inde, à Pune, le hub industriel et universitaire, 163 kilomètres au sud-est. Les travaux ont duré cinq ans, de 1997 à 2002. Le trajet dure deux heures. Auparavant, prendre l'ancienne route était un calvaire. Elle était bouchonnée jour et nuit et un automobiliste y passait, dans le meilleur des cas, cinq heures pour relier les deux villes.

Des dizaines de projets d'infrastructures sont en cours dans le but de moderniser et de dynamiser l'économie indienne. Certains résultats sont déjà là: le revenu par habitant est passé de 1349 dollars en 1997 à 3452 en 2007.

Ce bond dans le niveau de vie n'est pas limité à l'Inde. Une vingtaine de pays se détachent du groupe dit des «pays en développement» (PED) et désormais connu comme celui des «pays émergents». Ils ont plusieurs caractéristiques en commun: participation accrue dans le commerce mondial; investissements dans les infrastructures, mais aussi dans l'éducation et la formation; libéralisation économique, marché intérieur prometteur; secteur financier mature ou en gestation; croissance forte et dura-

ble et, enfin, émergence d'une classe moyenne désirant accéder à un meilleur niveau de vie (voir tableau).

Les PED ne forment pas un groupe homogène. Ils ont des intérêts divers et souvent contradictoires. Réunis artificiellement sous l'enseigne du G77 à l'ONU, ils ne parlent pas d'une seule voix. La prise de conscience de cette réalité a donné lieu à la création d'un nouveau groupe. Les pays émergents se sont réunis formellement une première fois en 1995, avec la création du South Centre, un think tank, à Genève.

Mais c'est en 2003 que les pays émergents apparaissent comme une vraie force économique et politique sous le nom de Groupe des 20 (le G20). C'était lors de la conférence de l'Organisation mondiale du commerce, à Cancún. Ils ont pesé pour la première fois dans l'histoire des négociations commerciales multilatérales. Depuis, ils sont devenus des interlocuteurs incontournables lors de grands forums comme celui du G7. Forts de leur puissance, ils revendiquent une meilleure représentation dans la marche des affaires du monde, notamment au Conseil de sécurité de l'ONU. **Ram Etwareea**

PUBLICITÉ


PATEK PHILIPPE
 GENEVE
 Fondez votre propre tradition.

Jamais vous ne posséderez complètement une Patek Philippe.

Vous en serez juste le gardien, pour les générations futures.

A la fois moderne et intemporel, le design graphique du cadran s'inspire d'un modèle Calatrava Patek Philippe des années 1930. Le boîtier Calatrava grande taille en or blanc 18 carats arbore un fond en verre saphir qui dévoile son mouvement automatique Patek Philippe. Réf. 5296G.
 Tél.: (41) 22 809 50 50.
www.patek.com

REPÈRES

CHINE

Quand, enfin, l'Empire du Milieu s'éveilla...

... le monde n'y vit que du feu. L'émergence du marché chinois a d'abord été occultée par la lutte contre le terrorisme. La perception occidentale du pays le plus peuplé de la planète oscille toujours entre fascination et rejet. **Par Frédéric Koller**

L'émergence de la Chine, nouvelle grande puissance, est un des faits géopolitiques et économiques majeurs de cette décennie écoulée. C'est la *success story* de ce début de XXI^e siècle. Elle bouscule les grands équilibres du monde post-Guerre froide. Célébrée comme la face heureuse de la globalisation, sa réussite est paradoxalement en passe de changer la nature même du capitalisme en démontrant par l'absurde que l'application des modèles de consommation occidentaux aux géants de ce que l'on appelait autrefois le tiers-monde menace d'asphyxier la planète. La Chine dévore, la Chine explore. Alors elle inquiète. A nouveau. A tort!

La Chine dévore, la Chine explore. Alors, elle inquiète. A nouveau. A tort!

En 2008? Pékin organise les Jeux olympiques; la Chine est l'usine du monde; l'Amérique consomme *made in China*; la croissance chinoise vient à la rescousse d'une économie occidentale fragilisée; le néocolonialisme de la Chinafrica supplante le postcolonialisme de la Francfrica; la Chine construit les plus hautes tours, les plus longs ponts, les plus hautes voies de chemin de fer, les plus grands barrages; la Chine multiplie les vols spatiaux. La Chine cumule les plus grandes réserves de change et paraît capable de tout.

Rappelez-vous, il y a dix ans, le même pays, et ce que l'on en disait. C'était une autre planète. Protégée par sa monnaie non convertible, la Chine n'échappait qu'en partie au marasme de la crise asiatique. En 1999, son ambassade à Belgrade était «accidentellement» détruite par une bombe américaine, et Jiang Zemin piquait une colère après s'être fait siffler par des pro-tibétains sur la place Fédérale, à Berne. Un jour, pas de doute, la Chine s'éveillerait, pensait-on selon la formule éculée de Napoléon. Mais ce n'était pas pour demain. Vu d'Europe, vu de Suisse, c'était encore la Chine post-Tiananmen qui imprégnait les esprits: un régime associé à un massacre et condamné par l'histoire; un pays brimant ses minorités – ou plutôt une minorité, celle des Tibétains, la seule qui nous intéresse; un pays globalement perçu par la lorgnette alors trop exclusive des droits de l'homme. Son étonnante capacité de survie et d'adaptation au marché était perçue comme un grand écart intenable, une dernière anecdote avant l'effondrement final du communisme.

En septembre 2000, lorsque ce journal fait le pas d'ouvrir un bureau à Pékin, la Chine passe encore pour un pays secondaire au regard de la Russie, du Japon ou d'Israël. L'Europe n'est pas prête à ouvrir les yeux sur les profondes mutations en cours. Le pays ne s'était pourtant pas figé dans une nouvelle ère de glaciation en 1989. La politique du *gaige kaifang* (réformes et ouverture), relancée par Deng Xiaoping dès 1992, porte ses fruits au-delà de tout espoir. On aurait pu s'en rendre compte en 2001. S'il y a eu une année de la Chine, ce fut bien celle-là. En quel-

ques mois, la Chine obtient l'organisation des Jeux olympiques – une première pour un pays en voie de développement – se qualifie pour un Mondial de football, organise un sommet Asie-Pacifique (APEC) et – c'est l'apothéose – accède après quatorze ans de négociations à l'Organisation mondiale du commerce (OMC). Alors que l'économie mondiale est frappée par l'éclatement de la bulle internet, la Chine affiche une santé insolente et s'impose désormais avec une croissance à deux chiffres. Tous les investisseurs de la planète se tournent soudain vers son marché, à la recherche de nouveaux débouchés, par défaut autant que par conviction.

De cela, personne n'a pu prendre conscience en Suisse, car, au même moment, des avions kamikazes pulvérisaient les tours jumelles du World Trade Center et le Pentagone. La guerre contre le «terrorisme international» – à laquelle la Chine va aussitôt opportunément s'associer – a tout simplement éclipsé l'éveil de la Chine. Du moins dans les médias, donc dans le grand public. Difficile de «vendre» la Chine dans les rédactions quand la grille de lecture du monde est celle d'une lutte entre le bien et le mal. Le combat de la démocratie assiégée contre les fous de l'islam relègue les performances du léninisme de marché dans l'ombre.

Il faut attendre 2003 et la chute de Bagdad, pour que l'Occident – un peu vite assuré de sa victoire sur l'hydre terroriste – trouve enfin le temps de relever la tête et d'observer le monde. Le réveil est brutal. Trop longtemps ignorée, la dynamique chinoise devient subitement aveuglante. Du jour au lendemain, la Chine est synonyme d'eldorado. Non seulement elle siphonne les investissements directs étrangers et affiche une courbe de croissance alléchante, mais les délocalisations vers ses terres accueillantes et sa main-d'œuvre docile se multiplient.

La critique est malvenue. Et l'on reste aveugle. La fascination succède au rejet

Hommes d'affaires et industriels, rois et ministres, architectes, artistes et intellectuels s'y déversent par charters. Les élites mondiales font le pèlerinage vers le pays où tout semble possible, où l'avenir se dessine. Soignés, les hôtes se font flatteurs. D'obsolete, le régime et son capitalisme autoritaire s'érigent en modèle pour les pays émergents. L'affaire est classée: qui n'est allé en Chine ne peut rien comprendre au monde d'aujourd'hui. La critique est malvenue. Et l'on reste aveugle. La fascination succède au rejet. La perception de la Chine continue d'osciller entre ces deux pôles, entre l'admiration et la peur. Car la première grande puissance pauvre déconcerte. Elle concentre toutes les contradictions. Et le filtre du culturalisme brouille trop souvent notre regard.

Mais la puissance chinoise est désormais une réalité avec laquelle il faut compter. Sans trembler.



Jeunesse branchée, nouvelles formes urbaines et night-clubs aux enseignes pétaradantes à Shanghai. Images de cette Chine moderne qui fascine les Occidentaux, tout en leur faisant peur. Il faut compter avec la première grande puissance pauvre, si déconcertante.

CONSERVATISME RELIGIEUX

Le combat des fondamentalismes pour resacraliser le monde

Les mouvements religieux conservateurs et intégristes, voulant remettre Dieu au cœur des sociétés, ont pris une ampleur inattendue ces dix dernières années.
Par Patricia Briel

Dans les années 70, les observateurs du monde religieux pensaient encore que la sécularisation de la société avait relégué la religion dans la sphère privée. Du moins dans le monde occidental. L'émergence des fondamentalismes et des intégrismes religieux a montré qu'il n'en était rien. Aux Etats-Unis, mais aussi en Europe, quand ils ne s'inspirent pas directement de principes religieux pour mener leur politique, les gouvernants ont toujours plus de peine à ignorer les revendications émanant de groupes religieux conservateurs. Sans parler du monde musulman, bouleversé actuellement par une lame de fond islamiste.

Le fondamentalisme et l'intégrisme concernent aujourd'hui chacune des grandes traditions religieuses de la planète. Ils recourent des mouvements très différents. Il est difficile d'en dégager les caractéristiques communes. La

plupart d'entre eux sont toutefois marqués par une lecture littérale des textes sacrés, une perception du message religieux comme une vérité absolue et indiscutable, un rejet de certains acquis de la modernité et une vision manichéenne du monde. Certains développent parfois des formes extrêmes et nihilistes, la religion servant alors à justifier la haine et le meurtre.

Le fondamentalisme n'est pas un phénomène nouveau. Chrétiens, juifs et musulmans ont développé des formes de piété militantes depuis plus d'un siècle. Celles-ci ont constitué une contre-culture sous l'hégémonie de la sécularisation. Mais, dès la fin des années 70, les fondamentalistes sont passés à l'action pour resacraliser le monde. La Révolution iranienne a marqué de manière spectaculaire la résurgence publique des intégrismes religieux. En Israël, un parti religieux comme le Goush

Emounim (bloc des croyants) a contribué à propager une idéologie messianique et anti-occidentale. En Egypte, les Frères musulmans rêvaient de restaurer l'islam des origines. Aux Etats-Unis, la Majorité morale fut créée en 1979 par le protestant Jerry Falwell.

L'Eglise catholique tend à réaffirmer son identité avec autorité

Ces dix dernières années, les mouvements fondamentalistes ont pris de l'ampleur. Les Etats-Unis sont gouvernés par un président protestant méthodiste qui ne cache pas ses convictions religieuses et légitime ses guerres en prétendant que Dieu est de son côté. Les certitudes scientifiques y sont combattues avec la Genèse, et les théories créationnistes prospèrent. La Turquie laïque a cédé du

terrain aux islamistes. Dans le monde musulman, les femmes sont toujours plus nombreuses à couvrir leur visage et leur corps d'un voile. L'idéologie du djihad s'y répand. En Israël, les juifs ultra-orthodoxes cherchent à imposer leur vision du monde en brandissant la Bible. Les protestants évangéliques recrutent des fidèles en Amérique latine, en Afrique, en Asie et en Europe orientale.

De manière générale, l'Europe occidentale a été épargnée par les mouvements fondamentalistes, même si le conservatisme religieux gagne du terrain. Ainsi, depuis quelques années, et notamment sous le pontificat de Benoît XVI, l'Eglise catholique a tendance à réaffirmer son identité de manière autoritaire et à intervenir de manière toujours plus agressive dans les débats de société, surtout lorsque ceux-ci concernent la sexualité, l'avortement et les questions liées à la fin de la vie.

ÉTHANOL

Les biocarburants sont vieux comme l'industrie automobile. C'est à eux que l'inventeur du moteur à explosion, Nikolaus Otto, et celui du moteur à combustion, Rudolf Diesel, ont recouru pour faire avancer leurs premières automobiles au début du XXe siècle. Et s'ils ont essuyé défaite sur défaite par la suite face aux hydrocarbures, abondants et bon marché, ils n'ont pas perdu définitivement la partie, suscitant notamment des regains d'intérêt dans les années 1970 et 1980, lors des deux chocs pétroliers. Dès 2000, les inconvénients de l'or noir, toujours plus cher, non renouvelable et doté d'une forte empreinte climatique, ont réhabilité du jour au lendemain les biocarburants, pour les propulser au rang de sauveurs potentiels de la société industrielle. Mais le produit n'a lui-même pas que des avantages. Il consomme de grosses quantités de terres, au détriment des cultures vivrières ou des forêts vierges, soit de l'alimentation humaine ou de l'environnement. Alors, faut-il ou non le condamner? Après la première génération de biocarburants, dévoreuse de ressources, se profile une seconde, sensiblement plus sobre. **Etienne Dubuis**

TSUNAMI

Vague tueuse et lame de fond humanitaire

Un séisme sous-marin provoque un désastre: 235 000 morts et disparus. L'émotion est planétaire

Le soleil s'est à peine levé, ce 26 décembre 2004, lorsque deux énormes vagues submergent les côtes de l'Asie du Sud-Est. L'enfer au paradis. Quelques heures plus tôt, un séisme d'une magnitude 9 a secoué les entrailles de la Terre au large de la grande île indonésienne de Sumatra. Les images, vite, affluent sur les écrans du monde entier. Elles frappent, car elles montrent des vacanciers fauchés dans leur bonheur à Phuket en Thaïlande, ou sur les rivages touristiques du Sri Lanka. Les corps de milliers d'Occidentaux sont retrouvés sans vie, happés par les flots. Le cauchemar se dessine lentement: 235 000 morts et disparus au total, dont plus de 200 000 pour la seule province d'Aceh, en Indonésie.

Très vite, un second raz de marée bouleverse la planète en ce lendemain de Noël. Il est humanitaire. Un élan sans précédent de générosité mondiale déferle. L'aide publique et privée bondit à plus de 15 milliards de francs. Au point de provoquer un embouteillage humanitaire inédit:

les secours locaux, des plus efficaces, sont parfois rejetés par les autorités pressées d'accueillir les ONG occidentales. La planète au grand cœur est dépassée par son émotion.

La Confédération n'est pas en reste, 115 ressortissants helvétiques ont péri dans ce tsunami. Le pays est, comme ses voisins, au bord des larmes devant les images du centre d'accueil improvisé créé par l'ambassade de Suisse en Thaïlande, dans un local commercial de Phuket. Deux villages de pêcheurs, dans le parc maritime thaïlandais de Koh Surin, seront reconstruits par l'aide suisse. Mais les failles apparaissent. Si la paix est née de la douleur à Aceh, où les factions rebelles et le gouvernement indonésien mettent fin à trente ans de guerre, les hostilités reprennent au Sri Lanka. Elles se poursuivent encore. La corruption fait des ravages.

Quatre ans plus tard, le tsunami et ses leçons restent gravés dans ces parages tropicaux. Jamais un tel effort d'assistance et de reconstruction n'avait eu lieu. Un système d'alerte aux raz de marée a vu le jour. La planète entière s'est réveillée, le 27 décembre 2004, solidaire des victimes de la tragédie asiatique. Splendide victoire de la générosité mondialisée. Avec son lot d'ambiguïtés, lourdes de conséquences humanitaires.

Richard Werly



Le tsunami déferle sur la plage de Krabi en Thaïlande. Des milliers de touristes, dont 119 Suisses, périront noyés et broyés par les flots.

PUBLICITÉ

Profitez de notre offre spéciale sur nos hypothèques à taux fixe*

Dès aujourd'hui, doublez la durée de votre prêt hypothécaire à taux fixe.

Bénéficiez, par exemple, pendant 10 ans du taux fixe à 5 ans pour la moitié de votre prêt.

Votre avantage est double – vous faites des économies et vous vous protégez contre une éventuelle hausse des taux.

* Promotion limitée dans le temps, soumise à conditions et non cumulable avec d'autres avantages.

Ça crée des liens

www.bcv.ch/hypotheques



REPÈRES

SMS



9,58 millions, c'est le nombre de SMS échangés chaque jour en Suisse. Le succès phénoménal du SMS (pour Short Message Service) est en partie mystérieux. Car le calcul est vite fait: à 15, voire 20 centimes l'unité, il s'agit du mode de communication par bit le plus cher... Mais ses adeptes n'en ont cure. Peu importe la limite toujours imposée de ces 160 caractères, peu importe le clavier encore ridicule des téléphones mobiles, le SMS a la cote. Créé le 3 décembre 1992, il a rapidement donné naissance à un nouveau langage. «HAND» pour «Have a nice day», «Osef» pour «On s'en fout»... Les voyelles disparaissent et les «émoticônes» se multiplient. D'où parfois la difficulté de comprendre son interlocuteur, surtout si les deux correspondants ne sont pas de la même génération.

Mais le plus intéressant est l'usage du SMS. Un petit message lorsqu'on a la flemme de téléphoner, lorsqu'on ne veut pas avouer de vive voix où l'on se trouve... Pratique pour communiquer rapidement et discrètement, le SMS est aussi vite devenu un moyen de se cacher derrière 160 caractères pour éviter d'avoir affaire trop directement à son interlocuteur.

Anouch Seydtaghia

UNIVERS



Une brioche aux raisins, style panettone, gonflant gentiment dans un four.

Pour les astronomes du début du XXe siècle, c'est à cela que ressemble l'Univers, les raisins représentant des galaxies qui s'éloignent les unes des autres au fur et à mesure que le cosmos se dilate à vitesse constante.

Sans que cela signifie pour autant que les objets astrophysiques voient leur propre taille varier: seule leur distance mutuelle s'agrandit au fil du temps.

Cette vision est contenue dès 1907 dans les modèles cosmologiques issus de la théorie de la relativité générale d'Einstein, puis a été confirmée en 1929 par l'astronome américain Edwin Hubble grâce à des observations sur des nébuleuses.

Mais tout se complique en 1998: deux équipes différentes d'astronomes montrent, en traquant l'éclat lumineux de supernovae (des explosions d'étoiles en fin de vie), que l'expansion de l'Univers n'est pas régulière, mais s'accélère! Un résultat totalement inattendu.

Ces observations ont été définitivement confirmées en 2003, puis à nouveau en 2005.

Deux explications principales s'affrontent pour tenter d'expliquer ce phénomène, et l'inclure dans un cadre théorique qui fait encore défaut: existe-t-il une force répulsive inconnue, baptisée «énergie sombre» et ayant l'effet inverse de la force attractive de gravitation, qui remplirait 70% de l'Univers?

Où la solution se cache-t-elle plutôt dans la «constante cosmologique», un paramètre ajouté jadis par Einstein à ses équations de la relativité, dans le but de rendre sa théorie compatible avec l'idée d'un Univers statique qu'il avait alors?

Cela reste un des plus grands mystères actuels de l'astrophysique.

Olivier Dessibourg



La Tate Modern. L'institution londonienne s'est agrandie dans une ancienne usine.



Le Schaulager. A Bâle, un bâtiment adapté aux œuvres d'art les plus récentes.



Le Nouveau Musée d'art contemporain. Inauguré à New York en 2007.

MUSÉES

Signes de puissance sur la ville

Bâtiments spectaculaires, succursales sur toute la planète, la déferlante des musées marque un tournant. Cet investissement n'est plus un devoir culturel, mais l'instrument d'une stratégie. **Par Laurent Wolf**

Au mois d'octobre 1997, un bâtiment stupéfiant surgit dans une ville en perdition. C'est le Musée Guggenheim de Bilbao, la succursale d'une des plus puissantes fondations consacrées à l'art moderne et contemporain, dont le siège est à New York, et dont l'image est attachée au bâtiment en spirale construit en 1958 par l'un des architectes les plus audacieux du XXe siècle, Frank Lloyd Wright.

Les musées Guggenheim sont aussi à Venise, Berlin et Las Vegas. Ils ont des projets en cours dans les Emirats du Golfe et en Extrême-Orient, une politique d'exportation ambitieuse qui ne rencontre presque pas d'obstacles et un savoir-faire reconnu depuis l'inauguration du musée de Frank Gehry au pays Basque. Octobre 1997, c'est un peu avant le premier numéro du *Temps*. Le journal était en construction. Et l'ouverture de Bilbao est un moment clé dans l'histoire des musées; elle conditionne depuis lors les

politiques culturelles dans tous les pays du monde.

La déferlante des musées a commencé avec l'inauguration du Centre Pompidou à Paris en 1977. Dans les vingt années qui suivent, il s'en construit au moins autant que depuis le début du siècle, partout, dans les capitales, mais aussi

C'est bien de se hâter lentement, mais, pendant ce temps, le monde court

dans les villes moyennes et dans les campagnes, où les centres d'art deviennent des pôles d'attraction touristique. Les architectures spectaculaires, les rénovations d'anciens bâtiments industriels, la volonté d'utiliser ces équipements comme des moteurs de développement urbain sont déjà au rendez-vous, comme l'utilisation du patrimoine d'institutions vénéra-

bles à des fins économiques et urbanistiques, à Liverpool en particulier, où la Tate de Londres ouvre en 1988 une succursale qui jouera un rôle décisif dans le renouveau de la ville.

Le Guggenheim de Bilbao, sculpture argentée tombée comme par magie dans la ville, frappe les esprits. Son apparition est un événement mondial. Son rôle dans le développement économique, dans le changement d'image de la région est évident. Plus personne ne peut ignorer ce qu'apporte une telle institution. Auparavant, construire un musée était un devoir culturel coûteux. Désormais, c'est (aussi) une arme politique et économique; plus aucun ne sera projeté sans que soit considéré le fait qu'il s'agit d'un investissement à long terme et d'un instrument stratégique.

Depuis dix ans, les plus grands musées du monde ont ouvert de nouveaux bâtiments ou rénové les anciens (la Tate Modern de Londres ouverte dans une ancienne

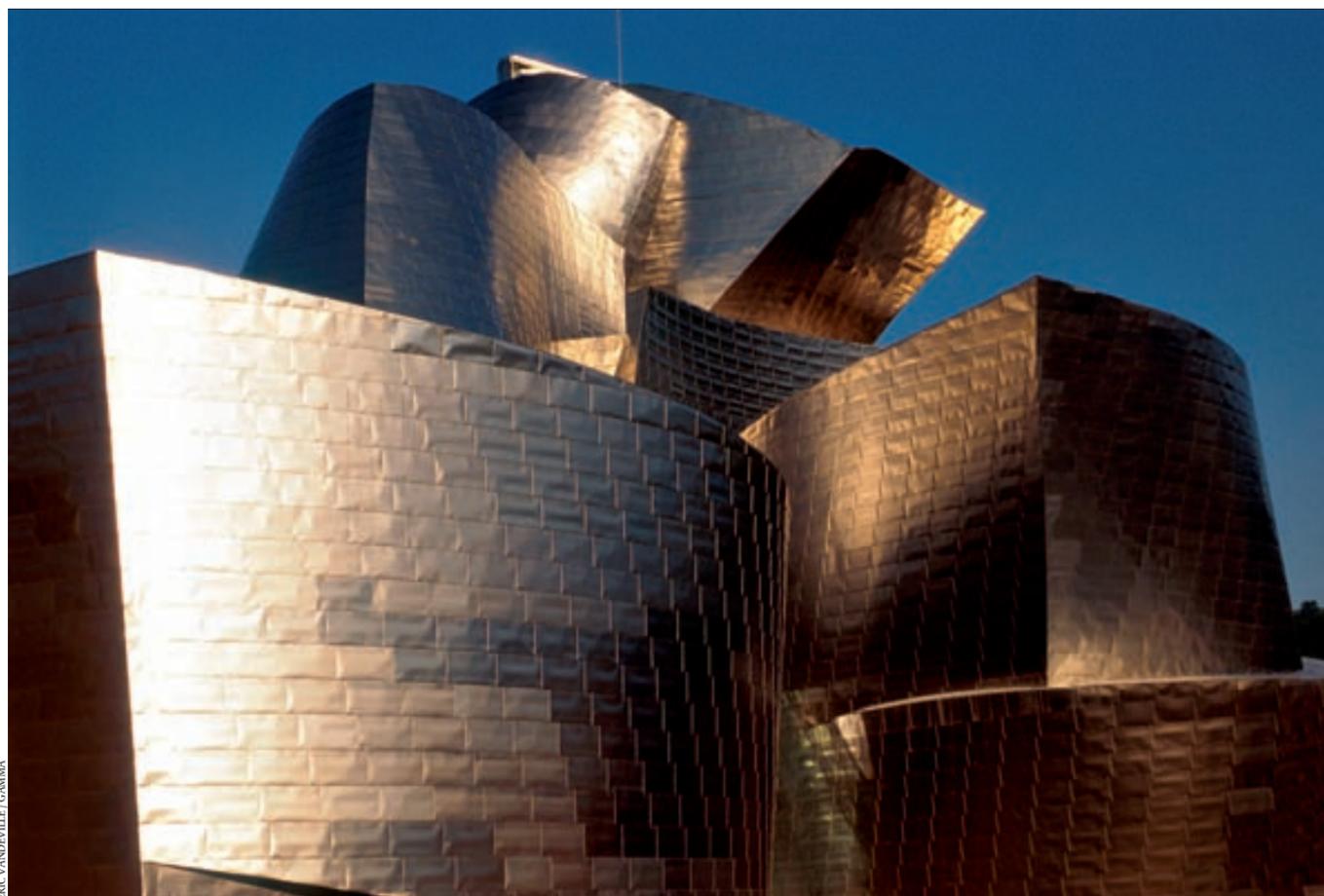
centrale électrique en 2000, le Centre Pompidou rénové la même année, le MoMA de New York agrandi en 2004, le Louvre qui passe son temps à inaugurer des sections nouvelles...). Ils installent des succursales comme le Centre Pompidou le fera à Metz en 2009 et le Louvre à Lens en 2010. Ils ont

Depuis le Guggenheim de Bilbao, personne ne peut ignorer l'apport d'un musée

des projets d'exportation à l'étranger, le Louvre à Abu Dhabi, un émirat qui a fait de la culture un substitut au pétrole, où il retrouvera la Fondation Guggenheim qui construit son propre bâtiment. Pendant que ces colosses se transforment en multinationales de l'art, des villes comme Berlin, Rome, Venise ou Madrid changent de visage avec le regroupement d'anciennes

institutions, la création de nouvelles collections et l'appel à des architectes capables de produire des bâtiments qui font image.

En Suisse, il y a eu de belles réalisations au cours de la dernière décennie. Notamment le Centre Paul-Klee de Berne en 2005, conçu par Renzo Piano, coauteur du Centre Pompidou. Mais c'est Bâle qui détient la palme, avec la Fondation Beyeler inaugurée en 1997 (aussi par Renzo Piano) et surtout avec le Schaulager en 2003, un espace à demi enterré bâti par les Bâlois Herzog et de Meuron, à la fois destiné au stockage des collections de la Fondation Hoffmann et à des expositions, et qui est le premier musée entièrement adapté aux caractéristiques des œuvres d'art les plus récentes. Genève s'interroge maintenant sur la nécessité d'agrandir le Musée d'art et d'histoire, Lausanne sur l'utilité d'un nouveau Musée cantonal des beaux-arts. C'est bien de se hâter lentement, mais, pendant ce temps, le monde court.



Le Musée Guggenheim de Bilbao. Son inauguration en octobre 1997 bouleverse la perception du rôle d'un musée dans la Cité.

- 60 secs : acheter son billet
 - 20 secs : choisir son siège
 - 30 secs : imprimer sa carte d'embarquement
- Décollez plus vite avec [airfrance.ch](https://www.airfrance.ch)

Siège
8B



Christoph Blocher aura lui-même manqué d'acquiescer à la mesure de son personnage, comme il aura manqué d'acquiescer à la mesure de son ambition.

DOMINIC BÜTTNER / PIXSIL.COM

CHRISTOPH BLOCHER

L'homme qui n'a pas su devenir un vrai conseiller fédéral

Les bourgeois attendaient de l'élection de Christoph Blocher au Conseil fédéral une révolution néo-libérale et managériale. Il a apporté le chaos et l'insécurité.

Par D. S. Miéville

Le grand-père Blocher, pasteur, s'est fait chasser de sa paroisse. Le père Blocher, pasteur, s'est fait chasser de sa paroisse. Le fils Blocher, industriel et homme politique, s'est fait chasser d'abord du conseil d'administration de UBS, avant de se faire mettre à la porte du Conseil fédéral. Il aurait pu y avoir dans le destin de Christoph, dans son inscription dans une dynastie de réprochés, une dimension shakespearienne – avec Silvia en Lady Macbeth, pour ce qu'on croit comprendre du fonctionnement du couple Blocher. Mais tant dans la théorie des complots dénoncés ou inventés par ses amis politiques qui a constitué le scénario de la campagne des dernières élections que dans les répliques de la chute finale, devant l'Assemblée fédérale, on en est resté au niveau de la comédie villageoise.

Aucun homme politique n'aura autant marqué le paysage politique de ce pays que Christoph Blocher au cours de ces dix dernières années, et pourtant il aura lui-même manqué d'acquiescer à la mesure de son personnage, comme il aura manqué d'acquiescer à la mesure de son ambition.

Le succès de l'UDC peut s'expliquer par la rencontre entre une personnalité charismatique, Christoph Blocher, auto-investi d'une responsabilité messianique, et un courant politique, qualifié de fa-

çon controversée de populisme alpin, qui se développe au même moment dans de nombreux pays européens. Le Zurichois en sera à la fois l'inspirateur, l'animateur, l'organisateur, le gourou et le financier. Une des caractéristiques de l'expérience helvétique est que le mouvement se développe au sein d'un parti existant qu'il finit par subvertir complètement.

Auto-investi d'une responsabilité messianique, il sera l'organisateur, le gourou et le financier de l'UDC

La longue ascension du Zurichois Christoph Blocher s'inscrit en contrepoint du déclin de l'aile traditionnelle de l'UDC, incarnée par les partis de Berne et des Grisons, et par Adolf Ogi. Bien avant que ce dernier ne quitte le Conseil fédéral, en 2000, il ne reste déjà plus personne qui soit en mesure de tenir tête à Christoph Blocher et à sa garde rapprochée. La structure très décentralisée de l'UDC a permis à sa section zurichoise de se développer en fonction de son génie propre, sous la présidence de Christoph Blocher, élu à la tête du parti cantonal en 1977. Contestataire, violente et provocatrice à Zu-

rich, l'UDC demeurerait au niveau national un parti bourgeois comme les autres. A partir de la fin des années 90, le parti zurichois impose ses thèmes, son organisation, son style, ses méthodes – et son chef.

Exagérations, provocations, victimisation, violations des tabous, intimidations, transgressions des règles de comportement communément admises dans le monde politique, la direction du parti impose un style qui continue à dérouter ses adversaires. A l'intérieur, les contestataires ont été mis au pas, le parti et le groupe parlementaire sont devenus des structures autoritaires, voire totalitaires, dans lesquelles les chefs imposent l'unanimité, par la pression et l'intimidation. Qui ne sont souvent pas nécessaires. L'UDC blochérienne étant le parti qui gagne, cela suffit à convaincre de larges cercles.

Sans occuper officiellement d'autres responsabilités à Berne que la présidence de l'ASIN, bras armé de l'UDC encore plus engagé dans le combat contre l'Europe que la maison mère, Christoph Blocher est de fait le chef incontesté du parti, dont chaque manifestation se transforme en grand-messe à sa gloire. On continue à s'en méfier, et il lui faudra deux tentatives pour se faire élire au Conseil fédéral. Acquiesce de justesse en décembre 2003 devant le parlement, son élection fait toutefois l'objet d'un assez large consensus dans les milieux

bourgeois. Certains espèrent que les responsabilités gouvernementales le calmeront, mais ce n'est pas à ce calcul qu'il doit en priorité son élection. Christoph Blocher incarne à la fois la rupture néo-libérale et la rupture managériale que beaucoup appellent de leurs vœux au gouvernement. On attend de lui qu'il investisse au Palais fédéral une partie du savoir-faire et de l'énergie dont il a fait preuve à la tête de son entreprise et de son parti. La manœuvre trouve son accomplissement avec l'élection, dans la foulée, de Hans-Rudolf Merz à la succession de Kaspar Villiger. Christoph Blocher et Hans-Rudolf Merz, voilà la *dream team* qui va remettre de l'ordre dans les finances fédérales. Quatre ans plus tard, ce soutien aura suffisamment fondu pour que l'inimaginable – pas seulement aux yeux de l'UDC – se produise.

Conseiller fédéral, Christoph Blocher a continué à fonctionner comme un chef de bande

Que s'était-il donc passé? Il arrive assez souvent que la fonction élève l'homme, qu'un politicien plutôt moyen se hisse à la hauteur

de ses nouvelles responsabilités. Le drame de Christoph Blocher, c'est apparemment qu'il n'a jamais choisi entre le Conseil fédéral et sa vie d'avant, et en particulier entre le Conseil fédéral et son parti, qu'il a continué à diriger, de facto, depuis son bureau de chef du Département de justice et police. Chaque jeudi matin, la *camarilla* zurichoise en charge de l'UDC suisse venait prendre ses ordres au Palais fédéral. Conseiller fédéral, Christoph Blocher a continué à fonctionner comme un chef de bande.

Il avait pourtant tout pour devenir un homme d'Etat. La personnalité d'un mâle alpha, l'expérience du pouvoir et des hommes, peu d'adversaires à sa mesure. Le hasard des circonstances lui était favorable, le milieu très tolérant pour ses dérapages. Il lui aurait suffi de prendre quelque distance avec son parti et ses mauvaises manières, de brider un peu son agressivité, de mettre quelques formes à son langage, de donner quelques gages de civilité à un establishment qu'il pouvait continuer à détester. Il n'a pas su, pas pu ou pas voulu saisir l'occasion de devenir un bon, si ce n'est un grand conseiller fédéral.

Le mystère de la personnalité de Christoph Blocher continue, dans sa chute comme dans son ascension, avec tous les développements qu'il faut attendre du départ de l'UDC dans l'opposition, de peser lourd sur la politique de ce pays.

IPOD

Le triomphe de la musique nomade

Génial de simplicité, le baladeur numérique d'Apple a bouleversé les habitudes d'écoute.

Par Olivier Horner

Conçu comme réceptacle au goutte-à-goutte musical distillé par le juke-box en ligne (l'iTunes Music Store) de son créateur Apple, le désormais cultissime iPod a bouleversé les habitudes d'écoute. Il a également permis de sortir le lecteur MP3 de l'âge de pierre «gadgétisé». Même si le véritable bouleversement provient de l'apparition du format MP3 en 1995 et du téléchargement. Tous deux ont fait l'iPod et non l'inverse.

Reste qu'il s'est écoulé à plus de 100 millions d'exemplaires depuis son lancement à l'automne 2001. Si bien que le petit boîtier au disque dur intégré, au meilleur rapport qualité-prix-stockage, a détrôné tous les autres types de baladeurs numériques. La simplicité de son maniement, qui n'exclut aucune génération d'utilisateurs, allée à la sobriété élégante de son design, ont contribué à son succès quasi instantané. Relié à sa plateforme légale de téléchargement attitrée (Music

Store) tout aussi efficace, l'iPod a rendu l'écoute aussi simple que bonjour.

La musique ne s'est plus écoutée de la même manière depuis son avènement. D'autant que le prix d'achat d'une chanson par le biais du magasin digital qui l'alimente a encore rendu la musique dématérialisée plus attractive que le CD. Plus particulièrement aux yeux de consommateurs peu préoccupés par la possession de l'objet disque. D'autres qualités de l'iPod, comme le transfert et la synchronisation ultrarapide des pistes musicales depuis l'ordinateur lui ont également conféré une indéniable valeur ajoutée.

Au gré de ses humeurs

L'outil nomade de la firme américaine à la pomme a vraiment révolutionné la consommation de musiques, en la transformant en flux binaires et en la morcelant. Les adeptes des gammes successives de l'iPod et de ses semblables ne



L'iPod est devenu une icône, dont on détourne l'usage dans une performance artistique à New York.

raisonnent ainsi pratiquement plus en termes d'albums. Ils ont réorganisé leur écoute par listes de morceaux au gré de leurs humeurs et pour toutes circonstances. Si l'ère de la musique sans disque n'a pas sonné grâce à l'iPod, elle s'est accélérée au rythme de sa diffusion. Jusqu'à convaincre l'industrie discographique et les mélomanes que la distribution musicale passerait à l'avenir exclusivement par les

canaux d'Internet. Disque dur contre disque compact, le combat qui continue de se jouer prophétise la disparition du second. Sept ans plus tard, les deux modèles coexistent toutefois toujours.

Les détracteurs du baladeur digital stigmatisent l'ère du zapping musical et de la dématérialisation sonore qu'il a propagés, en instituant l'échantillonnage musical plutôt que l'appréhension d'une

œuvre dans son ensemble. Reproche balayé par ses zéloteurs arguant que le fractionnement encouragerait au contraire la curiosité, la soif de découvertes, de diversité et de partage des utilisateurs. L'iPod comme vecteur social somme toute. Et, au-delà, comme signe de reconnaissance, d'appartenance. Symbole d'une mobilité musicale ultime, en adéquation avec son temps.

10 grandes performances sportives



Asafa Powell, l'homme le plus rapide du monde

Le Jamaïcain a avalé la ligne droite en 9"77, sans pénibilité apparente, à trois reprises. Depuis que l'homme est homme, seul Justin Gatlin a couru le 100 m aussi vite, les muscles gonflés de testostérone. Asafa Powell ricane. Bon sang ne saurait mentir: «Vous pouvez me

contrôler tous les jours, vous ne trouverez jamais rien. Je suis propre.» Il est le nouveau roi du sprint, mais il ne se réclame pas de cette caste fière et grandiloquente, rouleurs de mécaniques à la langue bien pendue. Ce n'est pas son monde. Il l'a simplement conquis. **Ch. D.**

Les «Bleus» rois

La «génération Zidane» remporte la Coupe du monde 1998, puis récidive à l'Eurofoot. La France d'en bas, suivie par des personnalités de haut rang, descend dans la rue.

«Schumi», as du volant

Avec sept titres mondiaux et 91 victoires, Michael Schumacher signe le plus beau CV de l'histoire de la Formule 1.

Le règne de Roger Federer

Le Bâlois trône à la tête du classement ATP depuis 216 semaines, record pulvérisé.

Lance Armstrong, le boss

Le Tour de France était sa seule envie. Il en a gagné sept, regard torve et mâchoire conquérante.

Le saut de l'ange

Simon Ammann, timide et insouciant, devient double champion olympique de saut à skis en 2002.

Joyon vole sur l'eau

Le record du tour du monde en solitaire est pulvérisé de 14 jours.

Phelps, l'amphibie

Aux Mondiaux 2007, l'échassier remporte sept titres et dépoussière cinq records.

«Herminator», l'immortel

Deux ans après un grave accident, le skieur autrichien Herminator Maier gagne de nouveau.

Le sacre d'El Guerrouj

Aux JO d'Athènes, Hicham El Guerrouj, figure culte et dévot, gagne le 1500 et le 5000 m. **Ch. D.**

PUBLICITÉ

HSBC Private Bank (Suisse) SA

Déjà 10 ans? Seulement 10 ans?
Pas d'a priori.

Aujourd'hui référence quotidienne en Suisse,
Le Temps donne raison à tous ceux qui
fondent leur succès sur un principe roi:
pas d'a priori.
Félicitations!

En Suisse à Genève, Zurich, Lugano et St Moritz.
www.hsbcpriatebank.com



HSBC Private Bank

REPÈRES

FASHION VICTIM

BIOTECH

Du balbutiement à la maturité. La biotechnologie est l'exemple même du virage économique et technologique réussi par la Suisse durant ces dix dernières années. Cette industrie, essentiellement pharmaceutique, rendue possible par la description de la structure de l'ADN en 1953, puis par le décryptage du génome humain en 2003, a très bien pris racine sur le Plateau suisse. La science du vivant, concentrée dans trois régions, Bâle, Zurich et l'Arc lémanique, englobe 218 entreprises employant quelque 15 000 personnes. «Notre devise est innover ou mourir», explique le patron d'Actelion pour différencier une entreprise «biotech» d'un géant pharmaceutique. La biotechnologie suisse possède le quart des produits européens en phase finale de développement et se situe au deuxième rang européen, derrière la Grande-Bretagne. Industrie jeune - près de la moitié des entreprises ont été créées ces dix dernières années - elle doit son succès à la présence stimulante des multinationales Novartis et Roche et à une place financière ouverte à cette prise de risque. Actelion, créée en 1997, incarne le parcours parfait, soit une rentabilité après six ans et un médicament phare dont les ventes permettent d'alimenter de nouvelles recherches. Le rachat de Sero par l'allemand Merck n'a pas freiné le mouvement, mais l'Arc lémanique n'a pas encore développé tout son potentiel.

Willy Boder

LATINOS

Avant que l'indéboulonnable Fidel Castro ne renonce à la présidence cubaine, d'autres «révolutions» se sont mises en place en Amérique latine, et la gauche a gagné presque tout le continent. Elu à Caracas en 1999, Hugo Chavez (photo) a donné le ton. Trublion notoire, l'ancien officier parachutiste ne cesse de pourfendre le capitalisme et les Etats-Unis, ce «diable qui veut dominer le monde». Un couplet largement repris par Evo Morales, premier chef d'Etat indien au pouvoir en Bolivie. Mais plus que dans la rhétorique antiméricaine, la rupture prend corps dans une réhabilitation du bolivariisme; justice sociale et égalité des droits sont les ambitions affichées des régimes vénézuélien, bolivien et équatorien. Hugo Chavez et Rafael Correa - en poste à Quito depuis janvier 2007 - consacrent une partie des revenus pétroliers à des programmes sociaux. Evo Morales vient d'instaurer une rente universelle pour les plus de 60 ans, financée grâce à un impôt sur les hydrocarbures. Ailleurs, une gauche moins séditeuse et plus consensuelle a pris le pouvoir. Au Brésil, l'ancien ouvrier tourneur syndicaliste Luiz Inacio Lula da Silva a conquis les foules en 2003, suivi de peu par Nestor Kirchner, puis son épouse Cristina, en Argentine. En 2006, Michelle Bachelet a été la première femme à gagner la tête du Chili. Avec le Nicaragua, l'Uruguay et le Pérou, c'est désormais la quasi-totalité du continent latino qui a viré au rose. En nuances qui s'étalent du pastel au rouge foncé.

Caroline Stevan

Un monde de Narcisse

Le luxe est le nouveau nirvana. Les logos ont remplacé les idéologies. Et la chirurgie esthétique a fait son outing.

Par Stéphane Bonvin



Affiche pour Karl Lagerfeld, lors du lancement de sa collection pour H & M qui déclencha les passions. Un peu de luxe à tout prix.

Il est 9 heures précises, ce 12 novembre 2004 quand soudain, une foule hystérique se rue à l'intérieur des 37 magasins H & M de Suisse. Les clients se battent pour arracher un des vêtements créés par Karl Lagerfeld pour la marque suédoise. La même scène de pillage se répète partout dans le monde où H & M a pied. Pour peu, on se serait cru en Somalie, à l'heure d'une distribution de sacs de riz.

Ce moment de mise à sac n'est pas grand-chose d'autre qu'un paroxysme hautement comique. Mais il illustre combien le culte des apparences, les marques, les logos, la chirurgie esthétique, la consommation érigée en art de vivre et l'envie de posséder quelque chose de prestigieux ont tout phagocyté. Selon la formule, on n'est plus de droite ni de gauche, mais Nike ou Adidas, Rolex ou Omega.

L'optimisation du corps individuel a remplacé l'amélioration du corps public. Dieu s'habille en Prada. Les élèves de l'école enfantine aussi. Luxe, luxe, luxe!

Le luxe, justement. Quel est le rapport entre l'adolescente romande qui fait la queue devant les soldes Gucci et un milliard de Chinois en plein réveil? Leur désir de luxe, leur rêve de luxe. Luxe. En dix ans, le mot a perdu sa connotation

surannée pour recouvrer l'idée que ce qui se paie en argent plastique fait le bonheur. Que les produits de luxe sont des manières de se définir dans un Occident où les valeurs idéologiques ont remplacé les listes de prix. Sur les podiums des défilés de mode, sur MTV et même dans plus d'une galerie d'art, les signes de luxe respectable ont remplacé la subversion. Les magasins érigés par

Chanel ou Louis Vuitton ressemblent à des cathédrales. Et comme il semble lointain, déjà, le livre *No logo* dans lequel, en l'an 2000, Naomi Klein dénonçait l'empire des marques et du marketing.

Pour certains, le luxe aura donc été de posséder un t-shirt Karl Lagerfeld à moins de 30 balles. Ou un de ces sacs à main à 4000 francs qui ont récemment marqué la mode. Mais pour de plus en plus de gens, le dernier luxe, c'est un corps refait, rebricolé et remodelé. La chirurgie esthétique est en train de changer le visage de la Suisse. Deux seins remontés, une bouche repulpée mais surtout trois rides effacées au botox.

Le règne du gel capillaire

Pas besoin d'avoir fait un master en sociologie pour comprendre que, quand manquent les grands projets communautaires, le corps individuel devient la norme. Et un moyen de propagande personnelle. D'où l'importance grandissante accordée au look, aux fringues et aux tatouages perçus comme des miroirs de soi. En dix ans, ce qui a le plus modifié l'apparence de la rue, ce ne sont ni les mendiants ni les 4 x 4 mais... le gel capillaire. Dans les écoles romandes, l'interdiction du string aura fait plus de bruit que les résultats de Pisa. Le soir où Radio Rhône, en 2003, organisa un débat public sur la chirurgie esthétique, l'affluence fut plus forte que pour une conseillère fédérale.

Et maintenant? Et après? On vous l'annonce, on vous le prédit: les prochains gourous du narcissisme ne sont ni les couturiers ni les architectes: mais les chirurgiens esthétiques, les dermatologues. On parle.

PIXELS

Les petits points de l'image numérique

La technique séculaire du film photosensible a été jetée aux oubliettes en très peu de temps

Technique rare il y a dix ans encore, la photographie numérique est aujourd'hui omniprésente dans les foyers, voire sur les téléphones portables. Dire qu'il y a eu une période où l'on annonçait une rude bataille entre la photo analogique telle qu'elle existe depuis des lustres et la nouvelle manière de saisir des images. La mainmise de la technique numérique a en fait été beaucoup plus rapide que prévu. Et pour cause: ses avantages sont nombreux, tant au chapitre de la prise de vue que du stockage ou du partage. C'est de surcroît une photo immédiate, dont on voit le résultat sur le champ, ou que l'on imprime chez soi sans problème, par exemple au terme d'une fête. Cette instantanéité a il y a peu mis un terme à ce qu'il restait de l'activité traditionnelle de Polaroid.

Quantité et qualité

L'unité de base de la photo numérique est le pixel (contraction de *picture element*). Ce carré lumineux, résurgence contemporaine des tesselles de mosaïques, est devenu un étalon qualitatif. Il y a dix ans, les capteurs à un million de pixels (un mégapixel) commentaient à peine à apparaître. Aujourd'hui, la norme des petits appareils compacts est de 7 à 12

mégapixels, des reflex de 10 à 12 mégapixels, sans parler des appareils professionnels qui dépassent les 20, 30, voire 40 mégapixels. Disposer en 2008 d'un téléphone portable pourvu d'un capteur photographique à un mégapixel est vraiment le minimum syndi-

cal, la norme s'élevant aujourd'hui à deux, voire trois millions de pixels.

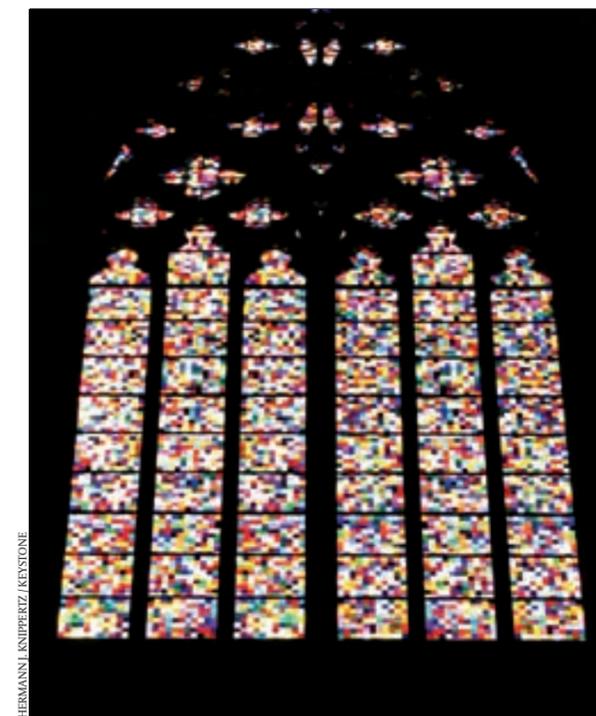
Bien heureusement, le critère quantitatif du pixel est aujourd'hui modulé selon d'autres critères, eux qualitatifs, et qui touchent à la grandeur de ces points lumineux,

ainsi qu'aux logiciels de traitement de l'image. Sur Mars, les robots Spirit et Opportunity disposent de capteurs de même pas un mégapixel, ce qui ne les empêche pas de prendre des images en haute définition de la planète rouge. Il se trouve simplement que ces pixels sont de très grandes tailles et que le traitement électronique des données lumineuses est particulièrement sophistiqué.

L'art joue avec les pixels

Le pointillisme de la photo et de la vidéo numériques, très apparent lorsque les images sont de mauvaise qualité, a généré sa propre esthétique: des artistes interprètent ces carrés lumineux dans leurs propres œuvres, qu'il s'agisse d'agrandir à l'extrême une photo d'actualité (Thomas Ruff) ou de composer une œuvre abstraite (le récent vitrail de Gerhard Richter dans la cathédrale de Cologne).

Reste que les progrès constants des capteurs, processeurs, filtres, et autres logiciels effacent de plus en plus l'empreinte visible des pixels au profit d'une uniformité transparente. Le grain si caractéristique de l'image pixelisée, c'est bientôt du passé. Du passé? A voir. La grande faiblesse de l'image (même remarque pour le son et les textes) numérique est l'incertitude qui entoure son archivage sur des disques durs, CD, DVD et supports à la mémoire aussi courte que fragile. «Attention, l'humanité perd la mémoire», s'inquiétait l'autre jour un scientifique du CNRS dans *Le Monde*. Luc Debraine



Le vitrail abstrait de la cathédrale de Cologne. L'artiste Gerhard Richter intrigue avec l'esthétique pointilliste des pixels.



FERNANDO LLANO / KEystone

“ 9h00: meeting à Shenton way.
14h00: déjeuner à Clarke Quay.
19h00: cocktail à Sentosa. ”

Avec deux vols quotidiens à destination de Singapour,

Singapore Airlines vous offre le monde à votre rythme.

On devrait tous accorder du temps à ce qui compte vraiment. C'est pourquoi à partir du 4 mars 2008, Singapore Airlines vous proposera jusqu'à 10 vols par semaine, puis deux vols quotidiens via Zurich dès le 31 mars. De quoi vivre le monde à votre rythme. A bord de notre nouveau Boeing 777-300ER, goûtez au confort des sièges les plus spacieux du monde en Première et Business Class et découvrez nos tous nouveaux sièges de Classe Economique. Pendant le vol, laissez-vous porter par les services que le monde nous envie, dont KrisWorld, notre système de divertissement individuel. Pour plus d'informations, rendez-vous sur le site singaporeair.com

ZURICH → SINGAPOUR

VOL	JOUR	DÉPART	ARRIVÉE
SQ 345	Quotidien		
	Avant le 30 mars	1215	0705 +1*
	A partir du 30 mars	1205	0610 +1*
SQ 341	Mar, Jeu, Sam (4-29 mars)	2145	1635 +1*
	Quotidiens à partir du 31 mars	2205	1610 +1*

SINGAPOUR → ZURICH

VOL	JOUR	DÉPART	ARRIVÉE
SQ 346	Quotidien		
	Avant le 30 mars	0105	0730
	A partir du 30 mars	0105	0745
SQ 342	Mar, Jeu, Sam (4-29 mars)	1400	2025
	Quotidiens à partir du 31 mars	1355	2035

* +1 = jour suivant le départ de Zurich.


SINGAPORE
AIRLINES

A STAR ALLIANCE MEMBER 



REPÈRES

CLIMAT

CARMELA ODONI / «NEUE LUZERNER ZEITUNG»



Inondations destructrices et meurtrières en Suisse centrale, le 16 juillet 2002.

Et si la nature se déréglaît? Et si le climat tempéré de ces derniers siècles sous nos latitudes avait entamé une lente et menaçante dérive? A la fin du XXe siècle, ces questions auraient encore paru déplacées à beaucoup. Dix ans plus tard, elles se sont inscrites au cœur des préoccupations d'une grande partie de l'humanité.

Et pour cause. La décennie écoulée a été celle des grands dérèglements naturels. Ouragan Katrina qui a dévasté La Nouvelle-Orléans, la canicule qui a causé des milliers de morts en Europe en été 2003, la fonte accélérée de l'Arctique: la nature a non seulement tué, elle a aussi surpris ceux qui pensaient bien la connaître. La Suisse, si soigneusement aménagée, en a fait elle-même l'expérience: l'ouragan Lothar a détruit 13 millions de m³ de bois sur le Plateau en décembre 1999, l'hiver sans neige 2006-2007 a coûté cher aux stations de ski, des inondations brutales et meurtrières ont choqué des régions entières du pays.

En parallèle, la communauté scientifique a définitivement établi l'existence d'un dérèglement majeur, qui explique une part conséquente de ces accidents climatiques et en annonce d'autres: le réchauffement. Oui, la température globale s'élève sur Terre. Oui, le phénomène a pour cause des émissions de gaz à effet de serre d'origine humaine.

Pour avoir popularisé la menace aux Etats-Unis et



Al Gore, Prix Nobel de la paix 2007.

dans le monde avec son film documentaire *An Inconvenient Truth (Une Vérité qui dérange)*, l'ancien vice-président américain Al Gore a reçu le 10 décembre 2007 le Prix Nobel de la paix. **Etienne Dubuis**



Ours polaires menacé par la fonte de la banquise en Arctique, 1998.



L'ouragan «Lothar», un cataclysme forestier de la France au Danemark, les 26 et 27 décembre 1999.



La Nouvelle-Orléans dévastée par l'ouragan «Katrina» le 29 août 2005.



Hiver sans neige en Engadine, janvier 2006.



Sécheresse en Haute-Garonne durant l'été caniculaire 2003.

JUSTICE INTERNATIONALE

L'impunité a de l'avenir mais elle recule

La mise en place d'une Cour pénale internationale donne corps à l'espoir d'un futur où le crime politique ne payerait plus.
Par Sylvie Arsever

C'est l'aboutissement d'un rêve vieux de plus d'un siècle: le 17 juillet 1998, les représentants diplomatiques de 120 pays adoptent le statut de la toute nouvelle Cour pénale internationale (CPI). Les soixante ratifications nécessaires à son entrée en fonction seront réunies sept mois plus tard.

L'accouchement a été long, et sur le berceau de la nouvelle née se penchent quelques mauvaises fées bien décidées à avoir sa peau. La Russie et la Chine, sans surprise. Et les Etats-Unis qui ont jusque-là fait figure de puissance tutélaire des tribunaux pénaux internationaux, de Nuremberg à Arusha et à La Haye. La première puissance mondiale n'est pas prête à céder à une juridiction supranationale le droit de sanctionner ses ressortissants, sous la présidence de George W. Bush moins que jamais.

La CPI commence ses travaux discrètement. Les premières enquêtes sont lancées en 2004, sur des crimes commis au Soudan, en Ouganda, en République centrafricaine, en République démocratique du Congo. C'est un ressortissant de ce dernier pays, Thomas

Lubanga, qui est le premier accusé à comparaître à La Haye devant les juges de la CPI, à partir de novembre 2006, pour des exactions commises dans la région de l'Ituri.

Le relatif silence qui entoure ces travaux peut s'expliquer par le désintérêt réciproque qui sévit entre le continent où ont lieu les

Ponte, qui devient son troisième procureur en 1999, fera beaucoup pour sa visibilité. De même qu'un accusé excellent: le président serbe Slobodan Milosevic, dont la livraison au TPIY en 2001 est un symbole fort de la prééminence de la justice sur les impératifs politiques.

Radovan Karadzic et Ratko Mladic courent toujours: ils connaissent la place de trop de cadavres dans les armoires occidentales

exactions et celui où leurs auteurs sont jugés, et par le caractère très touffu de la procédure employée. Mais il a une autre cause: au moment d'acquiescer enfin un statut permanent, la justice pénale internationale fait, tant bien que mal, partie du paysage.

Cela n'allait pas de soi. Créé par le Conseil de sécurité en 1993, le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY) a dû gagner de haute lutte un rôle autre que celui d'alibi de l'inaction internationale face aux guerres balkaniques. La Suisse Carla Del

La suite est moins édifiante. Le procès Milosevic s'enlise et tourne court le 12 mars 2006 avec la mort de l'accusé. Le soutien des puissances fait défaut à Carla Del Ponte dans sa chasse aux bourreaux en chef, Radovan Karadzic et Ratko Mladic. Ils connaissent, accusera sa porte-parole Florence Hartmann dans un livre paru en 2007, la place de trop de cadavres dans les armoires occidentales. En 2006, la Tessinoise est démise de son poste de procureure du Tribunal pour le Rwanda, créé après le génocide de 1994, pour

avoir déplié au gouvernement de Kigali.

L'action des deux TPI a pris du temps, elle a été lourde, chère et peu visible. Certaines impunités ont résisté. Mais des chefs d'Etat, des membres de gouvernement et des hauts gradés ont été jugés. Et si les puissances occidentales se sont lassées à la fin de payer pour un exercice judiciaire dont le bilan politique les satisfaisait de moins en moins, la CPI a repris le flambeau.

Son procureur, l'Argentin Luis Moreno Ocampo, jouit de pouvoirs plus mesurés. Il est notamment obligé de respecter la priorité des justices nationales. Mais à ce prix, elle est reconnue par 105 Etats des cinq continents.

Ce deuxième rôle de la CPI favorise en outre la mise en place de solutions de continuité démocratique qui s'écartent du modèle occidental d'affrontement judiciaire. Commissions de réconciliation, médiations ou reconnaissances symboliques des souffrances des victimes ont désormais aussi leur place dans le processus en mouvement de la justice pénale internationale.

TUNNELS

Gothard et Lötschberg, des chantiers herculéens.

Septembre 1992: le peuple suisse dit oui à la construction de deux tunnels ferroviaires sous les Alpes. En 1998, le financement est validé.

Le premier coup de pioche peut être donné l'année suivante. Depuis, Lötschberg et Gothard ont connu des fortunes distinctes. Quelque 4,2 milliards dépensés et 16 millions de tonnes de matériaux excavés plus tard, la liaison de 35 km entre Frutigen (BE) et Rarogne (VS) est mise en service, fin 2007. Sans retard ni dépassement de budget, exploit rare. Les travaux ont duré huit ans. Les premiers trains à l'horaire franchissent le boyau depuis le 9 décembre 2007. C'est au moins dix ans d'avance sur le Gothard et ses 57 kilomètres sous la montagne.

Car ce chantier-là a des ratés: obstacles géologiques et querelles juridiques freinent le percement; la facture grimpe. Traité comme un axe secondaire, le Lötschberg a pâti des ennuis de son grand frère: il n'est finalement équipé que d'une voie sur les deux tiers de sa longueur. Entre Berne et Sion, plus distants que d'une heure et demie, le Lötschberg est déjà exploité au maximum de ses capacités. La facture des deux tunnels est désormais évaluée entre 16,3 et 17,4 milliards. **Philippe Miauton**

10 grandes œuvres d'art



«Eyes Wide Shut» (1999)

Le plus long tournage de l'histoire (plus de deux ans) aboutit à un chef-d'œuvre posthume, en septembre 1999, six mois après la disparition de Stanley Kubrick. Cette *Traumnovelle* viennoise d'Arthur Schnitzler, transposée dans le New York contemporain, n'a cessé d'alimenter les discus-

sions. Thriller sexuel à première vue, il se révèle être une odyssée psy obsédante. Avec une question: faut-il révéler ses fantasmes à son conjoint? Par-delà les tracas du couple Nicole Kidman-Tom Cruise qui ne se remet jamais de l'expérience, *Eyes Wide Shut* est peu à peu devenu un modèle.

«Les Particules élémentaires» (1998)

Le roman désenchanté d'une génération. Le Français Michel Houellebecq passe aux rayons X la société de consommation.

«Mon Nom est Rouge» (1998)

Un chef-d'œuvre de construction romanesque. Avec ce thriller, le Turc Orhan Pamuk impose un art unique. Prix Nobel de littérature en 2006.

«La Nona Ora» (1999)

L'installation qui choque. Le plasticien italien Maurizio Cattelan représente le pape Jean Paul II écrasé par une météorite.

«Rwanda 94» (1999)

Le metteur en scène belge Jacques Delcuvelier signe un spectacle-enquête sur la guerre interethnique au Rwanda. Quatre heures de témoignages qui secouent.

Radiohead, «Kid A» (2000)

Avec cet album, le groupe anglais offre une éblouissante fusion entre rock stratosphérique et électronique.

David Bowie, Montreux Jazz Festival (2002)

Trois heures de concert inouï!

«Going Forth by Day» (2002)

La vie transfigurée sur des écrans par le vidéaste américain Bill Viola.

«Tristan et Isolde» (2005)

A Genève, le Français Olivier Py imagine un écrin aquatique pour l'opéra de Wagner.

«Les Soprano» (1999-2007)

La série TV de la décennie, peut-être. Cette histoire de parrain mafieux est considérée par le *New York Times* comme une des plus grandes œuvres de la culture populaire américaine. **Alexandre Demidoff**

PUBLICITÉ



Swissquote est la Banque en ligne pour tous ceux qui préfèrent gérer leur patrimoine eux-mêmes: Faites usage d'outils d'analyse puissants, bénéficiez d'informations financières indépendantes et négociez vos titres en ligne. Sur www.swissquote.ch, vous faites travailler votre argent.

SWISSQUOTE
LEADER SUISSE DU TRADING ONLINE

REPÈRES

■ ■ ■ CAUCASE

HEIDI BRADNER / PANOS-REA



Un membre des Spetsnaz, les forces spéciales russes, dans Grozny dévastée.

L'armée russe placée sous le commandement de Boris Eltsine, premier président de la Russie post-soviétique, avait mené une guerre contre les indépendantistes tchétchènes en 1994. Cinq ans plus tard, elle récidive selon la volonté de l'ex-lieutenant-colonel du KGB Vladimir Poutine, qui vient d'être

nommé premier ministre. Poutine qui promet d'aller chercher les «terroristes» tchétchènes «jusque dans les chiottes». Quarantevingt mille militaires sont déployés dans cette république instable du Caucase. Si des Russes approuvent cette politique de la force, d'autres soupçonnent ou accusent le

Kremlin d'avoir fomenté des attentats meurtriers à Moscou et de les avoir attribués aux indépendantistes tchétchènes pour justifier la réouverture des hostilités. Des bombardements intenses dévastent la ville de Grozny, qui passe sous le contrôle fédéral russe dès janvier 2000. Le pouvoir russe a réussi

à remettre de l'ordre dans la république caucasienne, mais au prix de lourdes pertes humaines. Les deux guerres russo-tchétchènes, ces quinze dernières années, ont provoqué la mort de quelque 100 000 personnes. Aujourd'hui, Ramzan Kadyrov, 31 ans, règne d'une main de fer sur la Tchétchénie avec

l'appui de Poutine. Son père, Akhmad Kadyrov, ex-grand mufti et ex-président pro-fédéral de la République de Tchétchénie, est mort dans un attentat tchétchène au stade de Grozny le 9 mai 2004. Il était né dans une famille tchétchène jadis déportée par Joseph Staline. **Stéphane Bussard**

■ ■ ■ PACS

Les couples homos reconnus par la loi

Union, divorce, garde des enfants: la nouvelle légitimité des gays

L'homosexualité se banalise et elle est de mieux en mieux acceptée dans la société occidentale. La possibilité d'une union, que ce soit un mariage ou un partenariat enregistré, est désormais prévue par la législation de plusieurs pays. Depuis 2007, les homosexuels suisses, comme d'ailleurs les hétérosexuels, ont la possibilité de se pacser. Ils sont 2003 à l'avoir fait l'an dernier, informe l'Office fédéral de la statistique.

Avec ce nouveau droit sont arrivés aussi les divorces pour lesquels les pacés nationaux doivent passer devant le juge. Quant à la garde des enfants, elle ne se pose pas clairement en termes juridiques en Suisse et en France, puisque les couples du même sexe n'y ont pas droit à l'adoption, ni à la procréation médicalement assistée, en théorie tout au moins. L'homoparentalité est

encore largement contestée. Ses opposants estiment qu'un enfant a besoin, pour son équilibre psychique et social, de parents de sexe différent. Treize pays ont toutefois accordé le droit d'adoption aux couples homosexuels, dont la Belgique. Le regard de la justice sur le sujet évolue, comme le montre la décision d'une juge du tribunal de Lille. La magistrate a décidé en décembre 2007 de partager l'autorité parentale entre deux femmes homosexuelles qui avaient élevé une petite fille ensemble avant de se séparer. Une décision prise au nom de «l'intérêt de l'enfant».

Les aînés bénéficient aussi de cette évolution. Et la première maison de retraite pour homosexuels a ouvert ses portes début 2008 à Berlin. Son but est d'éviter que ces retraités ne soient stigmatisés. Quand on vieillit, on n'a pas envie de se cacher ou de partager sa chambre avec quelqu'un qui nous méprise, a expliqué en substance Christian Hamm, l'architecte berlinois qui a eu l'idée de cette maison de retraite.

Marie-Christine Petit-Pierre

■ ■ ■ CLIFFHANGER

Le truc qui nous colle à l'écran

L'usage du «cliffhanger» s'est imposé avec force dans les séries TV

Cliffhanger. n. m. De l'anglais, littéralement «qui suspend à la falaise». Terme venu du monde de la presse, où il était usité à propos des romans-feuilletons.

Def. Technique consistant à provoquer un effet de suspense à la fin d'un chapitre, afin de s'assurer de la fidélité de l'auditoire pour la suite de l'histoire.

Hist. Longtemps, les scénaristes avaient recours au *cliffhanger* en fin de saison (l'année de production d'une série) pour que le public reste fidèle au feuilleton à la rentrée. Le *cliffhanger* le plus célèbre reste le coup de feu sur J. R., à la fin de la saison 3 de *Dallas* en mars 1980, attentat détourné ensuite par les auteurs de *Twin Peaks*.

Evol. Les années 2000 ont vu une rapide inflation de l'usage du *cliffhanger*, qui, dans certaines séries, est désormais appliqué à la fin de quasiment chaque épisode. Effet de la concurrence croissante entre les feuilletons – et donc, les chaînes de TV – la



L'avion écrasé de «Lost». Un modèle de la nouvelle frénésie narrative.

«suspension à la falaise» pousse à une narration effrénée.

Lancées en 2001, *Alias* et *24 Heures chrono* donnent le nouveau ton. Les sursauts de l'espionne Sidney Bristow et les tribulations de Jack Bauer bousculent l'écriture de séries en imposant un tempo nettement plus rapide que naguère. Non seulement chaque épisode est clos par un coup de théâtre, mais les auteurs pratiquent désormais l'effet de surprise entre les «actes», les parties de l'épisode entrecoupées par la pause publicitaire aux Etats-Unis, soit quatre séquences. L'usage de

cette écriture serrée, voire frénétique, est courant dans *Nip/Tuck* (dès 2003), *Lost* (2004) ou *Heroes* (2006). Même des feuilletons de nature plus classique tels que *Desperate Housewives* recourent aussi à ce procédé, renouant alors avec le suspense de fin de saison.

Le *cliffhanger* ne représente pas pour autant une garantie de succès populaire. Après tout, *Les Experts* triomphe avec des épisodes fermés. A l'inverse, certaines séries, dont *Deadwood*, jouent sur l'absence d'une telle relance, en misant plutôt sur la durée.

Nicolas Dufour

■ ■ ■ TATOUAGES



A. Babette Deiss
B. Ruth Dreifuss
C. Elisabeth II

«Un homme, un vrai, un tatoué.» Le tatouage était jadis synonyme de gros bras de camionneur. Un symbole de virilité en forme de chien-loup ou de cœur «pour maman». Ces dix dernières années, l'art du tatouage s'est largement démocratisé. Aujourd'hui, de l'adolescent rebelle à la trentenaire en mal d'expériences transgressives, on raffole de l'ornement indélébile. L'effigie de Satan sur l'avant-bras s'est muée en signe chinois au creux des reins. Les responsables? Les people, évidemment. Reconnaissez-vous ces tatouages célèbres? **Benjamin Luis**



A. Lolita Morena
B. Bernadette Chirac
C. Amy Winehouse



A. David Beckham
B. Daniel Bréaz
C. C. Jérôme



A. Alain Morisod
B. Angelina Jolie
C. Yvette Jaggi



A. Samuel Schmid
B. Vincent Mc Doom
C. Robbie Williams

Jean Paul
GAULTIER



WWW.JEANPAULGAULTIER.COM

**FLEUR
DU MALE**

LE NOUVEAU PARFUM DE JEAN PAUL GAULTIER

REPÈRES

MOLOSSES

KARINE VILLALONGA / KEYSTONE



Chien dangereux, ou la peur dans la ville.

Tout a commencé par un drame à Oberglatt (ZH), le 1er décembre 2005: le petit Süleyman, 6 ans, mourait sous les crocs de trois pitbulls laissés sans surveillance. Sordide, l'affaire a déclenché une vive émotion nationale. Et le procès de leurs propriétaires a ravivé le débat sur les chiens dangereux, sujet de

préoccupation en Suisse comme dans d'autres pays. Face aux atermoiements des autorités fédérales, incapables de dépasser le stade des consultations, les cantons ont pris les choses en main, mais chacun dans son coin, à sa manière. Résultat: une énorme confusion législative, plutôt déstabilisante pour la popu-

lation. A ce jour, seuls trois cantons ont opté pour l'interdiction: le Valais, dont la liste de chiens d'attaque a été validée par le Tribunal fédéral; Fribourg, qui a interdit les pitbulls suite à une votation référendaire; et désormais Genève, qui a voté le 24 février 2008 à 65% pour l'interdiction de 12 races de chiens dits

dangereux. Après avoir tenté d'imposer la muselière à tous les chiens, dans un climat hautement polémique. Ailleurs en Suisse, on a opté pour des solutions moins radicales, comme les cours pour les propriétaires et la sensibilisation dans les écoles. Mais le débat est loin d'être terminé. **Cynthia Gani**

MAIL



Le gouvernement canadien est inquiet.

Mi-février 2008, il recommandait aux employés d'un ministère d'éteindre leur BlackBerry chaque jour de 19 heures à 7 heures du matin. Le but: éviter qu'ils ne deviennent dépendants des e-mails reçus en direct sur leur terminal mobile. A la fin mars

2008, 14 millions d'humains auront dans leur poche un BlackBerry. En parallèle, des millions d'autres utiliseront des appareils similaires pour consulter leur messagerie à distance. L'envoi de l'iPhone et l'appétit vorace des opérateurs de téléphonie mobile pour de nouvelles sources de revenu démocratisent de façon impressionnante la messagerie mobile. Les téléphones se miniaturisent, leur écran est tactile, les capacités multimédias se multiplient... Demain, ces appareils à tout faire fusionneront le SMS et le courriel. Ils seront capables de retranscrire des paroles en texte. Et ils sauront quand délivrer un message au destinataire selon ses activités du moment. Il ne manquera peut-être qu'une fonction à ces appareils: se mettre hors tension avant que leur utilisateur ne les utilise comme une drogue. Pour beaucoup, c'est déjà trop tard...
Anouch Seydtaghia

ÜBER RICHES

L'argent insolent

Les millionnaires se comptent par... millions. En dix ans, leur effectif a doublé. Ces super riches qui s'affichent sans complexes ont créé une nouvelle économie du luxe, inaccessible au reste du monde. Un décalage qui dérange.
Par Frédéric Lelièvre

Une nuit à 15 000 francs dans un palace, une escapade à New York pour 150 000 francs (en jet privé), ou encore une Patek Philippe à 2 millions: les chiffres du luxe donnent le vertige. Et ils montent jusqu'au ciel depuis que le vol spatial, devisé en dizaines de millions de dollars, incarne cet ultime objectif thune.

Bill Gates (Microsoft), Ingvar Kamprad (Ikea), Warren Buffett (Berkshire Hathaway) ou encore Ernesto Bertarelli (Serono) incarnent ces «über riches» décomplexés, toujours plus nombreux. Capgemini et Merrill Lynch recensent ceux que les Anglo-Saxons appellent les «High net worth individuals» (HNWIs). En 2006, selon leur dernier rapport, le monde en comptait 9,5 millions, deux fois plus que dix ans plus tôt. Autant dire qu'ils pullulent puisque Capgemini a introduit une nouvelle catégorie, les Ultra-HNWIs, dont la fortune dépasse 30 millions de dollars. Un club plus sélect encore, qui dénombre 4970 membres.

La Suisse cultive son cercle exclusif depuis longtemps. En 1998, Bilanz constatait déjà «l'inflation

des super riches». Son classement retenait 250 de ces fortunes supérieures à 100 millions. Dix ans plus tard, elles sont 300, désormais aussi répertoriées par *Bilan*.

Ces über riches à la sauce helvétique ont pour synonyme les forfaits fiscaux. Ces quelque 4000 résidents étrangers et fortunés payent beaucoup moins d'impôts, proportionnellement, que le contribuable moyen, mais ils rapportent tout de même plusieurs millions d'impôts aux caisses publiques par an.

Aristocratie

A ces grandes fortunes établies dans les cantons de Zurich, Vaud, Zoug ou Genève, il faut encore ajouter les riches touristes qui fréquentent les palaces suisses. L'été, les Genevois ne comptent plus les Porsche rouge vif ou blanc ivoire débarquées dans les bagages des jeunes fortunés du Golfe.

Banquiers privés et horlogers haut de gamme se frottent les mains devant toute cette clientèle qu'ils servent ici, et qu'ils chassent aussi à travers le globe.

La culture du luxe s'étale sur le papier glacé des magazines et des

suppléments des quotidiens. Cette culture parfois aussi appelée «bling bling» fait rêver. Le succès de la Loterie Romande, porté entre autre par l'Euromillion, en témoigne. Il y a dix ans, elle réalisait 84 millions de francs de bénéfices. Ses derniers comptes, de 2006, font état de 189 millions.

Pendant ce temps, dans la vraie vie, la moitié des salariés suisses gagnent moins de 5623 francs brut par mois, selon l'Office fédéral de la statistique. Ce n'est que 12% de plus qu'en 1998, un gain effacé aux deux tiers par la hausse des prix à la consommation, sans tenir compte du renchérissement des primes d'assurance-maladie et du logement.

L'écart avec l'aristocratie capitaliste choque. D'autant que la concurrence fiscale entre nations limite la redistribution des richesses par l'impôt. Cela pose un sérieux problème aux démocraties où riches et pauvres bénéficient du même droit de vote. Et il n'est pas sûr que les œuvres philanthropiques de Gates et consorts, aussi impressionnantes soient-elles, suffisent à réparer l'insolence de leur fortune.

INTIFADA

«Gaza est loin, vue de Jérusalem»

Les années passent, la guerre totale n'a rien résolu. Lettre à une amie israélienne, signée **Luis Lema**, qui fut deux ans durant le correspondant du «Temps» au Proche-Orient.

Chère Rivka,
 Quel bonheur de recevoir ton petit mot. Quatre ans, cinq ans? Cela faisait longtemps que je n'avais plus de tes nouvelles de Jérusalem. Nous nous étions un peu fâchés. Trop de douleur, trop de pleurs, trop de désolation. Tu ne supportais plus de m'entendre «défendre les Palestiniens» qui semaient la terreur dans les rues de ta ville. Je ne supportais plus tes discours sans nuance dans lesquels tu finissais par convertir tout un peuple en ennemi, justifiant à l'avance tout ce que ton camp ferait subir à l'autre, n'envisageant d'autre issue que la guerre totale. Le soir de l'attentat contre le Café Moment, en bas de la maison, nous nous sommes croisés sans nous saluer. Les repréailles de l'armée avaient déjà commencé. C'en était trop pour tout le monde. A présent, les blessures se sont refermées, il me semble. Tes cours à l'Université, ton travail au musée, tes vacances à Florence... Dans ta lettre, tu me racontes un quotidien qui s'est apaisé. Mais qui continue d'être trépidant. Jérusalem, il est vrai, est la ville de l'instant. Il n'y a là-bas d'autre choix que l'hyperactivité. Comme si chaque jour devait être le dernier. La vague des attentats est passée. Finis les carnages, finies les sirènes qui glaçaient le sang, finie cette frayeur constante qui empêchait de vivre. Nous nous étions aussi disputés à

propos du mur de séparation qui, du jour au lendemain, avait fait disparaître les quartiers arabes. J'y voyais une cruelle aberration quand tu y espérais le seul moyen d'en finir avec les kamikazes palestiniens. Tu es sans doute confortée dans ton opinion. Tu me dis même que tu es retournée dans la Vieille Ville! J'ai aimé ta photo devant le mur des Lamentations. Shaoul et toi avez l'air heureux, comme au bon vieux temps. Comme si rien ne s'était passé. Les Palestiniens, la «situation» comme on disait, tu ne m'en parles pas. En vérité, tu n'as jamais été très portée sur la politique. Ton cœur a toujours été à gauche, mais il a drôlement vacillé. Tu aimais bien Ariel Sharon, malgré tout. C'était le seul qui comprenait les Arabes, disais-tu, le seul qui pourrait amener la paix. J'imagine qu'ensuite tu n'es plus jamais allée voter. Gaza est bien loin, vu de Jérusalem. Comme à Jénine ou à Naplouse, tu n'y as jamais mis les pieds. A Ramallah, nous y étions allés ensemble, un soir de fête, tu te souviens? A peine vingt minutes de voiture, du vin et de la musique, ça paraît être dans une autre vie. Voilà longtemps que les Israéliens n'y sont plus bienvenus, c'est le moins qu'on puisse dire. Seuls les soldats y vont, dans leurs engins blindés. A ce propos, tu ne m'as rien dit de Dorine. Elle doit être grande maintenant, presque adulte. J'espère que tout se passera bien pour elle.



Le mur de séparation entre Israël et les Territoires palestiniens. Une cruelle aberration ou un instrument efficace contre les kamikazes?

10 Prix Nobel



Chirine Ebadi, 2003
 Petite femme au visage de lune, opiniâtre jusqu'à l'entêtement, à en trahir un prénom qui, en persan, signifie «la douce» ou «la sucrée», l'avocate iranienne reçoit le Nobel de la Paix 2003 pour son action en faveur de la défense des droits des femmes et des enfants dans une société musulmane ultraconservatrice. Le prix de la liberté mais aussi un prestigieux fardeau. **F. Mx**

Médecins sans frontières
 L'ONG reçoit le Nobel de la Paix 1999 pour son combat en faveur de l'ingérence humanitaire.

Muhammad Yunus
 Le «banquier des pauvres», bangladais, Nobel de la Paix 2006 pour avoir fondé la première institution de micro-crédit, la Grameen Bank.

Joseph Stiglitz
 Connu pour ses violentes critiques envers le FMI et la Banque mondiale, le théoricien américain du «nouveau keynésianisme» reçoit le Nobel d'Economie 2001.

Günter Grass
 Son œuvre foisonnante a «dépeint le visage oublié de l'histoire dans des fables d'une gaieté noire». L'écrivain allemand est nobélisé en 1999.

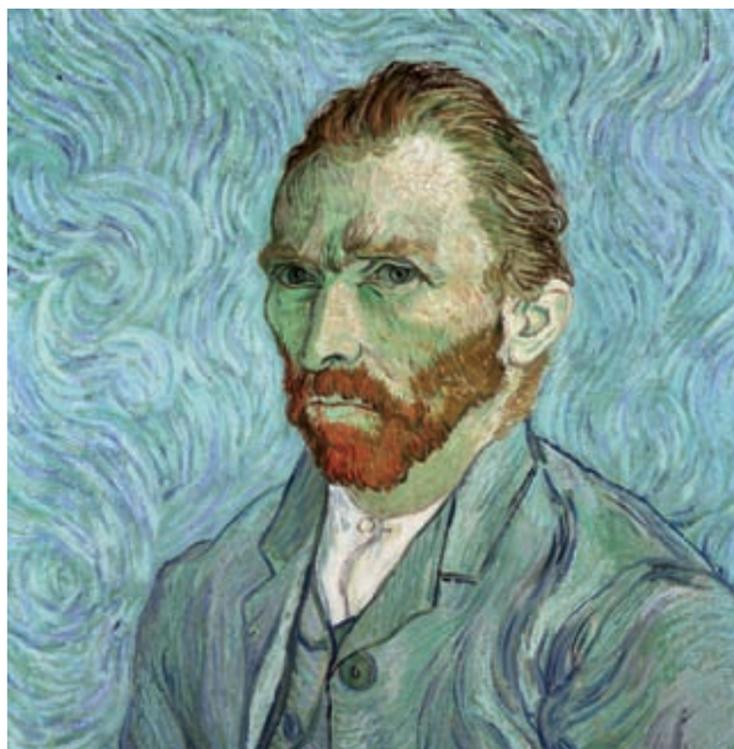
Orhan Pamuk
 Briseur de tabous, passeur entre les cultures orientales et occidentales, le romancier turc et auteur de *Mon Nom est Rouge* a reçu le Nobel 2006.

Doris Lessing
 La récompense suprême va, en 2007, à l'écrivain britannique, «conteuse épique de l'expérience féminine qui, avec scepticisme, ardeur et une force visionnaire, scrute une civilisation divisée».

Kurt Wüthrich
 Nobel de chimie 2002, le dernier Suisse couronné par l'Académie royale des sciences de Suède.

Gerard 't Hooft
 Nobel de physique 1999.

Paul C. Lauterbur
 Nobel de médecine 2003.



VINCENT VAN GOGH, AUTOPORTRAIT (1889)
 PEINTRE ET DESSINATEUR NÉERLANDAIS, VINCENT VAN GOGH (1853-1890) EST CONSIDÉRÉ COMME L'ARTISTE ANNONCIATEUR DU FAUVISME ET DE L'EXPRESSIONNISME. PRÉDICATEUR LAÏC DANS UN PREMIER TEMPS, CETTE EXPÉRIENCE FAÇONNE SA VISION DE LA CONDITION HUMAINE ET MARQUE SON ŒUVRE. D'UNE SENSIBILITÉ EXTRÊME, C'EST UN ARTISTE PASSIONNÉ: IMPRESSIONNISME, SYMBOLISME, EXPRESSIONNISME, VAN GOGH EMPRUNTE ET PRÉPARE LES SENTIERS DE L'ART MODERNE.
 © GIANNI DAGLI ORTI/CORBIS

La modernité, c'est être de son temps

Ouverte sur une économie globalisée, la Banque de Dépôts et de Gestion propose à ses clients en toute indépendance des produits et des services financiers parfaitement adaptés aux exigences actuelles de la gestion de leur patrimoine.

Présente de longue date à Lausanne, Lugano, Neuchâtel et Mendrisio, la BDG s'implante désormais à Singapour pour affirmer sa présence dans un centre financier en très forte expansion.

Parce que la modernité, c'est être de son temps et en phase avec ceux qui le vivent, la BDG vous accompagne aujourd'hui comme hier, aujourd'hui comme demain.



Banque de Dépôts et de Gestion
 UNE BANQUE À LA MESURE DE L'HOMME

LAUSANNE NEUCHÂTEL LUGANO MENDRISIO SINGAPOUR

www.bdg.ch

REPÈRES

■ ■ ■ ÉGÉRIES

AFFAIRES
RUSSES

Des dossiers explosifs pour la Suisse. C'était l'époque où la justice suisse n'avait pas vraiment le temps de souffler. A la tête du Ministère public de la Confédération, Carla Del Ponte menait de fracassantes perquisitions à la recherche de l'argent détourné des caisses de la compagnie aérienne russe Aeroflot et fouillait les tiroirs des entreprises luganaises suspectées d'avoir garni les comptes de fonctionnaires trop gourmands du Kremlin. A la tête du Parquet genevois, Bernard Bertossa ne laissait pas beaucoup plus de répit aux mafieux et autres corrompus venus de l'Est. Deux «affaires russes» ont symbolisé les difficultés liées à ce type de procédures. En 1998, l'acquittement et surtout l'indemnisation record de Sergueï Mikhaïlov porte un coup sévère à cette politique criminelle ambitieuse. La justice genevoise a essuyé les plâtres de la norme sur le crime organisé dans la douleur. Mais il en fallait beaucoup plus pour décourager un Bernard Bertossa. En janvier 2001, l'ancien intendant du Kremlin Pavel Borodine est arrêté aux Etats-Unis alors qu'il se rend à l'investiture de George W. Bush. Il sera extradé vers la Suisse. L'encombrant prévenu, suspecté d'avoir dissimulé des pots-de-vin, est vite libéré, sous caution de 5 millions de francs. Après un intense bras de fer avec le procureur général genevois, le grand décorateur des couloirs du pouvoir eltsinien accepte une ordonnance de condamnation pour blanchiment et paie une amende de 300 000 francs.

Fati Mansour

9,74%

C'est le chiffre qui fait mal. Après avoir atteint des niveaux records lors de l'introduction de la LAMal, les primes d'assurance-maladie semblaient se stabiliser lorsqu'elles reprennent brusquement l'ascenseur en 2002. La hausse de 9,4% assomme les assurés et lance un débat violent. Elle est en partie motivée par l'effort des caisses pour reconstituer les réserves évaporées sur le marché des capitaux après les attentats du 11 septembre. Mais la pression est forte sur la ministre socialiste de la Santé Ruth Dreifuss. Et la tendance demeure après son départ: la hausse des coûts de la santé dépasse celle du PIB. Comment la renverser? La concurrence accrue voulue par la majorité du parlement peine à se mettre en place et commencera par générer des frais supplémentaires. Restent les ajustements ponctuels. En faisant pression sur le prix des médicaments, Pascal Couchepin peut enregistrer en 2008 la hausse annuelle la plus basse depuis l'introduction de la LAMal: 0,5%. Mais ce n'est sans doute qu'un répit et le poids des primes sur les familles de la classe moyenne atteint les limites du supportable. La tendance est donc à se défaire sur les particuliers et les collectivités publiques, une stratégie qui a aussi ses limites. **Sylvie Arsever**



HARRY BORDEN / KEystone

Björk



DK

Nicole Kidman



KEystone

Cecilia Bartoli



GRAZIA BOREI / RETNA UK / KEystone

Isabelle Huppert



LEONNEAU / AFP

Amy Winehouse



POND PRESSE INTERNAT / GAMMA

Céline Dion



BENJAMINUS-BENHAMOUS/SCORCELETT / GAMMA

Carla Bruni

Femmes inspirantes

Leurs voix, leurs visages, leurs choix ont marqué la décennie. Elles sont toutes des bossuses qui cachent leur labeur sous des airs de rien.

Par Florence Gaillard

Les égéries n'ont qu'un seul point commun. Ce sont des bossuses qui cachent leur labeur sous des airs de rien. Et qui doivent plus que les hommes apprivoiser le temps. Cecilia Bartoli gère des délais et une stratégie de calendrier qui ne s'imposent dans nul autre domaine plus cruellement que dans l'art lyrique. Elle incarne la virtuosité flamboyante, mais aussi la recherche de musique oubliée. Le corps et la tête, donc. Et jamais, au grand jamais, la difficulté ne doit se laisser entrevoir. Élégance d'égérie.

Isabelle Huppert, actrice au long cours, a su passer les Rubicon d'une vie de comédienne. Elle fut Orlando, ce personnage à la fois homme et femme qui traverse les siècles. Elle continue, avec l'ambiguïté pour alliée, accordant son visage austère aux perversions et folies des autres.

Le visage de cinéma de ces dix ans? Nicole Kidman sans doute. Qui raconte un peu du septième art et beaucoup de ses à-côtés. Elle était grande rousse tachée de soleil australien, elle est devenue blanche, la chevelure californienne; il fallait une nouvelle Grace Kelly. L'expression, au fil des coups de bistouri, en est devenue étrange, parfois. Le nez, canonique, a été inauguré lors d'une publicité pour Chanel. Kidman, actrice en liquette suisse dans l'ultime film de Stanley Kubrick, vend sa beauté tragique aux multinationales. Et pourtant, elle tourne.

Elles creusent, elles peaufinent. Björk, enfant prodige, a trouvé matière à nouer les pixels et la neige, les machines et les féeries tribales. Un génie, oui. En tout cas un être de fulgurances, en recherche constante. Qui s'éloigne disque après disque des courants porteurs pour inventer sa trajectoire, hors du temps, justement. Aux antipodes culturels de Céline Dion, indéboulonnable étalon vocal de la variété. L'égérie de toutes les *Star Ac*' du monde s'est imposée avec des tubes planétaires (la chanson du film *Titanic*, c'était déjà et encore elle) et a eu sa villégiature à Las Vegas. Céline, vaillante Canadienne francophone, loge au panthéon du show-business américain, donc global.

Quand la grâce et les arts servent à alléger la vie des hommes loin des affaires

Un ex-mannequin à guitare a décidé qu'en 2008, elle ferait première dame de France. De quoi renouer avec des mythologies très anciennes, où la grâce et les arts servent à alléger la vie des hommes, lorsqu'ils sont loin des affaires. Carla Bruni, fille libre, a choisi la fonction geisha. Caprice dernier cri? Aspiration viscérale à la sécurité qui serait nouvellement avouable? «*Diamonds are a girl's best friend*», affirmait l'égérie des égéries, Marilyn Monroe.

«Le goût est la seule langue
que comprenne le palais.»

Ivo Adam, champion du monde
de cuisine.

FINE FOOD



Fine Food.
Pour des moments privilégiés.

coop

Pour moi et pour toi.

REPÈRES

RENCONTRE
VIRTUELLEFacebook et MySpace,
jolis terrains de drague...

«Beaucoup de mes amis n'osent pas s'inscrire sur des sites de rencontres, alors ils se rattrapent sur Facebook ou MySpace», sourit cette amie.

Gratuits, dotés d'un nombre impressionnant de fonctions de communication, tendance... Les sites de socialisation sont devenus des nouveaux terrains de chasse pour draguer. Dès lors, les sites qui fournissent des conseils pour harponner efficacement sa proie se multiplient. Comment ajouter sa future conquête comme «amie», lui envoyer des messages flatteurs, comparer avec elle ses goûts cinématographiques, lui envoyer une rose virtuelle... Et il y a de très jolies histoires.

Prenez cette blogueuse, qui, depuis trois semaines avec son ami, l'entend dire: «Ça y est, j'ai changé mon profil sur Facebook», de «single» à «in a relationship». La jeune femme trouve que c'est un peu tôt... Mais le lendemain, elle change aussi son statut.

Facebook lui demande: avec qui êtes-vous? Elle inscrit le nom de son nouveau boyfriend. Facebook lui dit: «Nous allons lui envoyer une confirmation pour voir s'il accepte cette demande de relation»...

Anouch Seydtaghia



HARRY POTTER

Une épopée où le marketing a fini par user le bonheur de lire

Ils ont 18 ans, ont grandi avec Harry Potter, mais ils ont passé à autre chose. Témoignage d'un lecteur aujourd'hui refroidi par la surexploitation du filon. Par **Eléonore Sulser**

«Une jeune femme anglaise, récemment divorcée et sans le sou, vient de signer un contrat sans précédent pour un livre pour enfants [l'équivalent d'environ 250 000 francs suisses] auprès d'un éditeur américain. L'histoire s'intitule *Harry Potter and the Philosopher's Stone* et avait été très appréciée en Angleterre.» Voici, fin 1997, une des premières mentions dans la presse française de ce qui allait devenir un phénomène planétaire. Le monde anglo-saxon découvrait le jeune sorcier, le monde francophone n'y voyait encore que l'occasion d'une petite nouvelle en coin de page.

Fin 1998, Gallimard publiait en français le premier tome de *Harry Potter à l'école des sorciers*, puis, l'année suivante, les deuxième et troisième tomes. Mais c'est au tournant du siècle que la «pottermania» gagne la francophonie et qu'on acquiert les premiers tomes par paquets de trois. Plus question d'improviser du côté des éditeurs: pour la sortie du quatrième tome, *Harry Potter et la coupe de feu*, Gallimard met sur pied une cellule de marketing ad hoc. L'adaptation au cinéma est en projet: Ste-

ven Spielberg est pressenti pour porter Harry Potter à l'écran. C'est finalement Chris Columbus qui réalisera le premier film. Sa sortie en 2001 est un événement.

«Une jeune femme, récemment divorcée et sans le sou, a signé un contrat sans précédent»

Comme beaucoup d'adolescents, Léonard a dévoré les histoires de Harry Potter. Aujourd'hui âgé de 18 ans, il a pris ses distances avec le sorcier et son monde extraordinaire. Comme pour nombre de ses camarades, c'est du passé, même s'il dit se souvenir «d'une histoire assez prenante». Désormais, il s'intéresse davantage à Dostoïevski qu'à J. K. Rowling. Il a découvert Harry Potter en pleine gloire: «Je ne me souviens plus vraiment comment j'ai commencé, dit-il. Je devais avoir 13 ou 14 ans. Je pense qu'à l'époque, il était déjà assez connu.» Dès le pic de l'an 2000, les films successifs (en 2002,

2004, 2005 et 2007) vont opportunément maintenir la tension des fans. J. K. Rowling, elle, ralentit. Elle ne publie qu'en juillet 2003 le 5e tome, *Harry Potter et l'ordre du phénix*. Forcés de patienter six mois, traduction oblige, de nouveaux adeptes francophones se ruent sur les 700 pages de la version originale en anglais. Les librairies de Suisse et de France enregistrent des chiffres de vente inégalés pour un livre en anglais.

Léonard, lui, a déjà pris ses distances. Peu intéressé par les films, il a toujours attendu que les livres paraissent en français... Il fera une exception pour le dernier tome, que des cousins américains lui donneront à sa sortie à l'été 2007.

Cet ultime volume livré, le sort de Harry Potter enfin scellé, la fièvre de lecture retombe. Mais le cinéma exploitera le filon jusqu'au bout. Deux tomes sont encore à porter à l'écran. Les producteurs envisagent de scinder en deux le dernier film, histoire d'exploiter l'épopée au maximum, au moins jusqu'en 2010. L'affaire est entendue: Léonard ne les suivra pas sur ce terrain.

LES MIGRATIONS

ARTURO RODRIGUEZ / KEYSTONE



Comme l'Europe, la Suisse se barricade.

Les images de jeunes Africains accrochés à leur pirogue de fortune, de corps inertes retrouvés sur les plages des Canaries ont marqué les esprits ces dernières années. Tout comme celles de migrants désespérés se pressant contre les clôtures de barbelés de Ceuta et de Melilla, enclaves espagnoles

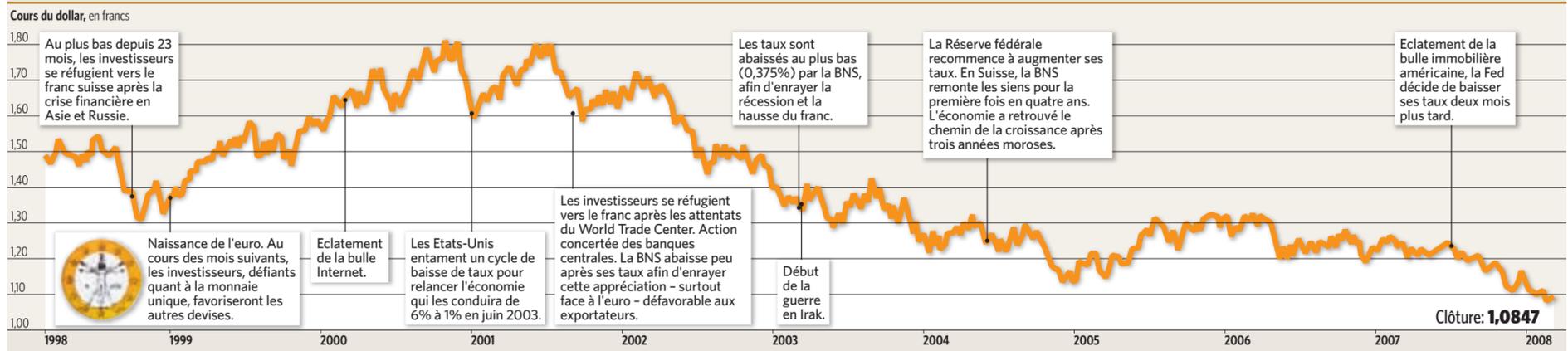
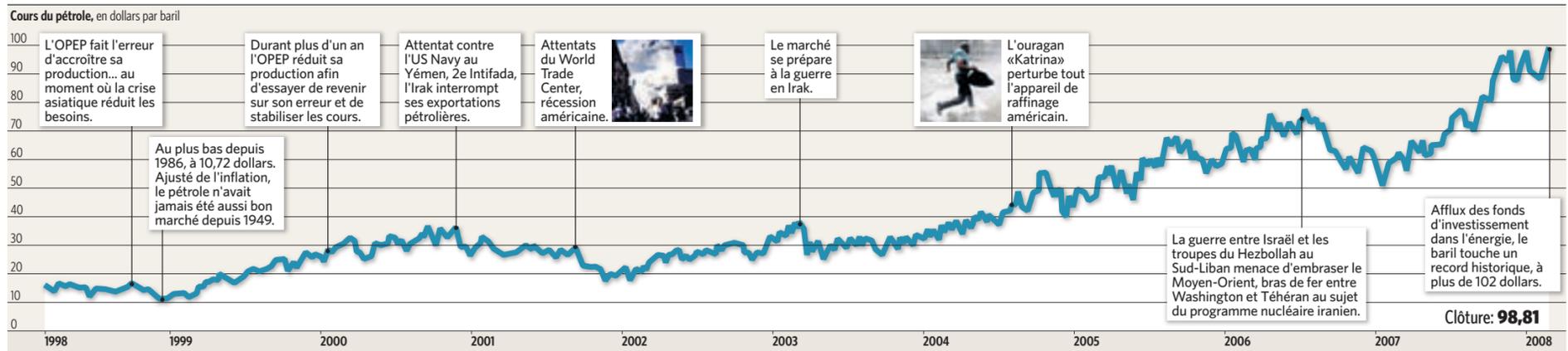
au Maroc. L'Europe se barricade toujours plus pour faire face à l'afflux de migrants jugés indésirables, et des mouvements populistes et xénophobes en profitent pour attiser la peur de l'étranger. La Suisse n'échappe pas à ces phénomènes. Le 24 septembre 2006, le peuple suisse

a très largement accepté les durcissements des lois sur l'asile et sur les étrangers, avec respectivement 67,8 et 68% des voix. Des lois qui barrent l'accès en Suisse aux non-Européens non qualifiés. La Suisse a aussi ratifié les Accords de Schengen et de Dublin, histoire d'être le plus à l'unisson

possible avec les pays européens. Si au sein de l'espace Schengen, les frontières intérieures sont abolies, celles vers l'extérieur sont toujours davantage surveillées. Notamment via des patrouilles spéciales auxquelles la Suisse participera à l'avenir. **Valérie de Graffenried**

■ ■ ■ PÉTROLE ET DOLLAR

Le pétrole et le dollar depuis 10 ans



SOURCE: BLOOMBERG; PHOTOS: KEYSTONE, MAGNUM; INFOGRAPHIE: JOËL SUTTER

■ ■ ■ LE SEIGNEUR DES ANNEAUX

L'horizon infini du cinéma numérique

Un film peut désormais tout montrer avec réalisme. La preuve par la trilogie de Tolkien

En 2004, lorsque le dernier volet du *Seigneur des Anneaux* est sorti en DVD, l'une des plus incroyables aventures de l'histoire du cinéma s'est achevée après six ans d'engouement planétaire. Aventure cinématographique: elle a repoussé pour longtemps ce que l'écran peut représenter en termes d'imaginaire et de chaos. Aventure d'un pays aussi, la Nouvelle-Zélande. Aventure d'un homme enfin, le réalisateur néo-zélandais Peter Jackson, qui a réussi son pari seul contre Hollywood, seul contre tous, y compris J. R. R. Tolkien, l'auteur du roman original qui déclarait, de son vivant, que son ouvrage était impossible à adapter au cinéma. Le miracle a eu lieu, et il a déplacé les foules grâce à une révolution: la technologie numérique.

Images de synthèse

Il y a quinze ans, le projet fou de Peter Jackson était impensable. Et puis, en 1995, un film d'animation a tout changé: *Toy Story*, le premier long métrage entièrement conçu en images de synthèse. Son succès planétaire et surtout sa réussite artistique n'ont pas seulement poussé Disney à ranger presque définitivement les crayons du dessin animé classique: ils ont intégralement redessiné la carte du film d'animation,

incitant tous les studios, de Dream-Works à Fox, à s'engouffrer dans la brèche. Pour le plus grand plaisir du public, manifestement, y compris en Suisse où des films comme *Madagascar* ou *Shrek* ont systématiquement trôné en tête du box-office de ces dix dernières années.

Mais, surtout, les images numériques sont désormais partout dans le cinéma traditionnel. Au cours de cette dernière décennie, elles ont permis de corriger des détails infimes et de reconstituer, avec un réalisme inimaginable jusqu'alors, des pages entières de l'Histoire, du naufrage du *Titanic* par James Cameron en 1998 aux foules en liesse des arènes romaines (*Gladiator* en 2000). Dans ce dernier film, la même technologie a aussi ressuscité pour la première fois l'acteur disparu Oliver Reed. Cet exploit ne va pas sans poser des questions morales. Il a été, entre-temps réédité dans *Sky Captain and the World of Tomorrow* (Kerry Conran, 2004), où sir Laurence Olivier réapparaissait quinze ans après sa mort.

Le numérique et le cinéma liés à la vie à la mort? Sans aucun doute, puisque, par-delà la création d'images, des films entiers ont, ainsi des deux derniers ouvrages de Michael Mann, *Collateral* et *Miami Vice*, été tournés sur support informatique. Sans pellicule. Et cette disparition du matériau de base du 7e art enterra aussi, ces dix prochaines années, nos anciens projecteurs classiques au profit de transmissions haute définition par satellite. **Thierry Jobin**

KEYSTONE



Aragorn, joué par Viggo Mortensen, dans «Le Seigneur des Anneaux».

PUBLICITÉ

HERMÈS PARIS

TERRE D'HERMÈS

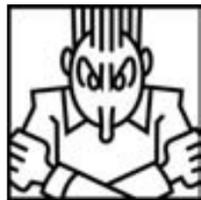
EXTRAIT DE LA TERRE ET DU CIEL



Le nuage sur l'arteplage d'Yverdon.

EXPO.02

Il ne reste rien



Voilà ce qui arrive quand on fait trop de promesses. Pour avoir cédé aux écologistes, qui exigeaient la remise en état complète des sites utilisés pour les quatre arteplages, Expo.02 n'a laissé aucune trace urbaine ou riveraine. A part à Bienne, où la manifestation a permis d'assainir des friches industrielles, d'offrir aux habitants un nouvel accès aux rives du lac et de conserver une place de jeu et un pont, on cherche désespérément des traces d'Expo.02.

A Neuchâtel, un projet de réaménagement des rives, aussi pharaonique qu'insensé, a été logiquement refusé par la population. Les fleurons de la manifestation, le Palais de l'Equilibre et le Théâtre des Roseaux, vivent une seconde vie sous des cieux plus accueillants, à Meyrin et à Lausanne. Cinq ans après avoir accueilli l'ar-

teplage, les Jeunes-Rives restent inertes. La «Piazza» n'est qu'un terrain vague, une moitié de l'ancien parking accueille à nouveau des voitures, alors que l'autre est retournée à l'état de friche, envahie par les mauvaises herbes qui se faufilent entre les plaques de bitume. C'est moche, sans âme et ça restera longtemps encore dans cet état de désolation.

A Yverdon, la population a refusé de réhabiliter le nuage qui avait fait le succès du lieu. A Morat, on se souvient avec nostalgie du monolithe de Jean Nouvel, qui a disparu avec le reste. Quand on voit ce que l'Expo de 1964 a laissé à Lausanne et à Vidy, on ne peut que se désoler du gâchis urbanistique d'Expo.02. Quant à la cohésion nationale, on ne voit guère ce qui distingue l'après-Expo de l'avant. **Bernard Wuthrich**

Une fête inoubliable

Si vous voulez vraiment des traces d'Expo.02, prenez par exemple la centaine de kilomètres de pistes cyclables qui relient encore les villes organisatrices. Mais, franchement, ce n'est pas à l'aune de ces réalisations que l'on mesure le mieux la formidable réussite qu'a été cette manifestation.

Ce qui est important, c'est le mariage, pas la robe de mariée qu'on garde en souvenir. Fermez les yeux, et vous retrouverez le nuage d'Yverdon, le monolithe de Morat, les tours de Bienne. C'est justement parce qu'elle a renoncé à leur utilisation ultérieure qu'Expo.02 a pu créer ces icônes architecturales remarquées dans le monde entier. Leur disparition était d'ailleurs une condition de départ. Tout le monde était d'accord jusqu'à ce que la fête se termine. Le soudain regret que tout redevienne comme avant est la

meilleure preuve que le public s'est approprié la fête.

Car cette exposition nationale a réussi son pari. Bien plus que la Fête des Vignerons trois ans auparavant (qui en parle encore?), Expo.02 a rassemblé les Suisses de toutes les langues dans un esprit festif autour d'expositions intelligentes, à la pointe de la muséographie, les questionnant de manière ludique sur leur vie commune et leur avenir (le veau d'or de l'expo «Happy End», ou les caddies de «Strangers in Paradise»!). A notre place, d'autres pays auraient clamé leur fierté d'avoir pu créer une manifestation aussi grandiose, innovante, plurielle puisqu'elle se déroulait sur quatre sites, mais cohérente. Il a fallu que la presse internationale s'enflamme pour que l'on croie un tout petit peu à notre réussite. **Christine Salvadé**



Le monolithe de Jean Nouvel à Morat.



Le Palais de l'Equilibre à Neuchâtel.

Une composition parfaite.



Violoncelle carter de boîte de vitesse d'origine

Arrangement harmonieux, la nouvelle mise en scène de la Ford Focus est à votre disposition. Une composition au Ford kinetic Design avec un orchestre aux détails fascinants. Système **FordEasyFuel**, démarrage **FordPower KeyFree**, sécurité **FordIntelligent System**, boîte de vitesses à double embrayage **FordPowerShift**, pour ne citer que quelques exemples. Découvrez la nouvelle Ford Focus en direct auprès de votre concessionnaire Ford et profitez simultanément de nos nombreuses offres attractives proposées à l'occasion du 50^e anniversaire de Ford Suisse. Davantage d'infos en composant le 0800 855 851 ou sur ford.ch

Focus. La nouvelle Ford.

Feel the difference

fifty
50 ans Ford Suisse





Vous pensez
anniversaire.

**Nous pensons
aussi 10 ans
de succès avec
Le Temps.**

Le Credit Suisse félicite chaleureusement Le Temps pour son 10^e anniversaire. Nous remercions sincèrement toute l'équipe de l'excellente collaboration au cours de ces années et nous réjouissons de poursuivre ensemble sur la voie de la réussite.

www.credit-suisse.com

De nouvelles perspectives. Pour vous.

CREDIT SUISSE 

Sponsor principal de l'équipe nationale de football depuis 1993.



La flotte Swissair clouée au sol faute de liquidités pour payer le kérosène. Au dégat financier, la débâcle du 2 octobre 2001 a ajouté une blessure profonde à la fierté de la Suisse et de ses habitants.

MARTIN RUETSCHI / KEystone

■ ■ ■ SWISSAIR

Le «grounding», ou la fin du capitalisme de papa

Swissair était à l'image de l'Etat dont elle portait les couleurs aux quatre coins du monde: précise et fiable. Malgré les turbulences qui secouaient la compagnie, personne n'imaginait le spectacle humiliant qui s'étalerait à la face du monde le 2 octobre 2001. Par Jean-Claude Péclet

«C'est comme un grand amour: on nous dit que c'est fini, mais on y croit quand même.» L'employée de Swissair qui s'exprimait dans *Le Temps* du 4 avril 2001, au lendemain de l'annonce d'une perte de 2,9 milliards de francs, n'était pas la seule à y croire «quand même». Il y avait aussi Mario Corti, le sauveur venu de Nestlé pour que la compagnie nationale se pose en douceur. Son coup de peigne coquet en ouverture d'une assemblée critique des actionnaires se voulait un signal rassurant: «Nous traversons de grosses turbulences, mais nous avons le manche à balai bien en main.»

Il y avait aussi le gouvernement fédéral, qui pensait encore, au printemps 2001, que Swissair pouvait et devait s'en sortir sans aide publique. Les médias, eux, suivaient pas à pas la valse des responsables et les mesures de restructuration.

Personne, pourtant, n'imaginait le spectacle humiliant qui s'étalerait à la face du monde six mois plus tard, le mardi 2 octobre 2001. Les avions décorés de l'emblème suisse cloués au sol, parce qu'il n'y avait même plus assez d'argent en caisse pour payer le kérosène. Dix-huit mille passagers renvoyés par des hôtesses qui auraient, à cet instant, préféré rentrer sous terre. Un dégat financier qui se chiffrait finalement à quelque 5 milliards de francs. Un dégat d'image incalculable.

Grand amoureux de la Russie, le rédacteur en chef du *Temps* Eric Hoesli écrivait le 3 octobre 2001: «Même dans les heures les plus noires de son histoire, l'Aeroflot soviétique n'est jamais apparue sous un jour aussi pitoyable. Cette compagnie, honteusement immobilisée sur le tarmac, est-elle bien celle qui fut la fierté de générations de Suisses?»

C'était bien elle: l'«arrogante» Swissair qui avait coupé tous ses vols long-courriers, sauf un, au départ de Genève en 1996 pour se concentrer sur Zurich et son «Unique» aéroport. La «banque volante» Swissair, qui rachetait tous les canards boiteux du ciel européen pour compenser le handicap de voler pour un petit pays à part, frappant sans succès à la porte des grandes alliances.

Oui, Swissair était à l'image de l'Etat dont elle portait les couleurs aux quatre coins du monde. Précise et fiable. Froide et solitaire. Dirigée par des gens qui avaient une fâcheuse tendance à se regarder le nombril et qui, les premiers, tombèrent de haut.

Avant même le *grounding* de la compagnie nationale, tous les administrateurs sauf un avaient actionné leur siège éjectable. Ils étaient les capitaines de beau temps, unis par un capitalisme de connivences qu'avait dénoncé quelques années plus tôt *Le Livre noir du capitalisme* publié par un éditeur alternatif, Le Temps des cerises (Paris,

1998). Et voici que le tableau brossé par les irréductibles gauchistes était encore en dessous de la réalité.

Au tournant du millénaire, il n'y avait d'ailleurs pas que Swissair à affronter cette dure réalité. Kuoni, SGS, Zurich Financial Services, Sulzer et Ascom affichaient aussi leurs faiblesses et découvraient la révolte des actionnaires. Les mots «transparence» et «gouvernance d'entreprise» faisaient leur entrée dans le vocabulaire des grandes compagnies. Le capitalisme de papa, à multiples casquettes, montrait crûment ses limites face aux exigences de la globalisation.

Les contribuables ont payé pour une bonne part les conséquences de l'incurie des patrons

Ce fut une des grandes leçons de la débâcle Swissair. Six ans plus tard, ses administrateurs, ainsi que ses patrons, Philippe Bruggisser et Mario Corti, furent acquittés par le tribunal zurichois qui avait, péniblement, reconstitué le dossier. Incapables, mais pas coupables. L'opinion publique s'en indigna, mais pas trop: au fond, les intéressés s'étaient déjà condamnés eux-mêmes à l'insignifiance.

Fin 2001, il y avait un problème plus urgent à résoudre: comment relancer une compagnie aérienne,

cordons ombilical vital pour relier la Suisse au monde? Malgré les échanges féroces entre les autorités et les banques (accusées d'avoir froidement lâché Swissair), l'exercice fut mené rondement et plutôt efficacement. Deux milliards et demi furent posés sur la table de part et d'autre, et, six mois plus tard, Swiss prenait son envol. Compte tenu des cultures opposées de l'ex-Swissair et de sa «petite sœur» régionale Crossair, réunir toutes les autorisations et les énergies dans un délai si court fut un véritable exploit.

Les Suisses étaient trop écoeurés pour l'apprécier. Dès le départ, Swiss fut une compagnie mal-aimée, un avorton qui jamais n'effacerait le souvenir de la belle et grande disparue. Avec ses 9000 employés au départ – contre 40 000 pour Swissair au temps de sa gloire – elle restait surdimensionnée et ne tarda pas à aligner les plans de restructuration.

En 2002, elle perdait près d'un milliard de francs. Au printemps 2003, elle était déjà aux abois. Un an plus tard, l'Allemand Christoph Franz, venu de Lufthansa, remplaçait son directeur André Dosé, rattrapé par ses éventuelles responsabilités (que la justice doit encore établir) dans deux accidents Crossair. En mars 2005, Lufthansa rachetait Swiss pour... 70 millions de francs. Fin de l'histoire.

Enfin, pas tout à fait. Car Swiss, profitant de l'embellie économi-

que, est devenue depuis cette date une compagnie rentable, très rentable même: 13,2% de marge opérationnelle sur les neuf premiers mois de 2007. C'est mieux que British Airways, Air France... et que la maison mère Lufthansa, dont elle devient une source importante de profit.

Certains n'ont pas manqué d'en tirer une morale amère: les contribuables ont payé pour une bonne part les conséquences de l'incurie des patrons, et la Suisse a «offert» à l'Allemagne une compagnie dont elle a payé toutes les erreurs de jeunesse.

Le client indien ou américain qui prend place dans un avion à croix blanche sur fond rouge n'en a cure. A peine se souvient-il vaguement que cette compagnie a eu, comme d'autres, quelques soucis après le 11 septembre 2001. Ainsi va la globalisation: on vend bien, dans les avions ou ailleurs, des montres *Swiss made* dont de nombreux composants ont été fabriqués en Chine.

En janvier 2008, Swiss a de nouveau été élue «Meilleure compagnie aérienne sur le réseau européen». Peu de journaux ont relayé cette bonne nouvelle. Dans le cœur des Suisses saigne encore une blessure. Celle du temps où les hôtesses faisaient rêver; du temps où Swissair nous faisait paraître plus grands que nous n'étions; du temps où nous prenions le temps d'être les meilleurs.

REPÈRES

SADDAM



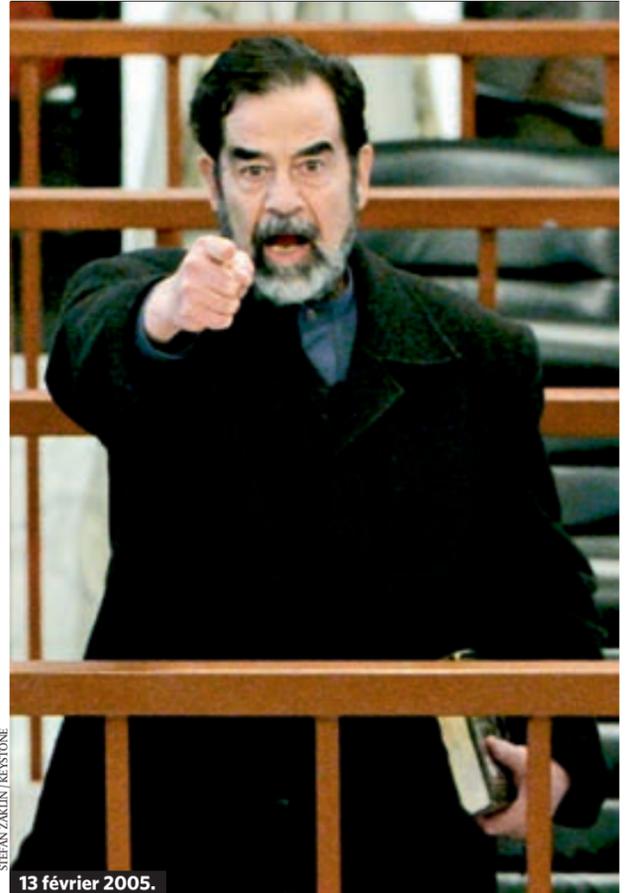
31 décembre 2000.

Du doigt sur la gâchette à l'index accusateur envers ses juges, en passant par le débouloonnement de sa statue. Trois photos pour résumer la chute d'un tyran responsable de la mort de plus d'un million de personnes: Saddam Hussein. On aurait pu retenir



9 avril 2003.

l'image choc du prélèvement de salive au lendemain de la capture de l'«As de pique», le 13 décembre 2003, lorsque le maître de Bagdad, hirsute et fatigué, fut cueilli dans un «trou de souris» par l'armée américaine au terme d'une longue traque. On aurait aussi



13 février 2005.

pu choisir les images volées par téléphone portable de sa pendaison au cri de «Vive Moqtada al-Sadr!», le nom d'un leader chiite, un appel à la vengeance qui venait mettre un terme absurde à une procédure de mise à mort précipitée. Plutôt que la mise

en scène de l'humiliation, ces images rappellent la chute d'un dictateur brutal - longtemps courtisé par l'Occident - qui refusa jusqu'au bout de reconnaître l'envergure de ses crimes dans une parodie de procès frustrant nombre de ses victimes. Renversé pour de mauvaises raisons - la traque aux armes de destruction massive inexistantes et le soutien présumé à Al-Qaïda - Saddam Hussein n'en demeure pas moins un cas unique de tyran terrassé dans ses fonctions par une armée étrangère. **Frédéric Koller**

«LOW-COST»

Les tarifs écrasés, un nouveau mode de vie.

Il y a quinze ans, Mathilde n'avait jamais pris l'avion. Sauf pour se rendre en pèlerinage en Israël, un rêve d'enfance. Depuis l'avènement des Ryanair et autres EasyJet, elle multiplie les sauts de puce en Europe. Avant l'envolée du baril, elle ne cessait de s'émerveiller de sa virée d'une journée



à Nice pour 30 francs, alors qu'un aller-retour en train dans le Jura pour voir sa famille coûtait près de 100 francs. Barcelone, Rome, bientôt Porto, d'un coup de clic de souris pour pas cher, c'est devenu son plan vacances. Et son nouveau rythme: réservation du billet le plus tôt possible pour le déplacement, et le plus tard possible pour l'hôtel. A moins que sur le Net, elle n'ait déjà fait son marché dans toute l'offre hôtelière. Effacé le temps où, lorsqu'elle débarquait dans une ville, elle visitait un à un vingt hôtels avant de retenir le plus avantageux, pour autant qu'il soit propre...

Low-cost et last minute - question pouvoir d'achat d'abord et plaisir de vivre pleinement sa retraite - c'est devenu une manière de consommer. Les vols, les hôtels. A l'étranger, mais aussi en Suisse. Dites Freedreams devant elle, et elle vous récitera les lieux de villégiature où elle peut passer trois nuits pour «presque rien». Dans cette quête de qualité au meilleur prix, outre les loisirs, M-Budget et ses quelque 500 produits et services développés depuis neuf ans ont aussi trouvé leur place. Le low-cost, l'achat des pauvres? Non, l'achat malin, dirait-elle. L'étape ultime, avant le gratuit. **Ignace Jeannerat**

FONDS EN DÉSHÉRENCE

Un milliard de dollars pour les victimes de l'Holocauste

Les banques suisses ont payé leur arrogance au prix fort

Le 13 août 1998, les banques suisses avalisent avec le Congrès juif mondial un accord destiné à mettre un terme définitif à la crise des fonds en déshérence qui ébranle la Suisse depuis deux à trois ans. Les banques suisses achètent la paix au prix fort: 1,25 milliard de dollars, destinés à indemniser les survivants de l'Holocauste ou leurs héritiers qui n'ont pas pu récupérer l'argent qu'ils avaient déposé en Suisse.

Aujourd'hui, l'affaire laisse une impression mitigée. Les 1250 millions de dollars devaient être répartis aussi rapidement et équita-

blement que possible. Mais, dix ans plus tard, l'argent mis sur la table par les banques n'est toujours pas entièrement distribué.

Il y a plusieurs explications, mais une des principales tient au fait que le nombre de titulaires de comptes en déshérence qui se sont finalement annoncés a été largement inférieur aux prévisions. Il a donc fallu trouver à l'argent disponible de nouvelles affectations en cours de route. De solides appétits se sont alors manifestés. Mais le juge new-yorkais responsable de la mise en œuvre de l'accord, Edward Korman, ne s'est pas laissé impressionner. Selon les dernières estimations, il restait encore, au 31 décembre 2007, un peu plus de 260 millions de dollars à répartir. Soit un quart environ du total.

L'argent des banques suisses a sans doute réparé des injustices. Il est aussi le prix de l'arrogance butée de leurs dirigeants. Mais leurs adversaires ne ressortent pas sans tâche non plus. Israel Singer, l'inflexible secrétaire du Congrès juif mondial, a été éjecté de son poste pour des irrégularités financières. Ed Fagan, l'avocat des victimes de l'Holocauste, a été accusé de s'être rempli les poches avec l'argent dû à ses clients. Il n'est pas jusqu'à Greta Beer, dont l'étoile ait aussi fini par pâlir. Cette Américaine était un symbole. Toute l'affaire avait commencé par le récit qui avait tant ému le Sénat américain de ses vaines recherches pour retrouver le compte ouvert jadis par son père auprès d'une banque suisse. Le compte a été identifié en 2005: dans une banque en Israël. **Denis Masmajan**



Thomas Borer face aux journalistes. L'ambassadeur et chef de la task force «Deuxième Guerre mondiale» rend public l'accord global signé entre les plaignants juifs et les banques suisses, le 13 août 1998.

PENDULAIRE

Un art de vivre?

Moi, je monte à Yverdon. Cela va encore. Seuls ceux de Neuchâtel se sont déjà installés. Pour ceux de Morges, c'est déjà moins drôle. Ceux de Nyon resteront debout plus souvent qu'à leur tour. Sur les grandes lignes de Genève, le nombre des voyageurs a augmenté de 55% en dix ans.

Le matin, la sociabilité est limitée. Sur le quai, c'est chacun pour soi. Le pendulaire a vite appris à repérer à quel endroit exactement «son» wagon va s'arrêter, «sa» porte va s'ouvrir. A l'intérieur, il s'abrite derrière son journal, ses lunettes, ses paupières fermées.

Le soir, ça s'anime quelque peu. On échange plus facilement. Sur les temps de parcours, d'abord. On se compare avec les Londoniens, les New-Yorkais, qui font ça depuis longtemps. L'air de dire que dans notre métropole lémanique le charme de ces deux heures quotidiennes dans le train n'est pas encore épuisé. Par la fenêtre, on regarde défiler un paysage qui change à vue d'œil. La Côte est hérissée de grues, le terroir disparaît sous les lotissements. Le Nord vaudois va-t-il y passer? On se vante de sa maison, de sa ferme rénovée, de son appartement spacieux ouvert sur la campagne, tout ça pour le prix d'un quatre-pièces quelconque à Genève. Bienvenue au club de ceux qui ne peuvent se payer les rives lémaniques. Et qui rentrent tard à la maison.

Il en faudrait plus pour créer un sentiment d'appartenance, pour revendiquer avec orgueil un destin commun. Dans l'univers de la navette, on met parfois si longtemps à s'adresser la parole ou même un signe de connivence. Et puis il y a ce contrôleur qui, à chaque trajet, toujours au plus mauvais moment, veut voir votre abonnement. Il vous exaspère, et pourtant vous rassure. Non, il ne reconnaît pas immédiatement votre condition de pendulaire. Vous ne la portez pas sur la figure. Pas encore. **Yelmarc Roulet**

LE BRASSUS • VALLÉE DE JOUX • SUISSE • WWW.BLANCPAIN.COM

IB
1735
BLANCPAIN
MANUFACTURE DE HAUTE HORLOGERIE



BLANCPAIN. **UNE TRADITION D'INNOVATION.** DEPUIS 1735.



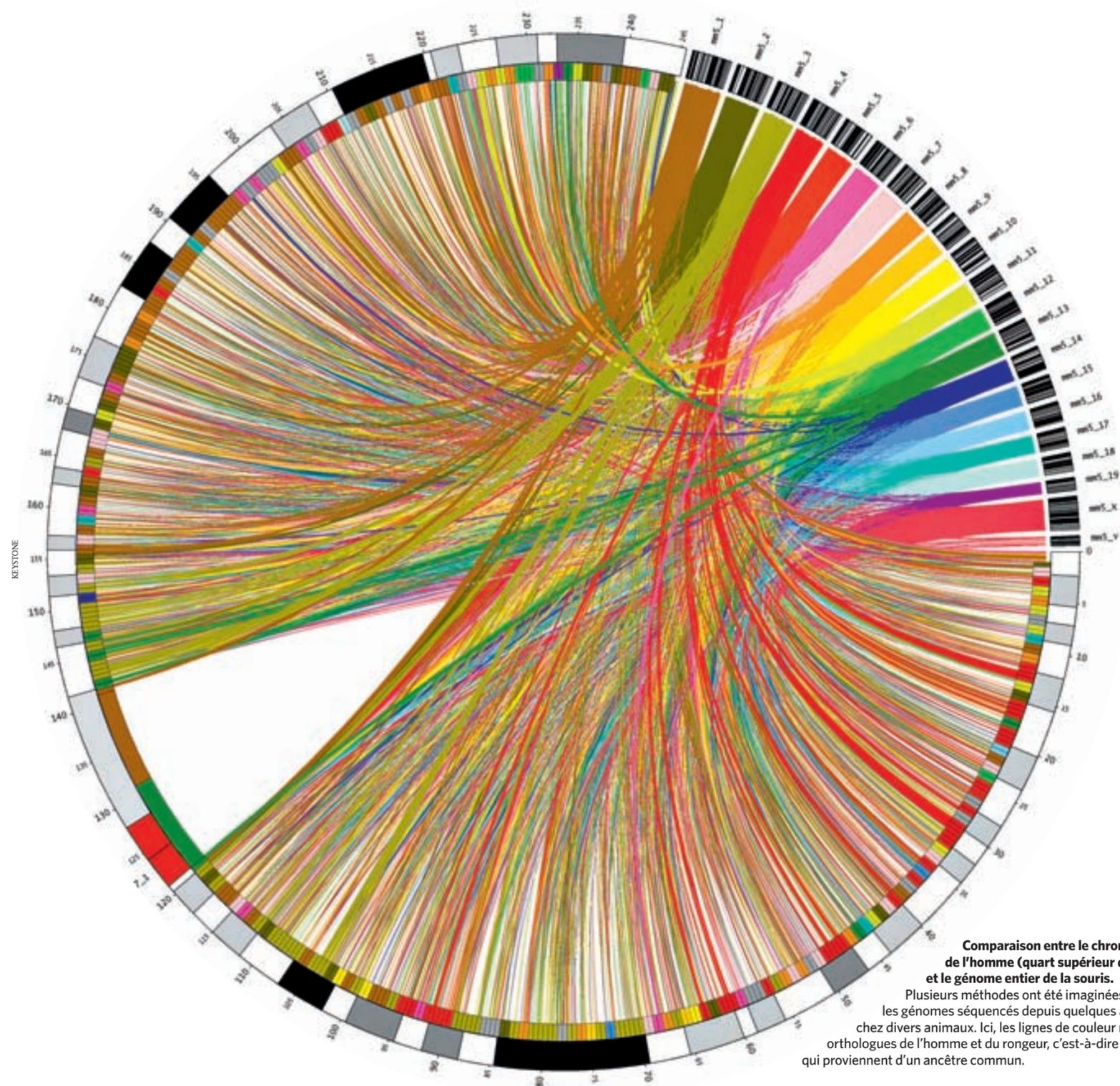
Le nouveau calibre 1315 doté
d'une réserve de marche de 5 jours

La Manufacture Blancpain revisite sa montre de plongée légendaire
en créant la **"Fifty Fathoms Automatique"** (réf. 5015-1130-52).

GENÈVE ZÜRICH ST. MORITZ LUGANO

LES AMBASSADEURS
THE LEADING HOUSE OF LEADING NAMES

RUE DU RHÔNE 39 • 1204 GENÈVE • T +41 22 318 62 22 • WWW.LESAMBASSADEURS.CH



Comparaison entre le chromosome 1 de l'homme (quart supérieur droit) et le génome entier de la souris.

Plusieurs méthodes ont été imaginées pour comparer les génomes séquencés depuis quelques années chez divers animaux. Ici, les lignes de couleur relient les gènes orthologues de l'homme et du rongeur, c'est-à-dire ceux qui proviennent d'un ancêtre commun.

■ ■ ■ GÉNOME

Quand l'ADN dévoile l'homme

L'annonce tombe en juin 2000: le «plan de fabrication» du corps humain a été décodé! Avec ce séquençage du génome humain s'ouvre un immense champ de recherches, médicales ou ethnologiques.
Par Olivier Dessibourg

«C'est la carte la plus importante et la plus étonnante jamais produite par l'humanité.» Ce 26 juin 2000, Bill Clinton ne parle pas de géographie. Mais de génétique. Lors d'une conférence de presse retransmise en mondovision, le président américain commente l'annonce faite par le consortium international Human Genome Project, un projet lancé en 1989: le «plan de fabrication» du corps humain, le génome, a été décodé! Deux mois plus tôt, c'est Craig Venter, président d'une firme de biotechnologie américaine, qui présentait le même exploit, tout en espérant, lui, y associer un débouché commercial. Tous les observateurs, scientifiques ou non, évoquent alors un «tournant dans l'histoire des sciences».

Contenu dans l'ADN, la fameuse molécule de la vie, le génome est cet alphabet moléculaire qui décrit chaque être humain de manière unique. Il se compose de 3,2 milliards de paires d'éléments (nucléotides) assimilés à des lettres de quatre types (A pour adénine, C pour cytosine, T pour thymine, G pour guanine). Ces lettres forment de longs mots, les gènes, eux-mêmes alignés dans les 23 paires de chromo-

somes qui façonnent l'entier du patrimoine génétique.

A l'époque, ce ne sont que deux brouillons de génome que les scientifiques ont séquencés. Diverses lacunes restent à combler. Puis il s'agira de repérer les gènes dans ce charabia génétique. Un séquençage exhaustif est finalement dévoilé en avril 2003. Enfin, le 18 mai 2006, c'est le chromosome 1, le plus grand et le dernier à être complètement décortiqué, qui livre son secret: il contient à lui seul 3141 gènes.

«C'est la carte la plus importante et la plus étonnante jamais produite par l'humanité»

Aux dernières nouvelles, le patrimoine génétique d'*Homo sapiens* se compose ainsi d'environ 21 000 gènes, alors que l'on pensait sept ans plus tôt qu'il en comprenait cinq fois plus. De quoi rectifier la vision anthropocentriste qu'avaient certains biologistes même en génétique, puisque le génome

du grain de riz, lui, contient 37 500 gènes...

La première lecture achevée, reste à mener le vrai travail de fond: comprendre le sens des mots. Soit déterminer quel rôle précis joue chaque gène dans le développement et le fonctionnement de l'organisme humain – près de la moitié d'entre eux cachent alors encore leur mystère.

«C'est dans cette optique que l'accomplissement de ces efforts de séquençage prend sa dimension révolutionnaire, souligne Denis Duboule, directeur du Pôle de recherche national *Frontiers in Genetics* basé à l'Université de Genève. Les biologistes ne se sont pas réveillés le 27 juin 2000 avec une vision fondamentalement nouvelle de leur discipline, car l'avancée n'était pas immense du point de vue conceptuel: on connaissait déjà la mission générale du génome humain. En revanche, pouvoir en disposer après l'avoir posé à plat constituait incontestablement une percée technologique: toutes les expériences en génétique pouvaient désormais passer à la vitesse supérieure. Et aujourd'hui, plus aucune ne peut éviter de se référer aux fruits de ce séquençage.»

Le généticien fait par exemple référence aux comparaisons devenues beaucoup plus rapides entre les génomes de l'homme et de la souris; les rongeurs comptent parmi les animaux de laboratoire qui nous ressemblent le plus du point de vue génétique et servent dès lors de modèle idéal pour étudier l'embryologie et l'apparition de malformations génétiques. Par la suite, le génome des macaques rhésus ou des chimpanzés a aussi été séquencé, permettant d'autres recoupements pertinents.

«Aujourd'hui, plus aucune expérience en génétique ne peut éviter de se référer aux fruits de ce séquençage»

D'autre part, plusieurs équipes tentent de recomposer le génome de l'homme de Neandertal à partir de bribes d'ADN récupérées sur des fossiles. Ce travail achevé, ils le compareront à celui d'*Homo sapiens* pour mieux comprendre l'histoire de l'évolution.

Mais un des domaines les plus prometteurs, selon le professeur

genevois, reste celui de la médecine prédictive: l'idée est de lier le dysfonctionnement d'un ou plusieurs gènes identifiés à une pathologie, puis de soigner celle-ci en agissant sur les gènes défectueux ou par l'administration de thérapies médicamenteuses ciblées.

Plusieurs firmes de biotechnologie commercialisent déjà, pour un millier de dollars, de simples tests visant à déterminer à partir de l'analyse des gènes d'un patient s'il risque à l'avenir de souffrir de telle maladie (cardio-vasculaire par exemple). Ce qui ne manque pas de soulever des questions éthiques concernant la protection des données, dans une société où, par exemple, les assurances ne cessent de chasser les bons risques...

Pour accélérer ces recherches en médecine prédictive, un vaste projet international ambitionne, d'ici trois ans, de séquencer le génome non plus d'un seul, mais de 1000 individus, afin de traquer des marqueurs génétiques de maladies et d'établir un catalogue servant de référence pour les études ultérieures. Histoire de confirmer, si besoin, les bonds de géant dont ont profité les technologies génétiques en seulement sept ans.

NESCAFÉ Dolce
Gusto®



Son
café a tout
autant
de style.

Réveillez votre envie sur www.dolce-gusto.ch

REPÈRES

OGM

MON 810, premier OGM européen.

Trois lettres et autant de chiffres ont cristallisé, ces dix dernières années, le débat sur les organismes génétiquement modifiés (OGM). Le maïs biotechnologique de la firme américaine Monsanto est une des plus anciennes plantes génétiquement modifiées. En 1998, la Commission européenne l'a autorisé à la culture. C'est toujours le seul OGM à être cultivé en Europe. Grâce à l'ajout d'un seul transgène dans son génome, cette souche de maïs résiste à un insecte (la pyrale), dont les larves se nourrissent des tiges et provoquent

des dégâts sur les cultures. Ce gène produit en effet une protéine spécifique qui anéantit le parasite. On attend de ce maïs transgénique un rendement accru sans que l'on doive recourir à l'épandage de pesticides. Mais la décision européenne sitôt prise, l'innocuité du MON810 suscite de plus en plus de doutes, sous l'angle de la santé des consommateurs, de la sécurité alimentaire et de la protection des sols. Dès 1998, en application du principe de précaution, l'Autriche l'interdit. Puis la Grèce, l'Italie, la Suisse, la Hongrie et la Pologne font de même. Plus récemment, l'Allemagne suspend le 27 avril 2007 l'autorisation du MON810. Cela sur la base d'une étude commandée par Greenpeace. Le 11 février 2008, c'est au tour du gouvernement de la France, où 22 000 hectares de MON810 ont été plantés en 2007, de déclencher la «clause de sauvegarde» pour l'interdire. Cela au nom de «faits nouveaux». Une décision provisoire, jusqu'à la réévaluation par l'UE de son autorisation de commercialisation, attendue dans le courant de cette année.

Olivier Dessibourg



DR

NOTHOMB ET HOUELLEBECQ

Michel Houellebecq partage avec Amélie Nothomb la force de l'image que chacun est parvenu à créer. Nihilisme ultramoderne, morgue permanente, cigarette et blues obligatoires pour lui; nombrilisme fantaisiste, assorti de chapeaux et de maquillage pâle, doublé d'habitudes alimentaires à tendance japonisante pour elle.

Tous deux ont commencé à écrire au début des années 1990; c'est *L'Hygiène de l'assassin* (1992) pour l'auteure belge née en 1967, tandis que le Français né en 1958 signe en 1994 *Extension du domaine de la lutte*. Le succès est rapide dans les deux cas, mais c'est durant la décennie écoulée qu'ils signent chacun



des livres importants: *Stupeur et Tremblements*, qui paraît en 1999 pour la première; *Les Particules élémentaires* publié en 1998 pour le second. Leur image frappe, les titres de leurs romans aussi, qui paraissent presque interchangeables, bien que leurs univers respectifs soient éloignés: avec *Cosmétique de l'ennemi* (2001), *Métaphysique des tubes* (2000), *Plateforme* (2001) ou *La Possibilité d'une île* (2005), on est, d'une œuvre à l'autre, dans une modernité résolue, froide, presque guerrière. Autre point commun, l'exil. Si Amélie Nothomb est née au Japon, Michel Houellebecq, de son vrai nom Michel Thomas, est né à la Réunion. L'île perdue de la naissance rapproche donc les deux figures littéraires, sans oublier le rapport ambigu à leur propre histoire qui jalonne, semblants ou faux-semblants, leurs livres respectifs. **Éléonore Sulser**



PHOTOS: FREDERIC SOULOUY / GAMMA



JENS MEYER / KEystone

Emotion nationale après la tuerie de Zoug. «La tragédie a favorisé une prise de conscience quant à la nécessité de mieux réglementer les armes en Suisse», estime l'ex-conseiller d'Etat Hanspeter Uster, qui a survécu au massacre.

Zoug

«Une ligne de démarcation en moi»

La tuerie dans le parlement zougais a fait 14 morts. Un survivant du drame se souvient et tire les leçons. Par Denis Masméjan

Le jeudi 27 septembre 2001, vers 10h30, Friedrich Leibacher ouvrait le feu dans la salle du parlement zougais, faisant 14 morts et 15 blessés parmi les députés et les membres du gouvernement. Il se donna la mort après la tuerie. Hanspeter Uster, le président du Conseil d'Etat, est touché par une balle qui lui perfore le poumon, juste en dessous du cœur. Trois de ses collègues du gouvernement sont morts. Pour l'Alternatif zougais, il y aura désormais pour toujours un avant et un après l'attentat.

«Garder en soi le souvenir de l'événement fait partie du travail d'assimilation d'un drame, explique-t-il. Il faut vivre avec. Mais quand je revis dans ma mémoire un moment quelconque de ma vie, je me pose toujours la question de savoir si c'était avant ou après la tuerie. Par exemple, vous me parlez de la création du *Temps* en 1998, et je pense tout de suite: c'était avant. Parce que tout ce qui s'est passé avant est enveloppé dans une lumière désormais différente, pour moi, de ce qui vient après. Il y a une sorte de ligne de démarcation. Après, j'ai une autre conscience des événements.»

Le retentissement du drame est énorme dans tout le pays. «Dans



Hanspeter Uster présidait le Conseil d'Etat zougais lors de la fusillade.

l'opinion publique, la tuerie a évidemment joué un rôle en favorisant une prise de conscience quant à la nécessité de mieux réglementer les armes en Suisse. Je pense que la sensibilité des gens sur ce thème est beaucoup plus développée que celle du parlement fédéral, qui reste sous une forte influence du lobby des tireurs. A Zoug, énormément de signatures ont pu être récoltées en faveur de l'initiative «pour une protection face à la violence des armes». Mais le drame de 2001 n'a pas été le seul à provoquer cette prise de conscience, il y en a eu d'autres. Je

crois néanmoins qu'il faut éviter d'instrumentaliser cet événement.»

Friedrich Leibacher était ce qu'on appelle un querulent, en conflit permanent avec les autorités. Et c'est bien dans le besoin, poussé à un degré extrême, de devenir lui-même juge et exécuteur qu'il faut, semble-t-il, chercher les raisons de son acte. Pour les autorités zougaises comme dans l'ensemble du pays, la tragédie marque un tournant. Les mesures de sécurité ont été renforcées dans de nombreux parlements ou tribunaux où, auparavant, le public pouvait pénétrer sans guère de formalités. Et les autorités ont commencé à se soucier sérieusement des problèmes posés par ces déçus de la justice qui, en Suisse romande, se font bruyamment entendre sous la bannière d'Appel au peuple. Le canton de Vaud a par exemple décidé d'instituer un office de médiation judiciaire. «Zoug était un petit canton, poursuit Hanspeter Uster. Les relations des autorités avec la population n'étaient pas bureaucratiques et distantes. Mais le canton a créé après le drame un poste de médiateur pour les situations de conflit avec les autorités. C'est une institution très valable. Il est capital d'identifier très tôt ce type de situations.»

BLAIRISME

Le social-libéralisme, une révolution pour la social-démocratie européenne.

Pour conquérir le pouvoir laissé aux conservateurs pendant dix-huit ans, les travaillistes britanniques, emmenés par Tony Blair et Gordon Brown, élaborent la «Troisième voie» dès 1994, avec l'aide du sociologue Anthony Giddens. Débarrassés de la gangue marxiste du Old Labour, les néotravailleurs se rallient à un social-libéralisme qui tient compte de la transformation de l'électorat dans une société où la conscience ouvrière s'est effilochée. Le blairisme fait exploser l'échelle gauche-droite et vise un but: conquérir un électorat centriste le plus large possible. Le changement est si considérable que la plupart des partis socialistes et sociaux-démocrates européens ont dû un jour ou l'autre se demander s'il n'était pas opportun de marcher sur les pas du New Labour. Mais il a produit un effet inattendu: il a fait éclater l'identification partisane de l'électorat. Les néotravailleurs gagnent trois élections de suite, en 1997, 2001 et 2005. Le succès est tel qu'on reproche au New Labour d'être une machine électorale plus qu'un parti capable de mettre en œuvre des politiques. Héritier du thatcherisme, le blairisme s'en distingue par des investissements massifs dans les services publics. Le premier ministre Tony Blair y injecte de la concurrence du secteur privé tout en instituant de solides régulateurs pour éviter un capitalisme sauvage. Il marche sur les plates-bandes des Tories en osant aborder de front les problèmes de criminalité avec son programme «Law and Order» (loi et ordre). Et il s'impose en maître du spin, de l'agitation médiatique, inaugurant une ère nouvelle de politiciens omniprésents dans les médias.

Stéphane Bussard

DÉFICITS

Le frein à l'endettement a fait son apparition dans les cantons romands.

Bien après la Confédération et la Suisse alémanique, les cantons romands ont pris conscience de la nécessité d'assainir leurs finances. Il aura fallu que les exercices déficitaires se multiplient et que la dette publique prenne des profils himalayens pour que la Suisse francophone se réveille. Ce retard s'explique sans aucun doute par la différence de perception de l'Etat, dont le rôle social pèse davantage de ce côté-ci de la Sarine alors que, de l'autre côté de la frontière des langues, l'endettement public est considéré comme un frein à la plénitude économique.

Paradoxalement, le changement s'est effectué alors que plusieurs personnalités de gauche - Jean Studer à Neuchâtel, David Hiler à Genève - sont aux commandes des finances de leur canton. Les Romands ont aussi été influencés par le débat fédéral. Après l'extraordinaire excédent de 4 milliards en 2000, les finances de la Confédération ont à nouveau plongé dans le rouge dès 2001. Ce brusque renversement a agi comme un électrochoc. Deux programmes d'économies ont été mis en place. Ils ont été complétés par l'adoption d'instruments d'équilibre financier à long terme, comme le frein à l'endettement, approuvé par 84,7% de la population et tous les cantons en décembre 2002. Impensable il y a vingt ans, ce résultat a eu des répercussions jusque dans les chancelleries romandes. **Bernard Wuthrich**

■■■ BILATÉRALES

En 1998, on avait failli ne plus y croire

A Bruxelles, le Conseil fédéral s'est heurté pendant dix ans à un partenaire coriace, avant d'affronter l'UDC sur le plan intérieur.
Par D. S. Miéville

Les négociations bilatérales ont rythmé, parfois de façon obsédante, nos relations avec Bruxelles entre 1994 et 2004. Elles ont été l'objet des principaux affrontements politiques en 2005 et 2006, et nous en vivons aujourd'hui les conséquences au quotidien, notamment en matière de transports et de main-d'œuvre étrangère. Qui se souvient que le 4 avril 1998, à Bâle, l'assemblée des délégués du PDC demandait au Conseil fédéral de préparer des négociations en vue d'une adhésion à l'Union européenne? La voie bilatérale demeurait certes une priorité au printemps 1998, mais le PDC, comme les autres partis du reste, commençait à s'impatienter.

Six ans après le refus de l'Espace économique européen (EEE) en décembre 2002, la Suisse n'était toujours pas parvenue à renouer le fil de ses relations avec l'Europe. Les négociations bilatérales, ouvertes depuis décembre 1994, patinaient. Au point qu'en désespoir de cause, une bonne partie de ceux qui sont aujourd'hui des eurosceptiques rassis songeaient alors à l'adhésion.



La voie bilatérale. Deux paquets d'accords passés en 1998, puis 2004.

Les discussions achoppaient principalement sur les transports terrestres et aériens, l'agriculture et la libre circulation des personnes. Elles ne se débloqueront qu'à la fin de l'automne. Le jeudi 10 décembre 1998 peu avant minuit, Flavio Cotti, chef du DFAE, reçoit un appel, «historique», du chancelier autrichien Wolfgang Schäussel: «Flavio, es ist unter Dach» («Flavio, c'est sous toit»). La présidence autrichienne aura joué un grand rôle pour aplanir les dernières difficultés, dans le cadre d'un sommet européen réuni à Vienne.

La conclusion des sept premiers accords bilatéraux – libre circulation des personnes, obstacles techniques au commerce, marchés publics, agriculture, transports terrestres et aériens, recherche – apparaît alors comme une correction des effets négatifs du non à l'EEE. Ils sont soumis à la guillotine par Bruxelles, c'est-à-dire que le refus d'un seul accord entraîne la chute de tout le paquet. Combattu par les milieux nationalistes, une partie de l'UDC et une mince frange d'extrême gauche, ce premier paquet d'accords est approuvé le 21 mai 2000 par 67,2% des votants et tous les cantons sauf Schwyz, de justesse, et le Tessin, largement.

L'étape suivante sera plus difficile, parce que touchant à un élément fondamental de l'identité helvétique, le secret bancaire. Le fond de l'affaire est assez semblable à ce qu'il est aujourd'hui à propos du différend sur la fiscalité des entreprises. Après avoir longuement bataillé contre ses propres membres pour mettre fin à l'évasion fiscale, Bruxelles ne veut plus tolérer la concurrence de la

Suisse, derrière laquelle se cachent les micro-Etats (Monaco, Saint-Marin, Liechtenstein) du continent. Elle souhaite aussi obtenir une coopération dans la lutte contre la fraude douanière. La Suisse accepte d'entrer en matière en exigeant en échange de pouvoir négocier sur la participation à Schengen/Dublin, les produits agricoles transformés, la statistique, l'environnement et les médias ainsi que les services, ce dernier objet étant rapidement abandonné.

Kaspar Villiger, à la tête du Département des finances, propose une formule qui permet à la Suisse d'éviter de se soumettre à l'oukase européen en prélevant elle-même un impôt sur les revenus de l'épargne étrangère. Si Bruxelles avait choisi de faire un paquet avec les premiers accords bilatéraux, Berne lui rend la pareille avec les seconds en imposant le principe du parallélisme: une conclusion ne pouvait intervenir que pour l'ensemble des accords en même temps. Ouvertes en juin 2002, les négociations bilatérales II aboutissent en 2004.

■■■ BIEN-ÊTRE

La quête du bien-être est devenue une obligation.

Un bon citoyen se doit désormais d'être en forme aussi bien physiquement que moralement. La multiplication des spa, dont on omettra le «s» si l'on s'en tient à la définition de «sanitas per aquam», la santé par l'eau, en est l'illustration. Un terme pour lequel *Le Petit Robert* a ajouté la définition de «centre de beauté et de remise en forme» en 1998.

A l'époque, seuls quelques initiés, en général des Anglo-Saxons, connaissaient la signification de ces trois lettres. Aujourd'hui, plus un hôtel de qualité ne peut prétendre échapper à l'offre de cet espace de soins et de relaxation. Et c'est un atout qui permet d'attirer la précieuse clientèle d'entre-saison. Le taux de croissance des spa, ces dix dernières années, serait de plus de 30%.

Le bien-être passe également par différentes techniques: relaxation, méditation et surtout yoga. La discipline par excellence illustrant l'idée d'«un esprit sain dans un corps sain». Loin de l'eau et plus près des écrans, le bien-être se vit aussi par l'intermédiaire de la console: le jeu Wii Fit sera commercialisé en mars avec 40 types d'exercices, dont l'incontournable yoga.

Marie-Christine Petit-Pierre

■■■ MARCHÉ DE L'ART



CZAREK SOKOLOWSKI / KEystone

«La Nona Ora». Jean Paul II cloué au sol par une météorite, par l'Italien Maurizio Cattelan.

A l'art comme à la bourse

La scène artistique mobilise les sommes d'argent les plus folles

A la neuvième heure, celle de la mort du Christ, une météorite propulsée à grande vitesse vint percuter la Terre. Par quel mystère l'objet céleste a-t-il choisi de s'écrabouiller sur le précédent pape très précisément? Seul Maurizio Cattelan, artiste italien établi à New York, saurait y répondre. On possède de lui, sous le titre *La Nona Ora*, deux preuves sculptées datées de 1999 du malencontreux événement. Si ces œuvres n'épuisent pas le secret des intentions divines, elles offrent une belle représentation des processus du marché de l'art contemporain parvenu à son pic au cours des dernières années.

En 2004, la vente aux enchères de l'une de ces sculptures à New York, pour 3 millions de dollars, fait sensation. Produite par le galeriste français de l'artiste, l'œuvre a été payée 80 000 dollars par son premier acquéreur. En cinq ans, sa valeur a donc connu une augmentation de 275% qui ne doit rien au hasard. Une série d'agents du marché y ont veillé. En 1999, une des versions de *La Nona Ora* est exposée à la Kuns-thalle de Bâle, l'autre sera montrée à la Royal Academy de Londres. En

2000, au cours d'une exposition montée par Harald Szeemann, elle fait scandale; un an plus tard, le commissaire la présente à la Biennale de Venise. Entre-temps, la sculpture a changé de propriétaire et son prix a été multiplié par dix. Jusqu'à la vente new-yorkaise qui fait encore grimper la cote de l'artiste. On prend alors conscience de l'irruption de l'art contemporain aux premiers rangs d'une scène dont les vedettes se nommaient plutôt Van Gogh ou Picasso.

On mesure ainsi que le marché de l'art a changé. Que ses méthodes oscillent entre finance et publicité. Que tous les protagonistes s'y trouvent embarqués, les plus habiles y prélevant une belle part. Des artistes à peine éclos apprennent à exploiter la machine. Des galeristes et marchands se muent en producteurs d'œuvres prévendues. Des modes sont orchestrées, de futures carrières mises en scène. Musées et biennales alimentent le phénomène qui, désormais, mobilise des sommes folles. Les foires croissent, se multiplient et s'épanouissent. Art Basel atteint son zénith. Des fortunes s'édifient. Le spectacle passionne les foules.

Verra-t-on tout un chacun investir dans l'art, comme on s'achète quelques actions? Les déçus de la bourse sont tentés. Et puis l'art et les artistes offrent tellement plus de raisons de rêver... **Lorette Coen**

PUBLICITÉ

TRANSPHÈRE S.A. 09

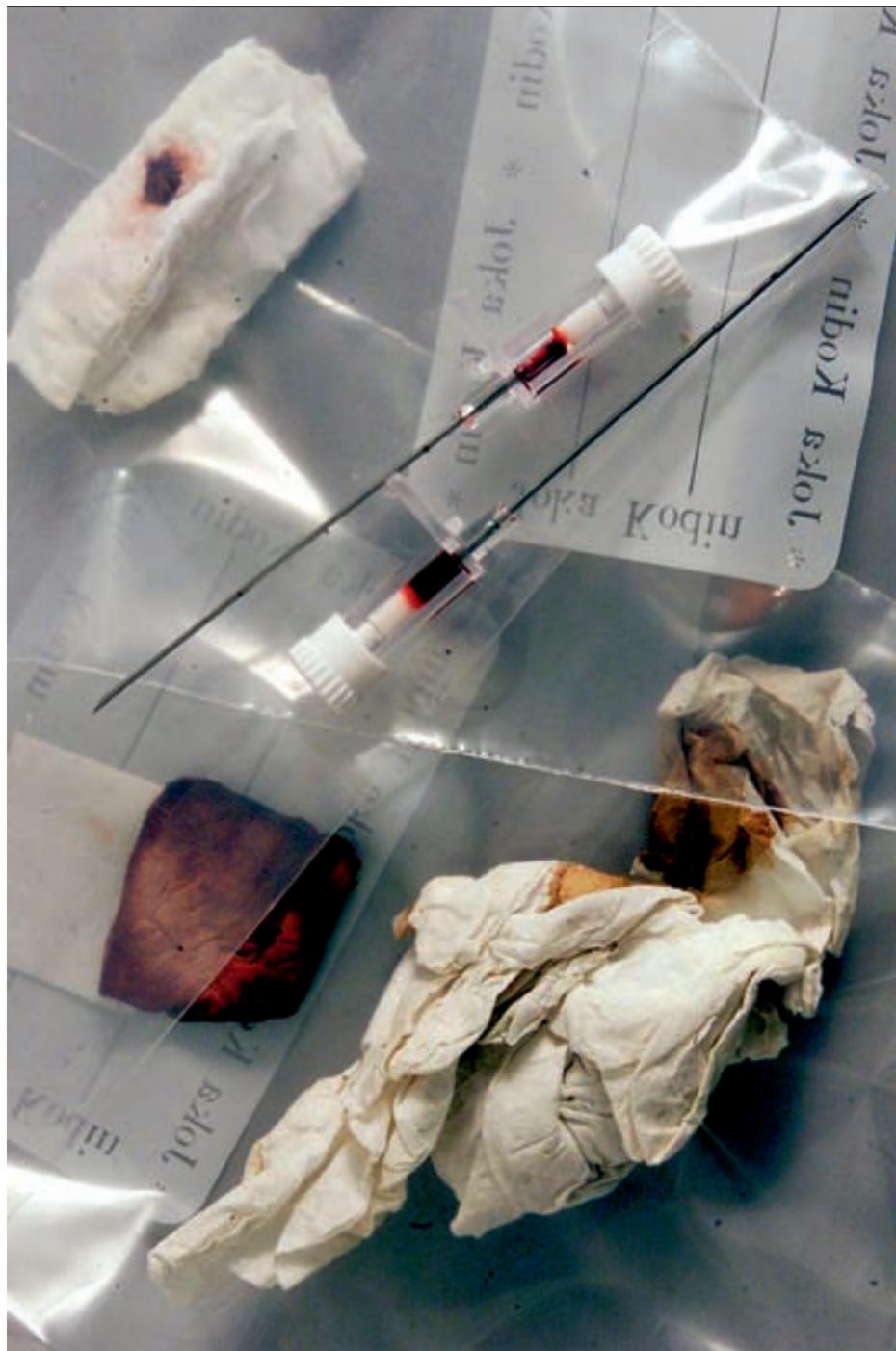
l'élégance est dans le détail

BONGENIE
brunschwig group ■ ■

www.bongenie-griedel.ch

Genève
Lausanne
Monthey
Sierre

REPÈRES



Seringues et poches sanguines séquestrées en 2001 lors d'une rafle dans les locaux de l'Association finlandaise de ski. La transfusion sanguine, pas encore détectable, est un moyen de dopage prisé des sportifs d'endurance.

DOPAGE

Malade, le sport ne peut plus se mentir

Le dopage est vieux comme la notion de compétition. Mais depuis 1998 et l'affaire Festina, il n'est plus question de nier. **Par Simon Meier**

Dix ans, ça laisse le temps de fermer les yeux. Ou alors de les ouvrir. Autant l'électrochoc provoqué par le sprinter canadien Ben Johnson lors des Jeux olympiques de Séoul en 1988 – contrôle positif aux stéroïdes anabolisants, suspension de trois ans et retrait de la médaille d'or du 100 mètres au profit de Carl Lewis – n'a pas modifié les usages, autant l'affaire Festina, qui éclata quelques jours avant le Tour de France 1998, a bouleversé l'existence des «champions» tricheurs. Une voiture – celle du soigneur Willy Voet – fouillée, un prétendu scandale et un procès qui révèle une évidence jusqu'ici enfouie sous le vernis de la bonne conscience: au cœur des années EPO, la majorité du peloton cycliste est chargée. Que faire?

En parler, pour commencer, puisqu'il n'est plus possible de se faire. L'an de disgrâce 1998 marque un tournant dans l'histoire du sport de haut niveau parce qu'à partir de là, toute performance supersonique ne peut, ne doit plus être applaudie sans arrière-pensée. Le doute s'installe, à moins qu'il ne s'agisse d'une certitude. Et si les héros de nos jeunesse respectives, d'Eddy Merckx à Zinédine Zidane en passant par tant d'autres, étaient, plutôt que de géniaux conduits d'émotions, des marchands de rêves frelatés? Y a-t-il beaucoup d'autres Marion Jones? Celle qui fut une des athlètes les plus admirées au tournant du millénaire, star ma-

gnifique et maman si touchante, a fini par avouer que sa légende avait été affinée à la tétrahydrogestri- none (THG).

Dans le fond, avouons-le, on préfère ne pas savoir la vérité. C'est d'ailleurs bien pour cette raison que le silence a pu faire régner sa loi au fil des décennies. Habitué à s'autogérer pour le meilleur et pour le pire, le monde sportif doit désormais composer avec la capacité d'analyse des scientifiques, le regard suspicieux de quelques gouvernements concernés par la cause et, parfois, l'hostilité de certains représentants de la justice civile.

Malgré les efforts, on retombe vite dans une forme d'hypocrisie

En 1999, dans la foulée du séisme Festina, est fondée l'Agence mondiale antidopage (AMA). L'instance met du temps à imposer ses vues encombrantes pour le milieu mais, petit à petit, elle parvient à prendre du poids – le Code mondial antidopage harmonisé est globalement accepté comme la référence.

Tout ça, c'est bien joli. Mais à force de traquer le tricheur, on se rend vite compte qu'il conserve une longueur d'avance sur la recherche. Qu'il est injuste et insensé de punir pour l'exemple un

athlète pincé si, dans le même temps, on n'inquiète ni son fournisseur ni son «préparateur physique». A ce niveau, malgré les efforts déployés contre l'incroyable fléau, on retombe vite dans une forme d'hypocrisie. Le sport business n'a jamais généré de sommes aussi folles, mais on peine à dénicher les moyens indispensables à une lutte plus efficace.

Virenque, Puerto, Landis et les autres... Le cyclisme, bouc émissaire tout désigné, focalise critiques et risées en matière de dopage. D'autres disciplines, comme l'athlétisme ou le ski de fond, évoquent ouvertement leurs soucis. Quid des autres? La plupart des cas positifs sont la conséquence d'une consommation de cannabis. Un pongiste qui tire sur un joint dix jours avant un match risque de voir sa carrière partir en fumée. Dans le même temps, la transfusion sanguine «proprement» effectuée par un professionnel «conscientieux» n'est pas détectable. Et les experts ont de bonnes raisons d'estimer que certains sports majeurs – le football, le tennis, le golf... – ne sont pas épargnés par la course à l'armement pharmaceutique.

En dix ans, on a eu le temps d'ouvrir les yeux, de prendre conscience du problème. C'est peu et beaucoup à la fois. Et tant que les aveux des coupables resteront le seul moyen réel de les coincer, il y aura du souci à se faire.

GRATUITÉ

Les journaux gratuits sont apparus en Suisse il y a un peu moins de dix ans, à Zurich tout d'abord (les titres 20 Minuten et Metro), puis sur l'ensemble du territoire. 20 Minuten est depuis 2004 le quotidien le plus lu de Suisse.

En Suisse romande, Le Matin Bleu et la version francophone de 20 Minuten (20 Minutes) s'affrontent depuis deux ans. Metro, le modèle historique du journal gratuit, destiné avant tout aux pendulaires et aux plus jeunes, est né en Suède en 1995.

Le concept a depuis essaimé dans le monde entier. Il y a désormais près de 300 journaux de ce type au niveau international. Ils représentent 10% de la diffusion totale des journaux dans le monde, et 32% en Europe. La gratuité est

plus généralement un enjeu économique et culturel qui touche à Internet, à la musique, aux images, aux télécommunications.

La «génération gratuite», c'est l'esquisse d'une nouvelle économie axée sur les services, les faibles marges et la quantité. C'est aussi le nouveau cheval de bataille de Chris Anderson, directeur du magazine Wired et théoricien du concept de la «Longue traîne» («Long tail»), selon lequel les produits à faible demande peuvent, grâce à Internet, collectivement représenter une part de marché supérieure à celle des best-sellers. **Luc Debraine**



SALVATORE DI NOBILI/KEystone

BACHKIRIE

Vitali Kaloev, le justicier promu vice-ministre

L'impensable collision aérienne d'Überlingen et ses effets collatéraux

Cet homme au regard assuré, dans lequel on détecterait même une trace de malice, a été nommé en janvier 2008 vice-ministre chargé des Bâtiments dans le gouvernement d'Ossétie du Nord, une république de Russie. Accueilli en héros à sa descente d'avion à Moscou, Vitali Kaloev, âgé aujourd'hui de 52 ans, avait été libéré en novembre 2007 du pénitencier zurichois de Regensdorf où il avait purgé une peine de cinq ans et trois mois de réclusion pour meurtre.

Un monde se désagrège

Vice-ministre? Etrange épilogue pour un criminel, même durement éprouvé par le destin. La vie de Vitali Kaloev tourne au calvaire le soir du 1er juillet 2002, quand un Tupolev de la compagnie régionale russe Bashkirian Airlines entre en collision avec un Boeing cargo de DHL au-dessus de la cité allemande d'Überlingen. La catastrophe entraîne la mort de 71 personnes, dont 49 enfants russes. Parmi les victimes, la femme et les deux enfants de 4 et 11 ans de cet ingénieur qui devait accueillir sa famille à Barcelone après de longs mois de séparation.

Skyguide, la société aux mains de la Confédération responsable du contrôle de l'espace aérien la nuit du drame, ne laisse filtrer des informations qu'au compte-gouttes. Le pre-

mier réflexe de certains de ses responsables est d'accuser les pilotes russes. Le président de la Confédération Kaspar Villiger préfère ne pas se rendre immédiatement auprès des familles. Puis l'enquête traîne, les dédommagements des personnes endeuillées se font attendre. Les Russes sont en colère. En visite à Moscou chez Vladimir Poutine, Pascal Couchepin reçoit du président russe «l'accueil le plus dur de sa carrière».

Sait-on seulement en Suisse où se trouvent la Bachkirie et sa capitale Oufa? Tournons la page, merci à notre ambassade de faire le nécessaire.

Les conclusions des autorités allemandes d'enquête, près de deux ans après la tragédie, sont pourtant sans appel pour Skyguide. La société n'avait pas craint d'économiser sur la

sécurité. Un seul aiguilleur était occupé ce soir-là devant les écrans. Des travaux d'entretien en cours dans le centre de contrôle compliquaient encore sa tâche. Le radar ne fonctionnait que de manière limitée, le système optique d'alerte en cas de rapprochement dangereux de deux avions était débranché, et la seule ligne téléphonique de secours était défectueuse.

Tel un comptable acculé à reconnaître une dette, Alain Rossier, le directeur de Skyguide, n'a alors d'autre choix que de présenter ses plates et tardives excuses officielles aux familles des victimes. Sa contrition aurait peut-être sauvé une vie si elle s'était exprimée spontanément, sous le coup d'une émotion sincère, lors de l'impensable collision.

Car entre-temps, Vitali Kaloev a choisi de rendre sa propre justice. Depuis des mois, le veuf présenté par tous comme brisé se voue chez lui, en Ossétie du Nord, au culte de la mémoire de sa famille désintégrée dans le ciel du sud de l'Allemagne. Mais un jour de février 2004, le Russe décide de gagner Kloten. Il se rend au domicile de l'aiguilleur du ciel danois qui opérait seul le soir de la collision et il le tue à coups de couteau.

Pour les Russes, un héros

En octobre 2005, le Tribunal cantonal zurichois condamne Vitali Kaloev à huit ans de réclusion pour meurtre. Sa peine sera réduite à cinq ans et trois mois en deuxième instance, compte tenu de sa responsabilité très diminuée. Le Tribunal fédéral confirmera le jugement en novembre 2007.

Vu de Russie, peu importe ce verdict de culpabilité; peu importe la peine prononcée; peu importe si deux mois avant la libération du meurtrier, le tribunal de district de Bülach condamne trois cadres de Skyguide à douze mois de prison avec sursis ainsi que le chef des travaux de maintenance la nuit du drame à 90 jours-amendes à 150 francs. Aux yeux des Russes, Vitali Kaloev est un héros tragique. Ils lui reconnaissent le mérite d'avoir fait payer à la Suisse son insensibilité, sa commune suffisance, son orgueil de pays riche. Ce qui lui vaut aujourd'hui sa promotion incongrue à la fonction de vice-ministre de l'Ossétie du Nord.

François Modoux



Vitali Kaloev, condamné pour meurtre en Suisse puis promu à sa sortie de prison vice-ministre en Ossétie du Nord.

■ ■ ■ BUSH

Le dérapage des «neocons»

Restaurer la démocratie, à tout prix, si besoin en donnant du canon... Le projet néo-conservateur américain bat de l'aile. Un grand idéal dévoyé? Une folle entreprise vouée dès l'origine à la catastrophe?

Par Luis Lema

Ces jours, les néo-conservateurs sont plutôt confiants. Fidel Castro parti, il sera plus facile de redonner Cuba aux vrais Cubains, à ceux qui «avaient construit un pays plein de succès avant que Castro ne le démolisse». L'American Enterprise Institute, un *think tank* qui défend leurs thèses et qui fait cette analyse, demande aux Etats-Unis d'être «créatifs et actifs» pour encourager la transition démocratique sur l'île des Caraïbes. Sans doute un signe des temps: l'institut ne prône que des mesures diplomatiques vigoureuses et non pas une intervention armée. Mais l'objectif reste le même: faire progresser la démocratie.

Le grand chef abandonné

De son côté, celui qui, aux Etats-Unis, a servi de plus haut relais à l'application des thèses néo-conservatrices est revenu il y a peu d'une longue tournée en Afrique. Une «des plus excitantes» de sa présidence, selon son propre aveu. Une des seules pour lesquelles l'homme le plus puissant de la planète était encore franchement bienvenu. Ni Richard Perle ni Donald Rumsfeld ni Paul Wolfowitz n'accompagnaient le président américain dans ses safaris. Voilà longtemps qu'ils ont tous



L'Amérique compte ses GI morts en Irak dans une guerre prétendument menée au nom de l'idéal démocratique.

abandonné le commandant en chef.

Un grand idéal dévoyé? Une entreprise folle et cynique vouée dès l'origine à la catastrophe? Associé au nom de George Bush, le néo-conservatisme est presque devenu un gros mot. Le paysage qu'il laisse derrière lui est parsemé de ruines. En Irak et au Proche-Orient, bien sûr, mais aussi, moins visibles, aux Etats-Unis mêmes, qui continuent de se débattre dans une guerre devenue certes moins meurtrière, mais qui n'a

pas encore de fin et reste toujours aussi coûteuse. Inspirée, la candidate à l'investiture démocrate Hillary Clinton résumait récemment la situation d'une phrase assassine: «Nous empruntons aux Chinois pour acheter du pétrole aux Saoudiens.» Triste bilan.

Une longue histoire

Le néo-conservatisme est-il mort pour autant? Trouvant son origine dans les rangs des démocrates, visant à utiliser la puissance américaine pour transfor-

mer le monde, ce mouvement est loin de se confondre avec le bushisme. Ronald Reagan offrira une première heure de gloire à ces conservateurs d'un nouveau genre qui se revendiquent du président démocrate Woodrow Wilson, celui qui déclara la guerre à l'Allemagne avant de devenir le fondateur de la Société des Nations.

Et en son temps, Bill Clinton n'était pas en reste, défendant à sa manière une approche analogue: «Promouvoir la démocratie fait

plus que satisfaire nos idéaux. Cela avance nos intérêts parce que nous savons que, plus les démocraties sont nombreuses, meilleure est notre situation.»

Les idéaux de Barack Obama

Aujourd'hui, si les néo-conservateurs sont confiants, ce n'est pas seulement à cause de la situation cubaine. Dans certains discours teintés d'idéaux, ils trouvent aussi des réminiscences de cette vision. Leur auteur? Un certain Barack Obama.

PUBLICITÉ

HONDA
The Power of Dreams

Nouveau **CR-V**

Du **Style**. L'innovation en plus.

Le nouveau Honda CR-V 4x4 entre en scène. Musclé, élégant, conquérant, son style signe un aboutissement. Ce SUV de troisième génération à l'espace généreux et à l'intérieur luxueux aborde la route avec assurance. Sa motorisation intelligente privilégie la performance dans le respect de l'environnement

grâce à une consommation réduite d'essence ou de diesel. Excellence confirmée, les passagers du nouveau Honda CR-V voyagent dans le confort d'une sécurité optimale. Quant à l'écran de cette superbe routière, il a été pensé pour diminuer l'impact d'une éventuelle collision pour les occupants, comme pour les piétons.

Pour plus d'informations, tapez www.honda.ch

ARCHITECTES SUPERSTARS

Les bâtisseurs de la modernité

MARCO CRISTOFORI / CORBIS



Agbar, la tour futuriste signée Jean Nouvel à Barcelone. Son pied baigne dans l'eau, sa coupole transparente se perd dans les nuées, sa peau scintille de mille paillettes: la nouvelle architecture dans toute sa splendeur.

Ils fascinent désormais autant que les vedettes. Peut-être parce qu'ils dessinent les scénographies des cités nouvelles et qu'ils explorent le futur.

Par Lorette Coen

Elle porte le nom d'Agbar, qui fait rêver à un prince arabe. Mais il s'agit, en vérité, de la tour qu'occupe la compagnie des eaux de Barcelone (Aguas Barcelona). Elle se dresse fièrement sur un grand carrefour de l'avenida Diagonal, dans le prolongement du fameux plan dessiné par l'urbaniste Cerdà pour la ville. Son pied baigne dans l'eau, sa coupole transparente se perd dans les nuées, sa peau scintille de mille paillettes dont l'intensité et les couleurs varient selon le soleil.

La tour Agbar signale que l'époque a changé; que, pour les activités du tertiaire et du quaternaire, on peut construire en hauteur, fabriquer des façades en dentelle et faire d'un édifice un événement urbain auquel on vient assister pour lui-même. Précisons que, sans ma-

tériaux nouveaux et connaissances pointues en géométrie fractale, elle n'aurait jamais existé. Cette tour merveilleuse et majestueuse raconte l'avènement de l'architecture au XXI^e siècle.

Ajoutons que le virtuose qui l'a imaginée se nomme Jean Nouvel. Un architecte que l'on s'arrache pour s'offrir une construction étonnante et signée. Jean Nouvel appartient à la brochette des vedettes absolues, à la notoriété ravageuse, dont la personne autant que les ouvrages fascinent. Dans ce petit cercle de stars, on peut ranger le Hollandais Rem Koolhaas, auteur de la Maison de la musique de Porto, ou les Suisses Herzog et de Meuron, qui ont conçu le nouveau stade olympique de Pékin. Fait rare et récent, Zaha Hadid, femme et Irakienne, a réussi à se

tailler une place de choix parmi les étoiles dont le monde entier observe les exploits d'un bâtiment à l'autre, en retenant son souffle.

Ouvertement démagogiques, ces édifices veulent être vus

Cette figure de l'architecte international qui a fleuri au cours de ces dix dernières années va de pair avec une attention nouvelle portée à l'architecture contemporaine. On la redoutait, elle ne concernait que les riches. Désormais, elle séduit intensément. En simplifiant, on pourrait dire que l'architecture du XXI^e siècle a fait partie des pré-

occupations du petit nombre. S'y sont surtout intéressés les privilégiés au regard formé. Trop occupés à défendre la plasticité du béton et la beauté du gris, les enfants du Corbusier ont peu pratiqué la séduction. Soucieux de rigueur formelle et de pertinence sociale, ils se sont réservés à l'audience des forums professionnels et académiques.

Cependant le public, indifférent à la sensualité éduquée des Modernes, continue de s'extasier devant les cathédrales et s'émerveille des tours new-yorkaises à vitrages glacés. Puis, comme pour signifier une lassitude, des bâtiments surgissent, éclectiques, bourrés de citations, affectés de l'étiquette post-moderniste aussi large que comode. Ouvertement démagogiques, ces édifices veulent être vus.

L'opinion dresse l'oreille, regarde. L'architecture contemporaine commence à faire débat.

On redécouvre ses vertus promotionnelles et mobilisatrices au service d'une institution, d'un lieu, d'une cité. L'économie des services, de la communication et des activités culturelles exige des équipements adéquats. Des villes s'élancent en se donnant des tours. Certaines rétrécissent, d'autres re-verdissent ou changent radicalement de vocation.

L'architecture et, avec elle, l'urbanisme deviennent des laboratoires où l'on expérimente avec délice. D'où les transparences de Jean Nouvel, d'où le stade tressé en forme de nid de Herzog et de Meuron.

Les limites du possible reculent et les architectes avancent avec ivresse.

CONSEIL DE SÉCURITÉ

Le 31 mars 1998, à sa 3868^e séance, le Conseil de sécurité adoptait

la résolution 1160 sur le Kosovo. Il condamnait «l'usage excessif de la force par les forces de police serbes contre des civils et des manifestants pacifiques du Kosovo, ainsi que tous les actes de terrorisme commis par l'Armée de libération du Kosovo...». Il demandait à la République fédérale de Yougoslavie de chercher une solution politique pour le Kosovo et aux dirigeants albanais de réaliser leurs objectifs «par des moyens pacifiques uniquement». Il annonçait, enfin, un embargo général sur les armes contre les deux parties.

Dix ans, 1973 séances et 640 résolutions plus tard, l'ex-Yougoslavie l'occupe toujours puisque, dans sa résolution 1800 du 20 février 2008, il autorise le secrétaire général à nommer

des juges supplémentaires «dans la limite des ressources disponibles» pour la conduite de nouveaux procès au Tribunal pénal international. Celui-ci fermera ses portes en 2010. Tous les criminels ne lui auront pas été livrés. Le consensus qui existait pour le créer n'existe plus pour prolonger son mandat. Tel un office de réception des plaintes, le Conseil de sécurité enregistre les problèmes de la planète, qui donnent lieu à un cortège de résolutions: 72 en 1998, un record; 64 en 1999; 64 en 2000; 49 en 2001. Tandis qu'il n'y en avait que 10 en 1950, 37 en 1960 (décolonisation), 15 en 1970, 22 en 1980. L'inflation des résolutions, de plus en plus longues, dit quelque chose de l'état du monde, plus ouvert et communicant. Mais rien de sa sécurité et de son Conseil, prophète désarmé. **Joëlle Kuntz**

RDC

Quatre millions de morts au Congo

Le conflit le plus effroyable depuis la Seconde Guerre mondiale

Massacres de civils, viols, enfants-soldats, trafics d'armes, pillage de minerais, de diamants. Toutes les facettes de l'horreur, même les plus indicibles, ont trouvé à s'exprimer dans la «première guerre mondiale d'Afrique». Indicibles et tues. Entre 1998 et 2003, le conflit qui s'est déroulé en République démocratique du Congo (RDC) a causé la mort de quatre millions de personnes, le bilan le plus effroyable depuis la Seconde Guerre mondiale, sans que

les médias occidentaux s'en fassent l'écho.

Depuis des années déjà, la région des Grands Lacs, contrée à forte densité de population au cœur de l'Afrique, était un foyer de graves tensions. Au printemps 1994, les Hutus du Rwanda massacraient 800 000 de leurs concitoyens tutsis. L'accession au pouvoir subséquente du Front patriotique Rwandais (tutsi) a poussé plus d'un million de Hutus, infiltrés d'anciens génocidaires, à trouver refuge au Kivu, dans l'est du Zaïre. Ce pays, au sous-sol gorgé de richesses, est devenu RDC après le renversement en 1997 du maréchal Mobutu par Laurent Désiré Kabila. A compter d'août 1998, il est le théâtre d'une guerre inextric-



cable et sans précédent sur le continent. Au pire des heurts, sept pays sont impliqués dans les combats. Des jeux d'alliances mouvantes font s'opposer des factions rebelles soutenues par le Rwanda, l'Ouganda et

le Burundi aux troupes congolaises appuyées par l'Angola, la Namibie, le Zimbabwe et le Tchad. Partis de l'est, les combats se déploient sur la moitié du pays. Il n'y aura pas de vainqueur: une série d'accords en 2002 marque leur fin et lance le retrait des troupes étrangères.

Les vertes collines du Kivu ne retrouvent pas la paix pour autant: jusqu'à ce qu'un processus de cessez-le-feu s'engage en janvier 2008, la population y vivait dans la terreur répandue par diverses milices et l'armée. L'ONG International Rescue Committee estimait qu'en RDC, 45 000 êtres mourraient encore chaque mois de la pauvreté et des violences.

Angélique Mounier-Kuhn

CIGARETTE

L'heure de la désintoxication

Comment la plus banale des drogues est devenue la plus diabolique.
Par Sylvie Arsever

Les spécialistes des dépendances n'en sont pas revenus. Hier encore la plus banalisée des drogues, l'herbe à Nicot fait désormais figure d'incarnation par excellence du péché sanitaire maximal. Les paquets de cigarettes proclament, images d'horreur à l'appui, que le tabac tue. Dans les administrations, les entreprises, les transports, les espaces non-fumeurs ont grandi, parfois jusqu'à tout envahir. Arrêté un moment à la porte des cafés-restaurants, le mouvement est en passe d'emporter cette dernière citadelle, sans que les clients y trouvent à redire.

L'explication pourrait tenir à une banale affaire de mécanique des fluides. Dès les années 50, les industriels de la cigarette ont déployé des moyens massifs pour faire barrage aux données scientifiques toujours plus claires qui prouvaient la nocivité du tabac. Comme tous les barbares, celui-ci a favorisé l'accumulation de flots menaçants.

La carte du doute déjouée

Il a commencé à céder en 1998, avec un accord extrajudiciaire intervenu entre les quatre plus gros producteurs de cigarettes américains et



Depuis, le message antitabac s'est singulièrement durci.

l'Etat du Minnesota. En plus de réparations substantielles, il impose aux cigarettiers la publication sur Internet de plusieurs centaines de millions de pages de documentation interne.

Jusqu'à là, ces derniers avaient joué la carte du doute: les études étaient imparfaites, les résultats exagérés, les conclusions discutables. Les documents publiés démontrent qu'ils ont délibérément

soulevé et entretenu ces doutes en achetant des scientifiques. Et tandis qu'ils contestaient l'effet addictogène de la nicotine, ils cherchaient le moyen de le renforcer.

La fumée passive

L'effet n'est pas immédiat: à Genève, deux activistes antitabac devront aller jusqu'au Tribunal fédéral pour voir justifié en 2003 leur droit de parler, à propos d'un des mercenaires, de «fraude scientifique sans précédent». Mais au terme du processus, la crédibilité des marchands de cigarettes ne vaut guère mieux que celle du cartel de Medellín. C'est donc désarmés qu'ils abordent le combat décisif de la fumée passive.

Si la liberté personnelle peut fonder le droit de s'empoisonner, même à grands frais pour la collectivité, rien ne justifie les nuisances imposées à autrui. Cela emporte le morceau: seuls quelques réfractaires voient dans les nouvelles restrictions le signe d'un hygiénisme tyrannique prêt à déferler sur d'autres proies comme les buveurs et les gros mangeurs.

Le poids croissant des dépenses collectives de santé, toutefois, pour-

rait modifier la donne: l'introduction d'un système de bonus favorisant les assurés qui vivent sainement tente des milieux toujours plus larges parmi les assureurs, les politiciens et, si l'on en croit des sondages pas toujours désintéressés, la population.

De telles réflexions butent sur la nature des comportements addictifs: maladies ou simple question de volonté? Pour les spécialistes, la réponse ne fait pas de doute. Mais, dans ce domaine, le moralisme n'est jamais très loin.

Il a notamment fait un retour en force dans le débat suisse sur le cannabis. Les inquiétudes liées à l'usage en expansion parmi les adolescents d'une drogue plus addictogène qu'on ne l'avait cru ont joué un rôle important dans la décision du National de rejeter, en 2003, la proposition du Conseil fédéral de dépénaliser la consommation d'herbe. Tout comme les études indiquant un lien, pas forcément causal, entre abus de cannabis et psychose. Mais le signal que les députés ont voulu lancer s'exprime autant en termes de retour aux valeurs et à l'autorité que de santé publique.

TRANSPARENCE

On veut tout savoir sur vous. Révolution culturelle dans un pays ayant érigé la discrétion comme vertu, la transparence s'est imposée partout. C'est en 1998 que s'est ouverte la brèche la plus marquante avec la disparition de l'intangibilité du secret bancaire. L'entrée en vigueur, cette année-là, de la loi sur la blanchiment d'argent ouvrait au juge pénal une porte jusqu'alors soigneusement verrouillée. Mais l'offensive avait débuté en 1995, lorsque la loi sur la bourse forçait les entreprises cotées à un exercice de déshabillage financier. La politique a dû se dévoiler elle aussi. Les parlementaires fédéraux doivent annoncer leurs mandats externes, autrement dit les lobbies qu'ils représentent. Et les administrations se convertissent les unes après les autres au principe de publicité. Pris à leur tour en étau entre le nouveau certificat de salaire et le projet de carte de santé, les individus se voient scrutés par toujours plus de monde. L'habitude de l'effeuillage est si bien ancrée désormais qu'Internet fourmille de portraits personnels, de CV et d'états d'âme intimes. Pour beaucoup de gens, la transparence est devenue une affirmation de soi. **Yves Genier**

10 faits divers marquants

Garde pontificale

Le 4 mai 1998, le commandant de la garde pontificale, le Lucernois Alois Estermann, et son épouse sont abattus dans leur appartement. Le corps d'un jeune garde, Cédric Tornay, gît aussi là. Le Vatican conclut à un accès de folie, suivi d'un suicide. La famille Tornay n'y croit guère.

Le rapt de l'avocat

L'affaire fait l'effet d'une bombe. Le jeune avocat stagiaire Stéphane Lagonico est enlevé le 21 décembre 1998. Le cerveau du rapt, Christian Pidoux, fils d'une figure du monde politique vaudois, sera condamné à sept ans et demi de réclusion. Un procès retentissant avec 13 accusés.

Les avalanches d'Evolène

Douze personnes ont perdu la vie ce 21 février 1999 lorsque des avalanches ont emporté plusieurs habitations à Evolène (VS). Le guide valaisan André Georges et l'ex-président de la commune Pierre-Henri Pralong sont condamnés à des peines de deux et un mois avec sursis pour avoir omis d'ordonner l'évacuation des chalets.

Le drame de Meyrin

L'agonie de la petite Sylvia, 16 mois, morte de faim et de soif dans un appartement alors que sa mère se trouvait en prison, a ému l'opinion publique et révolté la communauté portugaise de Genève. Finalement, police et services sociaux s'en sortiront blanchis mais pas grandis, alors que la mère sera condamnée.

Le pillier de musées

En novembre 2001, il se fait prendre à Lucerne. Stéphane Breitwieser, un jeune Alsacien, confesse sans peine avoir écuminé galeries et musées au gré d'un péripète de sept ans à travers l'Europe. Cet appétit de l'art lui coûtera quatre ans de prison pour les 69 forfaits commis en Suisse.

Bébé secoué

L'alpiniste fribourgeois Erhard Loretan cause la mort de son bébé de 7 mois en le secouant trop fort un soir de décembre 2001. Face à ses juges, il reconnaît avoir agi sous le coup de l'énerverment. Il est condamné à quatre mois de prison avec sursis pour homicide par négligence.

Infanticide de Chamason

Sa vie a basculé dans l'horreur ce 20 septembre 2002. Décidée à se suicider après avoir supprimé ses enfants, elle a noyé son fils cadet dans la baignoire et jeté les trois autres - ils ont survécu - dans le Rhône. La mère a écopé de douze ans de réclusion pour meurtre et tentative de meurtre.

Folie sur le Grand-Pont

Le 8 juillet 2003, l'impensable se produit sur le Grand-Pont, à Lausanne. Un conducteur fauche neuf personnes et une poussette. Trois passantes décèdent. Après un procès marqué par l'émotion, le Tribunal cantonal reconnaît l'irresponsabilité de cet ancien coureur d'élite, atteint d'un trouble délirant. Il sera interné.

Mort du banquier Stern

Figure de la finance mondiale et 38e fortune de France, Edouard Stern est retrouvé mort dans son appartement, ligoté et engoncé dans une combinaison de latex. Arrêtée deux semaines plus tard, sa maîtresse avoue avoir tiré à quatre reprises, ce 28 février 2005, sur celui qui la faisait trop souffrir. Elle doit être jugée à Genève.

La petite Ylenia

Le 31 juillet 2007, la petite Ylenia, 5 ans, disparaît devant une piscine. Son corps dénudé sera retrouvé six semaines plus tard dans une forêt du canton de Saint-Gall, non loin de l'endroit où son probable agresseur s'est suicidé. La fillette est morte intoxiquée par un solvant. **Fati Mansour**

PUBLICITÉ

© IPF - René Robert

Partageons le goût de l'exception

L'excellence et l'innovation sont les valeurs fondamentales de notre banque, héritière d'une tradition familiale de plus de deux siècles.

Les Fondations Edmond et Benjamin de Rothschild accompagnent la Fondation Polaire Internationale depuis sa création.

www.polarfoundation.org

www.lcf-rothschild.ch



BANQUE PRIVÉE
EDMOND DE ROTHSCHILD S.A.
GROUPE LCF ROTHSCHILD

18, rue de Hesse
CH - 1204 Genève
Tél.: (+41) 58 818 91 11

ANVERS - BARCELONE - BORDEAUX - BRATISLAVA - BRUXELLES - FRIBOURG - GENÈVE - GUERNESEY - HONG KONG - LAUSANNE
LIÈGE - LISBONNE - LONDRES - LUGANO - LUXEMBOURG - LYON - MADRID - MARSEILLE - MILAN - MONACO - MONTEVIDEO
NANTES - NASSAU - PARIS - PÉKIN - PORTO - SHANGHAI - STRASBOURG - TAIPEH - TEL AVIV - VARSOVIE

REPÈRES

■ ■ ■ PRÉDATEURS

■ ■ ■ SUISSE
DANS L'ONU

Le 10 septembre 2002, la Suisse adhère officiellement à l'ONU «pour apporter modestement sa pierre à la construction d'un monde meilleur», déclare le président Kaspar Villiger devant l'Assemblée générale des Nations unies. L'hommage au nouveau membre de la grande famille des Etats est prononcé par le ministre français des Affaires étrangères Dominique de Villepin, en ami et en admirateur de notre pays. La Suisse, souligne-t-il, «le seul Etat dans l'Histoire à avoir adhéré aux Nations unies à la suite d'un référendum populaire, renforcera l'inspiration démocratique de notre organisation, avec son système de démocratie directe élaboré au fil des siècles par le patient travail des plus grands juristes». Cinq ans ont passé. Les diplomates helvétiques ont vite aligné, avec un zèle qui a agacé certains pays, plusieurs propositions de réforme du fonctionnement de l'Assemblée et du Conseil de sécurité. La Suisse a œuvré pour remplacer la Commission des droits de l'homme, discréditée, par un Conseil des droits de l'homme dont la session inaugurale s'est tenue à Genève en juin 2006. Le bilan de ce nouvel organisme reste à faire après des débuts frustrants et difficiles. **François Modoux**

■ ■ ■ RAP ET HIP-HOP

■ ■ ■ Ils étaient les premiers sur le front du bling-bling, bien avant Sarkozy.

Chaîne en or qui brille, débauche de pacotille. Née dans les banlieues de New York, vers la fin des années 70, la culture hip-hop a tourné au milieu des années 90 en raz-de-marée économique. Il y a dix ans, surgissait sur la scène américaine, puis mondiale, un blondinet boutoné, rageur, du nom d'Eminem (photo). Le procédé d'Elvis Presley, déplacé dans l'univers rap. Un Blanc, élevé dans les ghettos de l'Amérique, fasciné par la scansion noire qui finissait par représenter le mouvement et, d'une certaine manière, le définir. Selon l'organisation discographique américaine, le rap, entre 1995 et 2007, s'est installé comme la musique la plus vendue de son temps. Chaque artiste d'importance (de Jay Z à 50 Cent) possède sa marque de vêtements, ses contrats publicitaires, ses émissions télévisées. La diversification du commerce répond à celle des expressions. Sur tous les terrains, le rap; la mode ample qui a conquis le moindre ourlet du globe, le graffiti qu'on voit conquérir São Paulo et Tokyo, le geste, la démarche qui colle à la globalisation contemporaine des cultures. Même le rock n'avait jamais participé d'une façon si paradoxale à la contestation du modèle dominant et à sa prolifération. Ainsi, Eminem sortait en 1999 un album, *Slim Shady LP*, écoulé partout à des millions d'exemplaires. L'aventure intime d'une nouvelle classe de travailleurs pauvres, rebus de la croissance, qui se rêvent rois du monde et le deviennent. C'est la crise des banlieues, si ardente cette dernière décennie. Le langage de la périphérie qui s'invite au centre. Le triomphe controversé d'Eminem, et celui du hip-hop, est un combat d'intégration fondé sur la fascination pour la marge. On parle d'authenticité. On pense sauvagerie. Et la fortune de ces nouveaux riches du hip-hop ne semble servir qu'une cause. Faire de la breloque en or le substitut de la colère.

Arnaud Robert



W. H. DENOTH / KEYSTONE
Empreinte de l'ours de retour aux Grisons.

Il a été la vedette de l'été suisse 2005. L'ours de retour dans les Alpes grisonnes, exactement un siècle après sa disparition! Le grand public, fasciné, s'est aussitôt pressé dans les Grisons avec l'espoir de l'apercevoir. Oubliées, les peurs ancestrales qui avaient abouti à son extermination. La figure du dangereux prédateur s'efface au profit de l'imagerie héritée des dessins animés, lesquels puisent dans des mythes et légendes qui montrent l'ours en homme sauvage, notre ancêtre ou notre ami. Le loup n'a pas cette chance. Observé dès 1994 au val Ferret en Valais, il déclenche une polémique. Il faut dire qu'il plaide mal sa cause. Il se rend coupable d'un «carnage» spectaculaire: 120 ovins sont tués de juillet 1995 à mai 1996. Ce premier spécimen est abattu.

Mais le mouvement est inéluctable. Le prédateur - des individus isolés jusqu'à présent - reconquiert naturellement les Alpes depuis l'Italie, où il a survécu, alors que les ours progressent à partir des Balkans. Ce retour enthousiasme les naturalistes, mais pose le problème de la coexistence avec la population alpine, en particulier les éleveurs. C'est pourquoi la Confédération a élaboré avec les cantons concernés le Projet Loup Suisse. La phase pilote a débuté en Valais au début 1999. Les éleveurs de moutons ont été conseillés et des mesures ont été testées contre les attaques de troupeau. Des indemnités sont versées en cas de dommage et une autorisation de tir peut être accordée à titre exceptionnel, en cas de dommages insupportables. **François Mauron**

■ ■ ■ PISA

L'école suisse sous le choc statistique

Les tests PISA sont entrés dans les mœurs

Une douche froide nationale. La publication, en décembre 2001, des premiers résultats de l'enquête internationale PISA choquait une Suisse qui se croyait intouchable en matière d'éducation.

■ ■ ■ Enfants de migrants à la peine

«Très moyen», contredisait l'étude menée en 2000 auprès de 16 000 adolescents nés en 1984. La volée de 2000 mettait l'accent sur les compétences en lecture, celle de 2003 sur les mathématiques, et celle de 2006, rendue publique en décembre dernier, sur les sciences. En lecture, les petits Suisses se situaient dans une moyenne médiocre. Un sur cinq était capable «tout au plus de comprendre des textes simples», se trouvant «mal préparé pour entrer dans la vie active», indiquait l'Office fédéral de la statistique. L'enquête pointait en outre un sérieux problème d'intégration des enfants de migrants. De manière générale, la Suisse, avec l'Allemagne et la Belgique, apparaît alors comme le pays où le niveau de formation des parents influence le plus les compétences des jeunes en lecture.

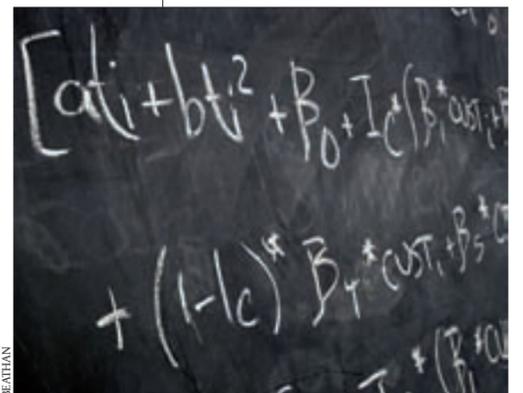
Le contraste est grand avec l'ambiance de la publication des résultats de 2004. D'abord revêches, les enseignants et les directions d'écoles ont entériné la démarche. Et cette analyse-là porte sur les maths, où les petits Suisses sont traditionnellement doués. Ils figurent au 10e rang mondial dans ce domaine, au 12e pour les sciences, au 13e en lecture - là, le pays rate de peu le seuil de la moyenne. Si ces positions confortent, un peu, les responsables scolaires, elles calment surtout le jeu en Suisse alémanique, car les jeunes Helvètes sont mieux placés que les Autrichiens et les Allemands.

A la fin de l'année passée, la troisième cuvée confirme l'institutionnalisation de PISA. Elle fait peu de vagues. Là, le pays présente un curieux décalage entre un goût certain pour les sciences à l'école, mais un maigre intérêt à l'évocation d'une carrière dans ces branches.

■ ■ ■ Le retour des notes

Au fil des années, la démarche comparative est entrée dans les mœurs. Ce printemps, les résultats par canton seront même détaillés, un choix peu imaginable il y a dix ans.

En outre, ces enquêtes ont nourri les discussions sur le retour des notes à l'école, ou sur des remises en cause des réformes scolaires des années 90. Aux ministres cantonaux de l'école, elles ont également fourni un argument puissant en faveur de l'harmonisation scolaire. Cette démarche, qui fixe les cycles et années de scolarité, instaurera



PISA. Bientôt, les résultats seront détaillés par canton.

des standards nationaux qui feront, eux aussi, l'objet de tests périodiques. Elle a été plébiscitée en votation populaire le 21 mai 2006.

Nicolas Dufour

NOUS VOYONS

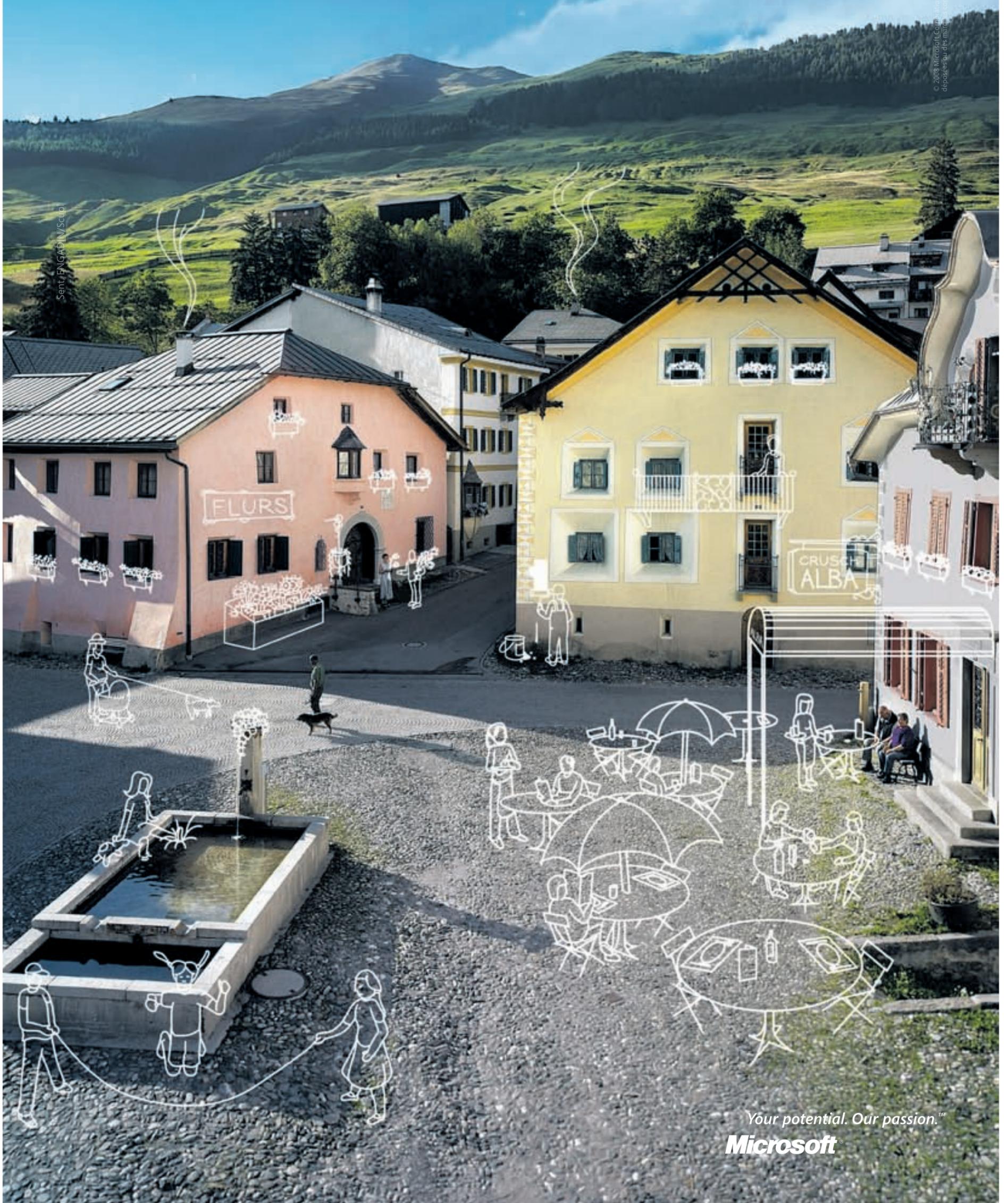
l'épanouissement d'une région.

La région des Grisons est l'une des plus belles de la Suisse. Pourtant, les jeunes rhéto-romans ont tendance à tourner le dos à leur pays natal qui, pensent-ils, ne leur offre aucun avenir. En collaboration avec les services publics et l'économie locale, Microsoft s'engage à dynamiser les régions de langue romanche. Avec une version de Microsoft Office en romanche, Microsoft affirme ce projet. Nous sommes convaincus du potentiel de la région des Grisons et nous nous engageons pour la diversité culturelle de la Suisse.

www.microsoft.ch/potential

© 2008 Microsoft Corporation. Tous droits réservés. Microsoft et «Your potential. Our passion.» sont des marques déposées ou des marques commerciales de Microsoft Corporation aux États-Unis et/ou dans d'autres pays.

Sent, ENGADIN/Scupl



Your potential. Our passion.™

Microsoft

REPÈRES

ISLAM EUROPÉEN

Entre le marteau et l'enclume

Vingt à trente millions de musulmans vivent sur le sol européen. La plupart sont des citoyens ordinaires. Mais une minorité très visible attise les craintes et donne du grain à moudre aux xénophobes. Par Sylvie Arsever



Ayaan Hirsi Ali. L'héroïne de la lutte contre le fondamentalisme est aujourd'hui une exilée de renom au comité de soutien bien fourni.

Elle est belle, intransigeante, et sans doute un peu menteuse. Il est patelin, insaisissable et obstiné. La Néerlandaise Ayaan Hirsi Ali et le Genevois Hani Ramadan incarnent chacun à sa manière les soubresauts et les contradictions qui ont marqué dix ans de relations entre les pays européens et leur minorité musulmane.

Le second déclenche une tempête en 2002 avec une tribune libre publiée dans *Le Monde*. Il y justifie la lapidation de la femme adultère et de son complice, et présente le sida comme un châtement divin. Cela lui coûtera son poste de prof dans l'enseignement public et lui vaudra, après un long bras de fer judiciaire, des dédommagements dépassant, en 2008, le million.

Hani Ramadan a de qui tenir: il est le petit-fils de Hassan el-Banna, fondateur des Frères musulmans. Il est aussi un citoyen suisse qui se réclame des libertés fondamentales pour afficher sans complexes un fondamentalisme moyenâgeux.

Ce visage de l'islam européen n'est pas entièrement nouveau, mais le 11 septembre donne un élan incomparable aux peurs qu'il suscite. Quelle est la part respective, dans le courant qu'il incarne, du message religieux et de l'instrumentalisation politique? La question n'a pas fini de diviser.

Le fondamentalisme tue

Ayaan Hirsi Ali, réfugiée soudanaise devenue députée néerlandaise, porte le fer dans la nature même des croyances musulmanes. Excisée, ayant échappé de justesse à un mariage forcé, elle sait de quoi elle parle. Elle a atteint une gloire planétaire en 2004 après l'assassinat par un fondamentaliste marocain du cinéaste Theo van Gogh, tombé pour avoir réalisé, avec elle, un film dénonçant l'oppression de la femme en islam.

Mais l'icône vacille. Des incohérences sont découvertes dans sa

biographie: a-t-elle un peu forcé le trait pour obtenir l'asile? Elle quitte les Pays-Bas pour se muer en exilée de renom au comité de soutien bien fourni. Qu'on le veuille ou non, le politique n'est jamais loin quand on parle d'islam en Europe.

En 2005, ainsi, 12 caricatures du prophète Mahomet publiées dans un journal danois mettent le feu au monde musulman. La publication a toutes les apparences d'une provocation. Et pour chauffer à blanc la colère des croyants, on a fait circuler des faux infiniment plus insultants que les dessins originaux, une opération derrière laquelle certains distinguent la main des Frères. En février 2008, un attentat visant un des dessinateurs est déjoué, ce qui amène de nouvelles publications.

A l'assaut des minarets

En Suisse, la crainte de l'islam alimente le fonds de commerce de la droite nationaliste et suscite les offensives les plus inquiétantes comme une initiative, lancée en mai 2007, qui vise à interdire la construction de minarets.

Plus de 20 millions de musulmans vivent en Europe et très peu partagent les convictions de Hani Ramadan ou celles d'Ayaan Hirsi Ali. Pour la grande majorité d'entre eux, la religion est une affaire privée que beaucoup réservent, comme leurs voisins chrétiens, aux fêtes et aux grandes occasions tandis que d'autres en font le lieu de l'affirmation d'une identité nationale menacée de dilution.

Le 10 janvier 2008, 400 associations les représentant ont signé une charte par laquelle elles reconnaissent les droits humains, la séparation de la religion et de l'Etat et condamnent le terrorisme.

Les traditions de ces migrants, du Pakistan à l'Algérie, sont variées, mais leurs caractéristiques socio-économiques se rejoignent: des niveaux d'éducation et de revenu in-



Hani Ramadan. Ce citoyen suisse se prévaut des droits fondamentaux pour afficher sans complexes des convictions moyenâgeuses.

férieurs à la moyenne et la lourde hypothèque des préjugés et des craintes héritées de la colonisation. Et tous, sans exception, se retrouvent peu ou prou otages des extrémistes qui, des deux côtés, jettent de l'huile sur le feu.

Et les Balkans?

Ces pesanteurs n'épargnent pas entièrement les quelque 7 millions de musulmans des Balkans, qui, peu sensibles par tradition au fondamentalisme sunnite et fortement laïcisés par l'expérience communautaire, étaient Européens avant d'embrasser la religion de l'occupant ottoman. Des frappes de l'OTAN sur la Serbie en 1999 aux reconnaissances annoncées par 17 de ses membres de la nouvelle république indépendante du Kosovo, l'Europe leur envoie toutefois un message, certes timide, d'appartenance.

Il en va autrement des 70 millions de musulmans turcs. Invités sur le seuil de l'Europe en 1963, ils reçoivent, à partir de 2002, de nombreux signes de rejet. Les raisons sont politiques, liées à la croissance de l'Union, économiques, mais aussi religieuses.

Ce revirement n'est pas sans danger. Le Parti de la justice et du développement, au pouvoir à Ankara, est issu de la mouvance islamiste avec laquelle il conserve des liens évidents. Au bénéfice de l'alignement du droit turc sur les exigences européennes, il a entamé une opération de démantèlement de la laïcité kémaliste dont les conséquences pourraient être d'autant plus redoutables que la Turquie tournerait définitivement le dos à l'Europe pour se replier sur son identité musulmane.

GROUNDING

Le cinéma suisse s'est envolé.

Les ailes de la cinématographie nationale se sont remises à battre et à débattre pour la première fois depuis la vague des années 60 et 70, celle d'Alain Tanner et consorts. Jusqu'à s'offrir, en particulier grâce à *Grounding* et à *Mein Name ist Eugen* sortis en 2006, une part de marché record de 9,7%. Celle-ci oscillait, sauf exceptions, entre 1 et 3% depuis trente ans! Si une rupture avec la tradition de l'auteur-réalisateur a mené à ce succès, plusieurs éléments chaotiques ont d'abord soufflé sur cette nouvelle tendance. En 2000, 83 cinéastes lancent le manifeste Dögmeli.00 et une furieuse polémique sur le système d'attribution des aides fédérales. En 2003, l'un d'entre eux, Vincent Plüss, avec *On dirait le Sud*, tourné sans

subvention, remporte le Prix du cinéma suisse. En 2004, Pascal Couchepin fait le ménage à l'Office fédéral de la culture qui a soutenu ce film. Surtout, il place, dès 2005, Nicolas Bideau à la tête de la Section cinéma. Un credo règne désormais: le populaire de qualité, dont *Grounding*, la fiction sur les derniers jours de Swissair, est le modèle. **Thierry Jobin**



CROIX SUISSE

Au nom de la bannière

La décennie a exploité au maximum l'emblème national

Le drapeau suisse est une foire aux ambivalences. A la fois universel et local, bouseux et branché, strict et décontracté. Il pousse jusqu'au délire schizophrène sa double vie: logo, drapeau, on ne sait pas trop. Ce carré d'étoffe est le seul au monde (avec celui du Vatican) à avoir une telle forme. Une croix parfaite, apposée sur un rouge profond, du Pantone Warm red U, pour être précis. Son dessin, si complexe et si simple, n'a pour rival graphique que le rond rouge du Japon.

Aujourd'hui, plus un seul rayon de magasin sans produits à croix suisse: de la sacoche en feutre à la tasse, en passant par les inévitables tee-shirts, casquettes et autres lignes complètes de prêt-à-porter. On arbore la croix en grand, sur le torse, ou en petit logo caché sur un col.

Même si les produits datent de bien longtemps (l'histoire du couteau démarre en 1886...), les années 2001 et 2002 lancent l'épidémie de drapeaux. Mais pourquoi diable a-t-on vécu, ces cinq dernières années, une telle débauche rouge et blanc?

La débâcle de Swissair a traumatisé les Confédérés. Un matin de 2001, un symbole national reste cloué au sol. Frustrés, nostalgiques et en quête d'une fierté qui en a pris un méchant coup, les Suisses se ruent sur les accessoires de la défunte compagnie et les achètent à prix d'or aux enchères. Le tout jeune vintage Swissair devient un produit branché à grande charge émotionnelle. Dans la foulée de la débâcle est annoncée la naissance d'une nouvelle compagnie nationale, Swiss, dont le logo et l'identité visuelle sont élaborés par Tyler Brülé. Le patron de presse canadien établi à Zurich œuvre justement depuis des années pour rendre branché le *Swiss made*, vanté comme un syno-

nyme universel de qualité, ponctualité, luxe, calme, volupté, opulence.

Expo.02: chacun sa croix

L'année suivante se déroule la fameuse exposition nationale, Expo.02. Alors qu'une polémique éclate à propos de l'utilisation ou non du drapeau national sur les arteplages, la *vox populi* s'enthousiasme: plus de 300 000 tee-shirts rouges à croix blanche sont vendus cette année-là. La vogue est lancée, le merchandising explose.

En 2005, les t-shirts à croix blanche sentent un peu la naphtaline. Mais les exploits de la Nati pour se qualifier au Mondial de foot ravivent la fièvre. Le soir où la Suisse bat la France, on voit plus de drapeaux suisses que lors de n'importe quel 1er Août depuis 1291. L'air de rien, un contexte politique particulier a préparé le terrain à ces élans de patriotisme ludique et parfois de chauvinisme. Au début des années 90, une certaine élite politique et culturelle avait rudoyé le sentiment

d'appartenance nationale (diluons notre démocratie dans l'Europe, «La Suisse n'existe pas», le slogan de l'Exposition universelle de Séville en 1992).

Mais après le non à l'EEE le 6 décembre 1992, le fort courant national-conservateur, soufflé par l'UDC et son champion Christoph Blocher, a exalté la fierté d'être Suisse. Son succès et ses excès ont secrété une réaction: ne pas laisser aux nationalistes le monopole du patriotisme. La croix appartient à tous. Les récupérations s'enchaînent. Micheline Calmy-Rey arbore des baskets rouges à croix blanche. Femme, socialiste et romande, elle défie, le 1er août 2007, sur la prairie du Grütli l'image du patriotisme telle que l'UDC l'a figée depuis une génération.

Dernier événement en date: en novembre 2007, le Conseil fédéral décide de libéraliser l'usage de la croix, pour mieux le contrôler. Logo, drapeau, on ne sait plus trop. Les deux, sans doute. **Benjamin Luis**



Nouvelles pétillantes du niveau de la NZZ:
NZZ Online

Un classique mondialement connu:
Neue Zürcher Zeitung

Les dernières tendances du
monde de l'élégance:
Magazin Z – les belles pages

Nourritures spirituelles dominicales:
NZZ am Sonntag

Le bouquet riche
d'un thème principal:
NZZ Folio

Nous félicitons notre partenaire «Le Temps» à l'occasion de son dixième anniversaire, le remercions de la coopération fort agréable et nous réjouissons de pouvoir continuer à garantir à nos clients annonceurs des contacts médias fructueux et supérieurs à la moyenne avec le NZZ BusinessCombi.

NZZ
Diversité intelligente

REPÈRES

TERROIR

Deux logiques sont à l'œuvre dans le monde du vin.

La première s'appuie sur une viticulture de terroir et met en valeur la culture, l'adéquation sol-cépage-climat et le labeur du vigneron dans une exploitation artisanale. La seconde repose sur une viticulture productiviste portée par la mondialisation. Cette dernière est toujours plus critiquée. La notion de terroir, elle, rencontre un succès croissant depuis plusieurs années. Un film comme *Mondovino* en a fait un instrument de lutte contre l'uniformisation du goût que génèrent la mondialisation et l'adoption de cépages internationaux par des producteurs plus soucieux de se conformer aux modes que de préserver l'authenticité de leurs produits. Une vision certes exagérée, mais qui a contribué

à nourrir la réflexion sur la nécessité de valoriser les cépages autochtones. Dans ce contexte, les vins suisses ont réussi à se faire remarquer et aimer par les plus grands dégustateurs de la planète. Avec des variétés comme la petite arvine, la marsanne, le cornalin, l'humagne rouge et blanche, la syrah, le pinot noir, etc., la Suisse pourra jouer longtemps la carte des vins de terroir.



GEORG ALESCH / KEystone

Patricia Briel

ÉDUCATION

Une soif retrouvée de limites

Les succès phénoménaux d'un livre de Maurice Nanchen et de l'émission de TV «Super Nanny» sont deux exemples révélateurs d'un besoin de restauration de l'autorité.
Par Anna Lietti

Printemps 2002. En France, Jean-Marie Le Pen passe le cap du premier tour de l'élection présidentielle. Choc. Dans nos colonnes, l'ancien directeur adjoint du Service valaisan de la jeunesse, Maurice Nanchen, interprète ce retour du père fouettard.

Les instances dirigeantes françaises, explique-t-il dans le sillage d'un livre qu'il vient de publier (*Ce qui fait grandir l'enfant*, Ed. Saint-Augustin), sont victimes du même handicap que les parents d'aujourd'hui. Elles cherchent d'abord à être aimées et ont une «difficulté viscérale» à faire respecter la loi. A force d'être faibles, elles font le lit des autoritarismes. L'éducation à l'ancienne était basée sur la contrainte et l'irrespect, nous lui avons justement tourné le dos. Mais en misant sur le «tout-affectif», nous sommes allés trop loin. Si nous n'acceptons pas de réinjecter la bonne dose de «normatif» dans l'éducation, le retour de bâton nous guette.

Ainsi, les parents sont encouragés à retrouver leur «position hiérarchique» et à faire preuve d'«autorité». Car si l'affectif, c'est «de l'amour pour aujourd'hui», le normatif, c'est «de l'amour pour demain».

Le succès de ce discours est immédiat et phénoménal. Le livre se vend à 15 000 exemplaires et le psychopédagogue valaisan est invité à tenir plusieurs centaines de conférences dans tous les cantons romands. A Neuchâtel, le Service de la jeunesse offre le baby-sitting gratuit aux parents qui se déplacent.

Le phénomène incarné localement par Maurice Nanchen est international. En France, des dizaines de livres sortent de presse pour dénoncer la dictature des enfants tyrans et réapprendre aux parents à dire «non». Sur M6, une *Super Nanny* en tailleur strict joue les pompières de l'éducation dans les foyers sinistrés. Et, pour la première fois, est montré au grand jour l'enfer ordinaire que beaucoup de parents subissent jusqu'à dans un silence honteux: le combat quotidien avec un enfant «intenable» pour manger, dormir, s'habiller. L'émission, née en Grande Bretagne, remporte un succès planétaire.

Si l'affectif, c'est «de l'amour pour aujourd'hui», le normatif, c'est «de l'amour pour demain»

L'école est un lieu privilégié du débat sur la réhabilitation des limites. Et la question des notes emblématique du problème de fond qu'il recouvre. Les adversaires de la notation standardisée plaident la difficulté à réduire l'évaluation d'un an de travail à un chiffre. Les partisans du retour des notes font remarquer qu'un système d'appréciations complexes, formidable lorsqu'il est manié par un enseignant consciencieux et équitable, n'en met pas moins l'enfant à la merci de l'arbitraire de quelques adultes. Mieux

vaut un système réducteur mais offrant des garanties d'égalité, plaignent-ils. La psychanalyste française Claude Halmos (*L'Autorité expliquée aux parents*, Ed. Nil) thématise la question en plaçant le recours à la Loi, cette instance extérieure de référence sans laquelle l'enfant est livré à la toute-puissance de l'adulte.

En 2005, Anne-Catherine Lyon, ministre socialiste de l'Éducation, réintroduit les notes dans le canton de Vaud à partir de la 5e. Politiquement, la pression est venue de la droite, qui se fait le porte-parole de la contre-réforme avec des arguments qui se réduisent souvent à la nostalgie du bon vieux temps.

En face, une partie de la gauche décide d'affronter la question de l'autorité, «refusant de laisser l'exclusivité du débat à la droite». Ainsi, à une journée de réflexion des socialistes chrétiens romands, Monika Dusong, alors ministre neuchâteloise de la Justice, de la Santé et de la Sécurité, met le doigt sur le douloureux paradoxe dont souffrent les partisans du plus d'Etat: on ne peut pas, dit-elle, réclamer l'intervention de ce dernier d'un côté et, de l'autre, alimenter la méfiance à son égard.

Mars 2008. Six ans après la sortie de son livre, Maurice Nanchen fait le bilan: «Des mots comme «autorité» ou «limites» ne sont plus tabous, je crois que l'idée générale a passé.» Même s'il est arrivé au conférencier de rencontrer «quasi clandestinement» des associations de parents soucieuses de ne pas passer pour réactionnaires...

PUBLICITÉ



1983-2008
25 ans au service
de votre succès

Les engagements de décideurs sont à 80% affaire de références, de formation et d'expérience.

La majorité des licenciements sont affaire de personnalité.

mercuriurval.ch

Le fait qu'un cadre puisse mettre en œuvre vos stratégies avec succès, s'identifier et faire vivre votre culture d'entreprise, ne dépend pas en priorité de sa formation et de son expérience, mais de sa personnalité. C'est l'attitude, les convictions, les capacités de motivation et de communication qui font des gens de véritables leaders. Notre méthode de sélection se base sur ce constat pour recommander des personnalités capables de davantage que la simple satisfaction des exigences prévues. Pour toute information complémentaire concernant nos prestations, M. Dimitri Djordjevic, Directeur, Mercuri Urval SA, Nyon, se tient à votre entière disposition. Tel. +41 (0)22 365 44 44, dimitri.djordjevic@mercuriurval.com.

Mercuri Urval

The right people make strategies work

Zollikon, Bâle, Berne, Nyon et plus de 60 succursales en Europe, USA, Australie, Singapour, Chine et Brésil.

CONSEILLÈRES FÉDÉRALES



MARTIN RUETSCHI / KEYSTONE



MARTIN RUETSCHI / KEYSTONE



MARTIN RUETSCHI / KEYSTONE



GAËTAN BALLY / KEYSTONE



GAËTAN BALLY / KEYSTONE

De Ruth Dreifuss à Eveline Widmer-Schlumpf, en passant par Ruth Metzler, Micheline Calmy-Rey et Doris Leuthard, une constante: les parlementaires ont comme un doute sur le look.

RH

Travailleur, chef du personnel: des vocables désuets.

Ces dernières années, la gestion des ressources humaines, les RH, a connu une évolution impressionnante: elle s'est fortement professionnalisée, elle a acquis en maturité, les outils dont elle dispose se sont affinés. Les RH et les métiers qui leur sont associés, celui de directeur des ressources humaines en tête, ont gagné leurs lettres de noblesse au sein des entreprises. Les cursus de formation sont légion; les consultants et les experts aussi. Les associations professionnelles se sont renforcées. En Suisse, un congrès national de la branche a vu le jour.

Du côté du personnel, les employés ne sont plus (seulement) considérés comme des coûts de production à maîtriser ou à limiter. Devenus ressources humaines au même titre que d'autres ressources (financières ou techniques), indispensables à la bonne marche de l'entreprise, les collaborateurs représentent un capital à valoriser. Une prise de conscience s'est opérée: leurs compétences et leurs connaissances représentent un facteur déterminant pour assurer la compétitivité de l'entreprise et accroître ses performances. L'enjeu pour les RH ces prochaines années? Prouver qu'elles apportent de la valeur ajoutée au sein des organisations. Parvenir, aussi, à s'imposer comme des partenaires stratégiques dans les comités de direction. Ce, non seulement en théorie, mais dans la pratique également. **Catherine Dubouloz**

Vite, trouvez une femme!

A quoi ressemble une conseillère fédérale? Si on le savait!
Par Sylvie Arsever

Le premier essai, en 1984, a tourné court. Le second a ouvert une ère nouvelle. En 1999, Ruth Dreifuss est la première présidente de la Confédération helvétique. Ce n'est pas si mal si l'on se rappelle que les Suissesses ne votent alors que depuis vingt-huit ans. Et cette fois, cela semble acquis: les femmes ont droit à une place au Conseil fédéral.

Voire à deux: le PDC, qui doit remplacer d'un coup ses deux conseillers fédéraux le 11 mars 1999, voit l'occasion de montrer son esprit novateur en faisant élire une femme. Mais où la trouver?

Questions de profil

La question n'est pas simple: on ne peut pas dire que le parti se soit préparé à l'éventualité. Et elle en recouvre une autre, autrement angoissante: à quoi ressemble une conseillère fédérale?

Personne ne le sait. Jusque-là, on a tâtonné: Lilian Uchtenhagen non, Elisabeth Kopp oui. Christiane

Brunner surtout pas, Ruth Dreifuss pourquoi pas? Cette fois, les hommes se lâchent et élisent la plus mignonne. Ruth Metzler l'emporte sur Rita Roos au 4e tour avec huit voix de majorité. Si l'on ne sait toujours pas à quoi ressemble une conseillère fédérale, on sait désormais que porter la jupe au-dessus du genou n'est pas un handicap insurmontable.

D'ailleurs le genre est-il vraiment si important? Le 12 mars 2000, les citoyens haussent les épaules et ratifient l'initiative des quotas. La question, disent les plus optimistes, était mal posée.

Mais par qui remplacer Ruth Dreifuss, qui démissionne fin 2002? Seuls quelques grincheux tentent de laisser entendre que le choix féminin disponible n'assure pas la compétence. Ruth Lüthi et Micheline Calmy-Rey convainquent toutes les deux. L'élection de la seconde lève un doute: se prénommer Ruth n'est pas indispensable.

En 2003, c'est une question inédite qui se pose: qui éliminer pour faire place à Christoph Blocher? Elle ne se pose pas longtemps: Ruth Metzler souffre du handicap classique des femmes face au pouvoir: elle n'a pas de réseau. Mais en l'éjectant, pensent les observateurs, les parlementaires auront à cœur de compenser et d'élire Christine Beerli en remplacement de Kaspar Villiger.

Il n'en est rien. La décision de lui préférer Hans-Rudolf Merz provoque une solide grogne, ce qui peut laisser supposer qu'à défaut de quotas formels, une règle secrète interdit désormais de descendre la présence féminine au Conseil fédéral en dessous de deux unités.

Le PDC se rachète

Au moment de remplacer Joseph Deiss, qui a sauvé son siège au détriment de Ruth Metzler, cette règle se manifeste de façon d'autant plus pressante que le PDC dispose d'une

candidate en or. Sa présidente Doris Leuthard a effectué jusque-là un parcours politique sans faute. Elle est élue dans un fauteuil le 14 juin 2006.

Ressemble-t-elle à une conseillère fédérale? Pas vraiment. Trop belle, trop spontanée, trop souriante. Ses collègues le lui font savoir en retoquant sèchement ses premières initiatives gouvernementales. Mais le bizutage passé, les considérations politiques reprennent le dessus. Et c'est Micheline Calmy-Rey qui continue d'occuper l'emploi d'outsider en quête de confirmation médiatique.

Le 12 décembre 2008, c'est la surprise. Christoph Blocher cède inopinément sa place à Eveline Widmer-Schlumpf. Le quota est enfoncé sans qu'on ait eu le temps d'opposer genre et compétence. La réponse à la question du début s'affine: une conseillère fédérale ressemble à une dame qu'on est allé chercher à la dernière minute parce que les choses n'ont pas fonctionné comme prévu.

PUBLICITÉ



SBB CFF FFS

En 2008, découvrez chaque mois, en train, en bus ou en bateau, une nouvelle région de Suisse. Des intéressantes excursions d'un jour avec jusqu'à 50% de réduction sous: www.cff.ch/explorer.



Explorez la Suisse.

REPÈRES

LES ALLEMANDS



La Suisse alémanique, eldorado des Allemands

Dans le tram, ils se repèrent à leur allemand parfait.

Au restaurant, quand ils assurent le service, ils rivalisent de courtoisie et préfèrent le *Danke* au *Merci* alémanique. Mais c'est quand ils conquièrent un poste de prof d'uni, quand ils sont nommés CEO dans une entreprise ou quand ils dirigent la culture à la télévision qu'ils font beaucoup jaser.

La libre circulation a déclenché une émigration des Allemands vers la Suisse vécue comme un mini-séisme outre-Sarine, surtout à Zurich.

La Suisse est devenue leur destination privilégiée, devant les Etats-Unis. Ils apprécient sa douceur fiscale, ses salaires élevés, sa grande qualité de vie.

En 2007, 188 137 Allemands étaient actifs en Suisse, contre 116 647 en 2001 ou 97 915 il y a dix ans. L'an dernier, les nouveaux arrivés allemands étaient 29 309, six fois plus qu'en 1998. De Bâle à Saint-Gall, ces chiffres donnent le tournis, alimentent les craintes et réveillent des rancœurs.

Un quotidien n'a pas craint d'annoncer «la germanisation» de la Suisse alémanique. Une redéfinition de son rapport au grand voisin est peut-être en marche.

Anne Fournier

GLOBAL

Mittal, pur produit de la mondialisation

Né dans un petit village du Rajasthan, devenu roi de l'acier, Lakshmi Niwas Mittal est révélateur d'un nouveau phénomène: le dynamisme d'hommes d'affaires du Sud qui caressent des ambitions globales.

Par Ram Etwareea

Lakshmi, la déesse hindoue de la richesse et de la prospérité, a sans doute pris le fils de Mohanlall Mittal sous sa divine protection. Né en 1950 dans le petit village de Sadalpur dans le Rajasthan, Lakshmi Mittal occupe aujourd'hui un somptueux manoir à Kensington Palace Gardens, au cœur de Londres. Acheté 128 millions de dollars en 2004, c'est, dit-on, la plus grosse transaction immobilière enregistrée dans la capitale britannique. L'homme est surtout à la tête d'un empire dont le chiffre d'affaires en 2007 s'élevait à 105 milliards de dollars pour un bénéfice de 19 milliards.

L'entrepreneur indien a tiré profit de la mondialisation, c'est-à-dire de la libre circulation des investissements et des marchandises, pour s'imposer comme le roi de l'acier. Son histoire commence en 1976. Las des réglementations pesant sur les investissements privés en Inde – le pays était alors dirigé par feu Indira Gandhi, partisane d'entreprises d'Etat – la famille Mittal ouvre une petite usine d'acier en Indonésie. A 26 ans, le jeune homme prend la barre. Avec succès. Dès lors et an-

née après année, il achète ses concurrents indonésiens. Puis ses rivaux à Trinidad, au Mexique, au Canada, en Allemagne, au Kazakhstan, en Irlande, en Roumanie, en Afrique du Sud, aux Etats-Unis, en Chine et en Algérie. Sa dernière grande acquisition, Arcelor en 2006, l'élève au sommet mondial de l'industrie de l'acier, avec 10% de la production planétaire.

Ce n'est pas la première fois qu'un petit entrepreneur devient un géant avec des tentacules aux quatre coins du monde. Par contre, Lakshmi Mittal est révélateur d'un phénomène récent: l'émergence d'hommes d'affaires du Sud, décidés à profiter des bénéfices de la mondialisation, et qui caressent donc des ambitions globales.

L'OMC, porte-drapeau du libre-échange

La mondialisation existe depuis des siècles. Mais après avoir été ralenti par le protectionnisme durant les périodes difficiles, elle s'est épanouie fortement ces vingt dernières années. Le volume des échanges a crû en moyenne de 7% par année, à cause des économies



Lakshmi Mittal, le roi de l'acier.

émergentes qui produisent, consomment, importent et exportent de plus en plus. C'est le socle sur lequel Mittal a bâti sa fortune de 32 milliards de dollars, selon le magazine *Forbes* de mars 2007. Il est aujourd'hui la cinquième personne la plus riche au monde. *Time* le situe parmi les 100 personnalités les plus influentes de la planète.

L'ascension exemplaire de l'industriel indien coïncide avec la

montée en puissance de l'Organisation mondiale du commerce, l'OMC, porte-drapeau du libre-échange. Les activités de Lakshmi Mittal sont mises à l'épreuve plus d'une fois. Notamment en 2002, quand l'administration Bush entraîne le monde dans la guerre de l'acier en imposant une surtaxe sur les importations. Puis en 2006, quand la France, la Belgique et le Luxembourg lui contestent le rachat d'Arcelor au nom de la protection d'un secteur stratégique.

La tentation protectionniste n'est pas le seul fait des Etats. Ces dix dernières années ont vu la naissance d'un mouvement conservateur et hostile à la mondialisation. Il s'est manifesté fortement pour la première fois à la Conférence de l'OMC à Seattle en 1999. Des milliers de travailleurs américains sont descendus dans les rues pour manifester contre les délocalisations des entreprises américaines en Asie. Ce mouvement, l'altermondialisme, a fléchi au fil des années. Mais il a néanmoins réussi à imposer ses préoccupations sociales et environnementales sur l'agenda des grands du monde.

10 grandes figures disparues

Jean Paul II

Après vingt-six ans de pontificat, le pape Jean Paul II est décédé le 2 avril 2005 à Rome à l'âge de 84 ans. Ses funérailles ont réuni des centaines de milliers de pèlerins et une volée de chefs d'Etat. Premier pape polonais, Karol Wojtyla avait exercé son ministère de prêtre pendant la Guerre froide. Elu 264e pape, il se révéla inclassable: hyper-conservateur en matière morale, mais très progressiste dans son engagement pour les droits de l'homme et ses critiques du néolibéralisme. Charismatique, il a redonné à l'Eglise une place prépondérante sur la scène mondiale.

Peu après sa mort, des appels à le proclamer «*santo subito*» (saint tout de suite) se sont fait entendre. Son successeur Benoît XVI y a été sensible et a accéléré la procédure de béatification, en cours.

Yasser Arafat

De son keffieh posé autour de la tête au pistolet porté à la ceinture, du rameau d'olivier brandi à la poignée de main donnée à Yitzhak Rabin sur la pelouse de la Maison-Blanche, Yasser Arafat aura été, tout au long de sa vie, l'homme des symboles. Il avait réussi, comme nul autre, à faire apparaître en plein jour la profondeur du drame palestinien. Le rais s'est éteint le 11 novembre 2004 à l'âge de 75 ans dans un hôpital parisien.

Jean-Pascal Delamuraz

Il s'accrocha au pouvoir aussi longtemps qu'il en eut la force. La politique était sa drogue. Disparu à 72 ans, le 4 octobre 1998, «JPD» restera l'exemple de la bête politique, populaire mais mal aimé de l'establishment, surtout alémanique. A sa mort, *Le Temps* salua «l'Européen convaincu, de cœur et



ETTORE FERRARI / KEYSTONE

d'idée», et pressent une césure: au sommet de l'Etat, la cause européenne, noble mais considérée comme perdue, est désormais orpheline.

Charles Trenet

Il nous a fait aimer les jardins, les facteurs, le chant des oiseaux, les yeux bleus, la pluie, le diable, le music-hall, les dindons. Avec plus de mille refrains à son répertoire, il a réinventé la chanson française, uni le jazz à la poésie, séduit tous les publics et ses mélodies ont fait le tour du monde. Et dire qu'il ne connaissait pas le solfège! Le fou chantant s'est tu le 19 février 2001, à l'âge de 87 ans.

Benno Besson

Enfant, il aimait déjà par-dessus tout jouer, tenir des rôles, amuser. L'amour du théâtre lui était venu en classe, d'une lecture que lui

demandait un maître. Libre comme seuls savent l'être les saltimbanques, l'enfant d'Yverdon devint l'ami de Bertolt Brecht, à Berlin, quand le monde se scindait en deux. Un compagnonnage fécond dans l'effervescence du communisme naissant. C'est à Berlin que le Suisse s'est éteint, le 23 février 2006, à 83 ans, et qu'il est enterré. Benno Besson laisse le souvenir d'un formidable farceur populaire et d'un homme de théâtre – comédien et metteur en scène – aussi brillant que pénétrant.

Ingmar Bergman

Dans ses Mémoires, le cinéaste a raconté sa découverte émerveillée des images animées grâce à une «lanterne magique» reçue pour Noël. La mort, paisible, a fini par emporter le génie suédois, 89 ans, dans sa maison sur l'île de Farö, le 30 juillet 2007, le même jour

qu'un autre monument du cinéma, Michelangelo Antonioni. Bergman laisse une œuvre magistrale d'une cinquantaine de films, peut-être la plus personnelle, sincère et évolutive de toute l'histoire du septième art dont il avait accumulé toutes les consécérations, de 1950 à 1980.

Marlon Brando

Sa stature était la démesure. Marlon Brando était un des derniers titans de Hollywood. quand il s'est éteint à Los Angeles à l'âge de 80 ans, le 1er juillet 2004. Acteur prodigieux, atypique et capricieux, il avait été révélé par Elia Kazan dans *Un Tramway nommé désir*. Sa brutalité, son sex-appeal, son regard hypnotique, une intensité et une présence exceptionnelles l'ont imposé comme un tout grand parmi les plus grands acteurs.

Armin Jordan

A l'entendre, il détestait presque tout. La démocratie, les Suisses, la globalisation, les voyages, sa gueule, ses disques, sa gestique de chef. Mais dès qu'il parlait musique, il parlait amour. Ce qui comptait le plus, dans le son d'un orchestre, c'était l'affection. Armin Jordan, décédé le 20 septembre 2006, âgé de 74 ans, était le plus grand chef d'orchestre suisse depuis Ansermet.

Maurice Béjart

Le charisme et le mystère: Maurice Béjart avait ces deux qualités romanesques, qui ont fait de lui un artiste chéri comme aucun autre de ses pairs. Son talent fut de coller à son temps. Ajoutez-y une gueule inquiétante de beauté et d'intensité. De ce don des dieux, l'artiste fera un usage aussi intelligent qu'économique. Le maître

s'est éteint à Lausanne le 22 novembre 2007, âgé de 80 ans, après avoir suivi les répétitions de son dernier spectacle, dont il ne verra pas la première. Il n'avait vécu que pour la danse, qu'il avait magnifiée en art populaire.

Marco Pantani

Oreille percée, tatouage, bandana, celui qu'on surnommait Elefantino en raison de ses grandes oreilles fut un des meilleurs grimpeurs de l'histoire du cyclisme sur route. Le 14 février 2004, il est retrouvé mort dans une chambre d'hôtel anonyme, seul, sur la côte touristique de Rimini. Le cycliste italien, 34 ans, était devenu dépressif et toxicomane. Les médecins ont conclu à une overdose, les enquêteurs à «une mort accidentelle». Plusieurs sources continuent de défendre la thèse du meurtre. **LT**

■ ■ ■ TÉLÉ-RÉALITÉ

Grandeur et décadence du «réel» à la TV

En France comme ailleurs, «Loft Story» et ses adaptations ont bousculé le paysage télévisuel et provoqué des débats enragés. La petite décennie de la télé-réalité laisse un bien maigre héritage.

Par Nicolas Dufour

L'effet «Loft». En terres francophones, l'orage télévisuel éclate le 26 avril 2001 à 20 h 50. M6 entame la diffusion de *Loft Story*, ou les joutes de 11 candidats enfermés dans un studio durant septante jours, épiés par 26 caméras. Le prétendant éliminé de la semaine l'est d'abord par les autres, puis, sur intervention du CSA, par les spectateurs via les SMS. Le débat se déchaîne rapidement sur cette nouvelle étape dans la «poubélisation» de la télévision, après la polémique de la fin des années 90 autour de *C'est mon choix*. Psychologues, intellectuels, analystes en tous genres s'écharpent à propos du *Loft*, qui désarçonne les parents. Sans rire, TF1 dénonce la «dérive» de sa concurrente. Les frasques de Jean-Edouard et de Loana enflamment la presse people. En Suède, le suicide d'un candidat rabroué au *Koh Lanta* local défraie la chronique.

Apparu aux Etats-Unis dans les années 1970, le principe consistant à suivre des citoyens ordinaires livrés à leur banalité explose avec le *Loft* et ses déclinaisons. L'émission a rassemblé une moyenne



Loana. Icône express pour un genre télévisuel qui a jonglé entre les médias.

de 6,8 millions de téléspectateurs en France, un chiffre somme toute moyen, mais avec une pointe sur la tranche d'âge des 15-24 ans. Pour un coût de 13,3 millions de francs, la première année du *Loft* aurait rapporté 60 millions à M6. En août 2001, TF1 lance *Koh Lanta*. A la fin de cette année-là, *Star Academy* est aussi mise à l'antenne. Suivront *Nice People* et *Greg le Millionnaire*, sur TF1, et *Bachelor*, sur M6. A

l'heure du bilan, on notera que la plupart des figures de la télé-réalité sont retournées à l'anonymat dont elles voulaient s'arracher. Reste Loana, icône express.

Une économie télévisuelle. La télé-réalité aura consacré une forme de mondialisation industrielle des émissions de TV. Hormis *Nice People*, tous les formats utilisés en France ont été achetés à des sociétés telles que la néerlandaise En-

demol (*Big Brother*, donc *Loft Story*), désormais aux mains de Mediaset, ou Expand (*Koh Lanta*, issue de l'américain *Survivor*). Le principe du *loft* s'est vendu dans 70 pays.

La formule s'est toutefois vite essoufflée. En 2004, TF1 a brutalement interrompu *La Ferme des célébrités*, aussi due à Endemol. Sur M6, *Les Colocataires* sont passés par pertes et profits. En février 2008, la *Star Ac'* a été chahutée au niveau de l'audience, battue par une série américaine de M6.

Un réel en question. M6 présentait *Loft Story* comme une «fiction réelle interactive», ce qui ne veut rien dire. En juin 2001, un ado interrogé par la RSR résume le propos: «Je regarde ça comme une fiction, ce n'est pas la réalité.» La télé du réel n'a jamais été réelle. De fait, ce format ne laisse pas grand-chose en héritage, hormis un goût pour des émissions récurrentes, exploité par des docufictions. Et une manière nouvelle de jongler entre les plateformes, TV hertziennes, chaînes satellites, Internet ainsi que téléphone portable.

■ ■ ■ CYBER-PÉDOPHILIE

Internet crée une nouvelle forme de criminalité. Le développement galopant de la Toile, l'exploitation grandissante des enfants de par le monde et la constatation qu'il existe un marché considérable pour la pédopornographie ont conduit la Suisse, tout comme les autres pays industrialisés, à adopter une législation tendant à punir la possession d'images à caractère pédophile.

En été 2002, la gigantesque opération «Genesis», visant des milliers d'internautes aux quatre coins du monde, tous soupçonnés d'avoir téléchargé ce type d'images depuis le site texan Landslide et démasqués par leur carte de crédit, marque le début d'une longue liste de rafles. Le ton d'une répression qui va grandissante est donné, même si ses effets sont difficilement mesurables.

A Berne, un service national de coordination de la lutte contre la criminalité sur Internet (SCOCI) a vu le jour et centralise les signalements. En 2006, celui-ci a reçu 500 communications par mois. Au total et sur l'année, 600 cas se sont avérés sérieux, dont 24,3% concernaient la pédopornographie. **Fati Mansour**

■ ■ ■ ARMES À DOMICILE

L'arme militaire fait 300 morts par an

Un tabou vacille: le fusil d'assaut utilisé dans des drames civils fait enfin débat. Mais l'arme d'ordonnance reste pour l'instant à domicile

mais rendre leurs munitions lorsqu'ils quittent le service. Un premier tabou est donc tombé, plus de quinze ans après la fin de la Guerre froide, lorsque le fusil d'assaut était encore considéré comme le premier moyen de défense face à l'envahisseur potentiel.

Au-delà de cette «demi-mesure», deux camps s'affrontent sans ménagement sur le sort de l'arme elle-même. Le ministre de la Défense Samuel Schmid continue de faire valoir des critères sécuritaires: dans l'urgence, les soldats devraient intervenir équipés de leur arme. La droite insiste sur le contrat de confiance entre l'Etat et les citoyens, matérialisé par le prêt de l'arme de service. Les sociétés de tir pèsent de tout leur poids sur le débat, elles qui craignent pour leur survie en cas de suppression des tirs obligatoires.

Le peuple aura le dernier mot

Face aux partisans du statu quo, une large coalition s'est créée, regroupant la gauche et diverses associations, de femmes notamment. Après le refus du parlement de légiférer, cette coalition a lancé, en septembre dernier, une initiative populaire «Contre la violence des armes». Ce texte demande le dépôt des armes dans les arsenaux et la fin de la possibilité d'acquérir son fusil ou son pistolet au moment de quitter l'armée.

Le peuple aura le dernier mot. Sans doute pas avant 2010. En attendant, le macabre recensement des faits divers se poursuit.

Ron Hochuli

Quelque 300 morts par an. Selon une appréciation du célèbre criminologue Martin Killias, environ 3000 personnes ont été tuées par une arme d'ordonnance au cours de la décennie écoulée. Suicides, drames familiaux, tireurs fous... L'arme militaire du citoyen-soldat est très souvent impliquée.

Les Suisses détiennent, à leur domicile, au total quelque deux millions d'armes. Dont 231 000 fusils d'assaut et 51 600 pistolets d'ordonnance, selon de récentes estimations. La fréquence des faits divers tragiques a fini par choquer l'opinion publique. Le débat a enflé après des drames particulièrement médiatisés, tel le meurtre de la skieuse Corinne Rey-Bellet et de son frère par l'époux de la Valaisanne, un officier alémanique, banquier au civil.

La munition reste à l'arsenal

Ce drame a contribué à porter au niveau politique un débat à forte valeur émotionnelle. Seul un compromis sur le plus petit dénominateur commun a été trouvé: les soldats doivent désor-



Le Fusil d'assaut 90. La macabre statistique des faits divers mortels impliquant l'usage de l'arme d'ordonnance a fini par réveiller les consciences.

PUBLICITÉ

Un lien de solidarité!

La Loterie Romande oeuvre pour le bien commun. Elle redistribue l'intégralité de ses bénéfices en faveur de projets et d'institutions d'utilité publique sur tout le territoire romand. Un soutien essentiel dont bénéficie notamment le monde de l'enfance.

www.entraide.ch www.loterie.ch

Loterie Romande
Le plaisir des uns fait le bonheur des autres

REPÈRES

TOUS PHOTOGRAPHES

LA SOUPE

Qui a fait de Pascal Couchepin et de Daniel Brélaz des stars? «La Soupe».

L'humour politique a fait son grand retour sur les ondes et scènes romandes. La Première y est pour beaucoup, avec son rendez-vous radiophonique de *La Soupe*. Depuis son arrivée dans l'émission du dimanche, en 2000, l'imitateur Yann Lambiel s'y est profilé comme chef de file incontesté de la satire.

Certes, il n'y a pas que lui. L'essor des revues participe aussi de cette vague humoristique. A Genève, à Neuchâtel avec *Cuche* et *Barbezat*, à Lausanne ou à Fribourg, les railleurs font le plein et sont souvent subventionnés par les autorités qu'ils brocardent. Citons encore un autre podium de la dérision sur lequel il est moins humiliant pour un politicien de monter que de ne jamais être nommé: le Grand Prix du Maire de Champagnac, décerné, lui, depuis vingt ans déjà.

Mais c'est grâce à Yann Lambiel que certaines figures de la politique suisse ont acquis une notoriété rarement atteinte. Moritz Leuenberger en ministre endormi, Ruth Dreifuss en maman éméchée, Samuel Schmid en joyeux naïf: autant d'imitations désormais largement imitées, notamment dans les cours de récréation. Et avec son récent lapsus «mörgelien», Pascal Couchepin montre heureusement que les modèles peuvent encore dépasser en talent leur caricature.

Yelmarc Roulet



Dans le métro de Londres après les attentats, en juillet 2005.

Naguère, personne ou presque ne sortait de chez lui le matin avec un appareil photo dans sa poche. Depuis quelques années, grâce à la généralisation des photophones et des petits compacts numériques, chacun peut prendre une image en tout temps et tout lieu de tout et de rien. Cette nouvelle donne technologique a considérablement grossi le flot déjà important des photos amateur, en particulier sur le Web

et dans les médias. Le phénomène «Tous photographes» s'est d'abord cristallisé sur les attentats de Londres en juillet 2005, couverts par les témoins directs de l'événement avec leurs téléphones portables, alors même que les professionnels de l'image étaient tenus à l'écart par la police. La photo fantomatique d'Alexander Chadwick prise dans le métro peu après une explosion a été publiée dans le monde entier.

Cette irruption de la figure de l'amateur sur la scène médiatique n'est que la partie d'un plus grand tout: celui d'un Web qui permet de produire et de partager à l'échelle de son quartier ou de la planète non seulement des images, mais également des vidéos, des informations, des opinions ou des savoirs comme dans le cas de Wikipédia. Tous journalistes, tous vidéastes, tous critiques, tous écrivains... Luc Debraine

HOMME DE FLORES

Le cousin de l'Homme vous donne le bonjour.

En 2003, dans une grotte de l'île indonésienne de Flores, des paléontologues mettent au jour le squelette d'un individu haut d'un mètre, baptisé LB1 ou Hobbit, en référence aux récits de J. R. R. Tolkien. Les ossements sont datés de - 18 000 ans; le corps contient à la fois des caractères modernes et peu évolués; mais surtout le crâne a un volume de 380 cm³, soit de quoi y loger un pamplemousse - celui d'*Homo sapiens* est de 1350 cm³.

Les restes de douze autres spécimens sont ensuite découverts non loin. S'engage alors une querelle de paléontologues. D'aucun prétendent que le Hobbit est une nouvelle espèce du genre *Homo*, et le nomment

Homo floresiensis. Sa petite taille serait due au nanisme insulaire, un phénomène évolutif à l'origine d'une réduction de la taille des gros animaux vivant sur une île; cette hypothèse est renforcée par la découverte sur Flores de restes de stégodon (ancêtre nain de l'éléphant). Pour d'autres, il s'agit plutôt d'un *H. sapiens* atteint de microcéphalie, une anomalie de croissance de la boîte crânienne. Mais la dernière étude, parue en septembre 2007, montre que les os du poignet d'*H. floresiensis* sont trop différents de ceux d'*H. sapiens* pour que les deux espèces puissent être considérées comme liées. Pour mettre tout le monde d'accord, les paléontologues comptent désormais analyser l'ADN des futurs fossiles de cette peuplade. S'ils en trouvent... Olivier Dessibourg



KOSOVO

Le vingt-septième canton

Près d'un Kosovar sur quinze vit aujourd'hui en Suisse

L'intensité des klaxons et le nombre de drapeaux rouge et noir agités l'ont démontré: l'indépendance unilatérale du Kosovo proclamée le 17 février a eu un important écho en Suisse. Normal: selon les derniers chiffres officiels, la Suisse héberge 187 365 personnes enregistrées comme Serbes, dont 110 000 sont des Kosovars, selon l'Office fédéral des migrations (ODM). Des Kosovars qui constituent désormais la quatrième communauté étrangère du pays, derrière les Italiens (289 589), les Allemands (201 889) et les Portugais (182 324).

Près d'un Kosovar sur 15 résiderait ainsi en Suisse. Si bien que l'ex-province sous tutelle serbe a fini par être décrite comme le 27^e canton suisse. La Suisse a dès lors estimé qu'il était dans son intérêt de s'engager en faveur d'une indépendance de la province. Sous l'impulsion de la ministre des Affaires étrangères Micheline Calmy-Rey, elle a été un des premiers pays, en mai 2005, à s'engager dans ce sens. Et dix jours

après l'indépendance autoproclamée par le Kosovo, la Suisse a d'ailleurs reconnu le nouvel Etat.

La première vague d'immigrés kosovars est arrivée en Suisse dans les années 1960. Des saisonniers essentiellement. Les réfugiés politiques les ont ensuite suivis au gré des violences qui ont secoué les Balkans.

Exclus du marché du travail

En 1991, Berne décidait d'exclure l'ex-Yougoslavie de la liste des pays de recrutement traditionnel de main-d'œuvre étrangère, décision qui découlait de la nouvelle doctrine des «trois cercles». Conséquence: ses ressortissants n'ont plus eu d'autre choix que l'asile pour espérer résider en Suisse; 41 000 demandes ont été déposées en 1991. Mais le flux le plus important a bien eu lieu fin 1998 et début 1999, lorsque la guerre a éclaté au Kosovo. Près d'un million d'Albanais de la province ont alors été contraints à l'exode par les forces serbes puis par les bombardements de l'OTAN qui ont fait rage durant septante-huit jours.

Fin mars 1999, la Suisse comptait 48 000 réfugiés «yougoslaves», dont environ 44 000 Kosovars. Rien qu'au cours du deuxième trimestre de

1999, 22 000 nouveaux Kosovars entraient en Suisse pour trouver un refuge. A cette époque, on parlait du plus grand afflux de réfugiés en Suisse depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Mais le 23 juin, deux semaines seulement après la fin des raids aériens de l'OTAN et donc de l'annonce du retrait des troupes de Slobodan Milosevic du Kosovo, le Conseil fédéral décidait de lever l'admission collective provisoire des réfugiés kosovars et il prenait des mesures urgentes pour les encourager à rentrer chez eux: 2000 francs d'aide au retour par personne pour ceux qui partiraient avant le 31 décembre, ainsi qu'une aide matérielle sur place. Environ 25 000 Kosovars ont accepté ce «marché». Plusieurs milliers ont été rapatriés les années suivantes. Une minorité a réussi à obtenir l'asile, environ 2000 ont bénéficié d'une admission provisoire individuelle et 4000 ont fini par recevoir un permis humanitaire.

Boucs émissaires faciles

Lorsque la ministre Ruth Metzler avait annoncé que trois ans seraient nécessaires pour rapatrier tous les réfugiés kosovars, le *Blick* avait estimé que c'était «trop», rappellent Ueli Leuenberger et Alain Maillard, dans *Les Damnés du troisième cercle - Les Kosovars en Suisse 1965-1999*. «Le degré d'acceptance de la population suisse est fragile», avait souligné le quotidien. Aujourd'hui encore, les Kosovars ne sont pas toujours bien acceptés. La violence des jeunes est souvent épinglée. La Suisse reste un des principaux pays donateurs du Kosovo. L'aide au développement et les aides économiques pour 2008 s'élèvent à 13,9 millions. La Suisse participe aussi, depuis 1999, à la Force internationale de maintien de la paix au Kosovo, avec la Swisscoy. Le Conseil fédéral s'est prononcé pour son prolongement jusqu'à fin 2011.

Valérie de Graffenried



Des réfugiés kosovars sont accueillis à Bâle, en juin 1999.

CELLULES SOUCHES

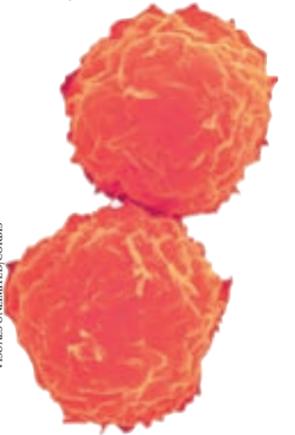
On les qualifie parfois de «pièces de rechange du corps humain».

Les cellules souches portent en elles les espoirs de la médecine régénératrice: encore non différenciées, elles peuvent se spécialiser en tous les types de cellules du corps humain (sanguin, musculaire, rétinien, etc.). Les scientifiques tentent donc de les planter dans les organes endommagés (cœur touché par un infarctus, rétine dysfonctionnant, par exemple) pour qu'elles les régénèrent.

Il existe plusieurs types de cellules souches. Celles dites «adultes», car présentes dans le corps, ont été découvertes dès les années 1960. Ce sont par exemple celles contenues dans la moelle osseuse, qui sont responsables du remplacement des cellules sanguines au fil du temps.

D'autres ont été localisées dans le cordon ombilical ou le fœtus. Mais ce sont les cellules souches formant l'embryon durant ses cinq premiers jours (le blastocyste) qui intéressent le plus les scientifiques, car elles ont un plus grand potentiel de différenciation et d'autoréplication.

La percée survient en novembre 1998: l'équipe américaine du biologiste James Thomson dérive la première lignée de cellules souches d'embryon. Mais le débat éthique pointe en même temps qu'explose ce domaine scientifique: pour générer ce genre de cellules, il faut disposer d'embryons humains, que les opposants à ces recherches considèrent comme des vies en puissance. Cela même si ces embryons sont de toute façon destinés à être détruits (dans le cas d'un surplus issu d'une fécondation in vitro par exemple). En Suisse, le peuple accepte, le 28 novembre 2004, une loi autorisant la poursuite des travaux sur les cellules souches d'embryon.



Conscients de ce débat et de ce problème éthique, les scientifiques du monde entier tentent de le contourner. En novembre 2007, deux équipes - l'une japonaise, l'autre étant celle de Thomson - affirment y être parvenues: elles ont réussi à générer un équivalent presque parfait de cellules souches embryonnaires en reprogrammant génétiquement des cellules de peau. Puis en janvier et en février 2008, un groupe américain prouve définitivement, en utilisant la technique du diagnostic préimplantatoire, qu'il est possible de dériver des lignées de cellules souches d'embryon sans forcément détruire ce dernier. La querelle éthique perd fortement de sa vigueur.

C'est aussi cette année, dix ans après l'avancée déterminante de James Thomson, que devraient commencer les premiers essais cliniques utilisant des cellules souches d'embryon à but thérapeutique. La firme américaine Geron ainsi qu'un groupe de l'Institut Karolinska en Suède prévoient d'en injecter dans la moelle épinière de patients lésés pour la régénération.

Olivier Dessibourg



TimeUP.ch

Le site pour les offres d'emploi
dans le domaine de l'horlogerie en Suisse

TimeUP est un service de
JobUP.ch, Le site romand de l'emploi



REPÈRES

PEOPLE

ADOS

Tournante, «happy slapping», incivilités: les jeunes font peur.

Printemps 2007. Chantal Galladé, conseillère nationale socialiste zurichoise, propose d'emprisonner les moins de 15 ans en cas de crime ou de délit grave. L'idée a mûri en même temps que la peur dans une population vieillissante: ces jeunes, ceux qui posent leurs baskets sur les sièges de bus et qui se trouvent la peau de partout, ont beau être mineurs, ils sont capables de tout. Il n'y a plus d'enfance. De spectaculaires faits divers alimentent ce sentiment. Des enfants qui enlèvent et torturent d'autres enfants, des ados qui tuent des SDF ou des personnes âgées, des filles qui se mettent à cogner, des écoliers qui violent leurs camarades. A l'orée du troisième millénaire, la Suisse découvre les «tournantes», ces violents collectifs ritualisés dans les cités françaises. Puis c'est le tour du happy slapping, cette agression gratuite filmée sur portable qui nous guette tous au coin de la rue. Malaise. Mousse médiatique ou phénomène réel? Si l'augmentation des crimes graves est controversée, deux phénomènes sont incontestés: l'augmentation de l'incivilité chez les mineurs ainsi que leur précocité accrue. Les médecins confirment un avancement de l'âge de la puberté, et les psychologues observent une tendance à s'attarder dans l'adolescence. Diagnostic du psychiatre genevois François Ladame: les jeunes souffrent des troubles habituels de leur âge. La nouveauté est qu'ils font face à des adultes fragilisés. L'adolescence est devenue «un passage non protégé».

Anna Lietti



Ségolène Royal, à la plage en 2006. Photo «volée», selon la candidate.



Moritz Leuenberger, en maillot, saisi par un amateur à Oman en 2006. Photo non autorisée.



Nicolas Sarkozy et Carla Bruni au Caire, 2008. Photo prise par un professionnel agréé par l'Elysée.



Poutine, en vacances en Sibérie, été 2007. Photo mise en scène et largement diffusée.

Tout et rien. Ces quatre photos ont tout en commun parce qu'elles montrent chacune une personnalité publique dans sa vie privée. Mais elles n'ont rien en commun parce que deux clichés (Poutine et Sarkozy) ont été organisés pour

servir de «pub» à ceux qui figurent dessus. Alors que les deux autres ont été pris à l'insu de leur sujet.

Cette décennie écoulée, la frontière entre vie publique et privée a été «floutée». Daniel Brélat a confessé sa longue vie de puceau. Plus

d'une figure romande a raconté ses bouleversants cancers. Tout le monde a tout vu des excès de Britney. Comme si le grand public, désormais, refusait de croire qu'une politicienne ou qu'une vedette ne sont qu'une somme de convictions

désincarnées. Comme si chacun, en retour, se sentait un peu people.

Qu'est-ce qui a facilité cette exhibition de l'intime? La télé-réalité. La photo numérique et les téléphones qui ont accéléré la diffusion d'images jusqu'alors contrôlées.

L'obsolescence des grandes idées qui a obligé politiciens ou économistes à se montrer en «Madame ou Monsieur Tout Le Monde». Sans oublier le plaisir narcissique addictif qu'auront goûté tous ces paparazzés. Stéphane Bonvin

LIBÉRALISATION

Dix ans de réformes en Suisse

En décembre 1995, David de Pury, Heinz Hauser et Beat Schmid publiaient, sous le titre «Ayons le courage d'un nouveau départ. Un programme pour la relance de la politique économique de la Suisse», leur fameux Livre blanc. Taxé d'ultralibéralisme et condamné par la gauche, ce plan de réforme avait créé le tollé dans une partie du monde politique. Douze ans plus tard, où en est-on? Qu'est-ce qui a été réalisé? Qu'est-ce qui est en cours? Qu'est-ce qui est en rade? Plongée dans les décisions politiques prises ces dix dernières années.

- Vert: réalisé,
- Orange: partiellement réalisé
- Rouge: non réalisé

● **Maitrise des dépenses:** l'adoption de deux programmes d'allègement budgétaire et du frein à l'endettement a fortement contribué à ralentir la croissance des dépenses.

● **Formation professionnelle:** la création des hautes écoles spécialisées a permis de revaloriser la formation professionnelle. Aux sept HES publiques s'ajoute une huitième, privée, à Zurich.

● **Permis de travail:** le système des trois cercles a été supprimé et la libre circulation des personnes introduite avec l'UE. Pour venir travailler en Suisse, les ressortissants des autres pays doivent être hautement qualifiés, spécialisés ou cadres.

● **Télécommunications:** la téléphonie mobile a été ouverte à la concurrence. Pour la téléphonie fixe, Swisscom conserve le monopole sur le dernier kilomètre, mais doit en ouvrir l'accès à ses concurrents.

● **Marché postal:** le monopole de La Poste a été supprimé pour les colis et abaissé à 100 grammes pour le courrier. Il passera prochainement à 50 grammes avant d'être supprimé à son tour.

● **Transports:** le libre accès au réseau est désormais garanti dans le trafic marchandises. Le réseau et l'exploitation sont séparés sur le plan comptable et opérationnel.

● **Subventions:** la volonté de tailler dans les subventions a été maintes fois affirmée. Elles font l'objet d'un réexamen régulier. Mais aucun désengagement clair ne s'est encore produit.

● **Administration:** le Conseil fédéral a approuvé en 2008 le rapport final sur la réforme de l'administration, considérée comme achevée pour ce qui est de la conduite et de l'élimination des doublons.

● **Charge fiscale:** deux réformes de l'imposition des entreprises se sont succédées. Les couples mariés bénéficient provisoirement d'un régime plus favorable que par le passé. Hans-Rudolf Merz propose un taux unique de TVA de 6,1%.

● **Recherche:** grâce aux pôles de recherche nationaux, la recherche coûteuse a été partiellement regroupée. Il reste beaucoup à faire en recherche médicale.

● **Energie:** le marché de l'électricité et celui du gaz sont ouverts à la concurrence pour les gros consommateurs au 1er octobre 2008, puis tous les consommateurs dès 2013.

● **Chômage:** la création d'une assurance financée selon le risque encouru par la profession n'a pas été retenue.

● **Energie:** aucune entreprise électrique ou gazière en mains publiques (une très grande majorité) n'a été privatisée.

● **Télécommunications:** proposée par le Conseil fédéral, la privatisation de Swisscom a été refusée par le parlement. Celle de PostFinance pourrait être proposée en relation avec la libéralisation de la Poste.

● **SSR:** non-entrée en matière sur une privatisation.

● **Transports:** le Livre blanc voulait libéraliser les transports. On en est loin. Les sociétés anonymes actives dans ce domaine restent largement en mains publiques.

● **Prévoyance professionnelle non obligatoire:** l'individualisation totale n'a pas été réalisée, comme le souhaitaient les auteurs du Livre blanc.

● **Privatisations:** aucune n'a été privatisée mais les bénéfices de la vente des actions Swisscom sont affectés à la réduction de la dette.

● **Rocade fiscale:** l'idée de remplacer l'imposition directe par la fiscalité indirecte a été occasionnellement relayée par des élus de droite, sans résultat concret.

● **Responsabilité:** le Livre blanc voulait accentuer la responsabilité sociale en matière de prestations sociales. A part le durcissement du droit aux rentes d'invalidité, rien n'est vraiment en cours.

● **Minimum vital:** la prévoyance vieillesse aurait, selon le Livre blanc, dû se limiter au minimum vital. Or, les diminutions de prestations passent rarement le cap des votations populaires.

● **Universités:** on n'a pas déréglé la formation universitaire. Mais on les a forcées à collaborer. Et on a mis en place les accréditations, qui concernent aussi les institutions privées.

La manie de classer

Les 50 romans de l'été. Les 20 pays les plus compétitifs. Les 10 villes les plus attractives pour promener son chien. Les 5 shampoings les plus écologiques...

Etablir des hit-parades est devenu une mode. Publier des listes hiérarchisées, une manie. Distribuer les bons et les mauvais points, un devoir. Prétendument objectifs, ces classements ont tous leur part d'arbitraire - ou de mauvaise foi. Notre catalogue de 100 repères de la décennie n'échappe pas aux limites du genre. Des repères, d'accord, mais pourquoi 100? Penser à tous ces mots-clés que nous avons dû sacrifier nous rend malades. En publier la liste (non exhaustive, bien sûr) est un début de soulagement. Assurance maternité (light). Internement à vie. Agglomération. Lémanique. Fiches alpines. Journée continue. Swiss houses. EPFL. Porsche Cayenne. ECAL.

Start-up. M2. Dubaï. Feng shui. Natascha Kampusch. Michael Moore. Anna Politkovskaïa. Florence Aubenas. Le Tigre celt. Banlieues. Rupert Murdoch. La Première Gorgée de bière de Philippe Delerm. Porno. Génériques. Buzz. PSP. Cailler. Sushi. Philanthrope. Bulle. Nanotechnologies. Déclin. Euro Millions. Banques cantonales. Secundos, secundas. Sans-papiers. Köbi Kuhn. Crachat. Les «523». Paris Hilton. Bertrand Piccard. Yuan. Greenspan. Exoplanètes. Le Pen. Bosman. Columbine. Anna Lindh. Orange. Oligarques. La panne (CFF). Christoph Marthaler. Ingrid Betancourt. «Les Yougos». Drogues récréatives. Pôles. Desperate Housewives. Xéno-greffes. Storytelling. Darfour. Politiquement correct. Ostalgie. Coup de boule. Etc., etc. Vous êtes allés jusqu'au bout de la liste? Bravo, cher lecteur, à vous de discuter et de juger la pertinence de nos choix. LT

« Dès que j'avais un livre, mon premier soin était de m'enfermer avec dans ma chambre d'hôtel comme pour une séance d'initiation, et je ne décrochais pas avant d'en avoir terminé, qu'il eût deux cents ou mille pages. Lire les paroles qu'un homme, dont on ne connaît généralement ni le visage ni la vie, a écrites tout spécialement à votre intention sans espérer que vous les liriez un jour, vous qui êtes si loin, si loin sur d'autres continents, d'une autre langue. Peut-être habite-t-il actuellement dans une grande maison de campagne au bord du Tibre ou un quarante-septième étage dans New York illuminé, peut-être est-il en train de pêcher l'écrevisse, de piler la glace pour le whisky de cinq heures, de caresser sa femme sur le divan, de jouer avec ses enfants ou de se réveiller d'une sieste en songeant à tout ce qu'il voulait mettre de vérité dans ses livres, sincèrement persuadé de n'avoir pas réussi bien que tout y soit quand même, presque malgré lui. Il a écrit pour vous. Pour vous tous. Parce qu'il est venu au monde avec ce besoin de vider son sac qui le reprend périodiquement. Parce qu'il a vécu ce que nous vivons tous, qu'il a fait dans ses langes et bu au sein, il y a de cela trente ou cinquante ans, a épousé et trompé sa femme, a eu son compte d'emmerdements, a peiné et rigolé de bons coups dans sa vie, parce qu'il a eu faim de corps jeunes et de plats savoureux, et aussi de Dieu de temps à autre et qu'il n'a pas su concilier le tout de manière à être en règle avec lui-même. Il s'est mis à sa machine à écrire le jour où il était malheureux comme les pierres à cause d'un incident ridicule ou d'une vraie tragédie qu'il ne révélera jamais sous son aspect authentique parce que cela lui est impossible. Mais il ne tient qu'à vous de reconstituer le drame à la lumière de votre propre expérience et tant pis si vous vous trompez du tout au tout sur cet homme qui n'est peut-être en fin de compte qu'un joyeux luron mythomane ou un saligaud de la pire espèce toujours prêt à baiser en douce la femme de son voisin. Qu'il ait pu écrire les deux cents pages que vous avez sous les yeux doit vous suffire. Qu'il soit l'auteur d'une seule petite phrase du genre : « À quoi bon vous tracasser pour si peu, allez donc faire un somme en attendant », le désigne déjà à nous comme un miracle vivant. Même si vous deviez oublier cette phrase aussitôt lue et n'y repenser que le jour où tout va de travers, à commencer par le réchaud à gaz ou la matrice de votre femme. Et si par hasard vous avez la prétention de devenir écrivain à votre tour, ce que je ne vous souhaite pas, lisez attentivement et sans relâche. Le Littré, les articles de dernière heure, les insertions nécrologiques, le bulletin des menstrues de Queen Libesth, lisez, lisez tout ce qui passe à votre portée. À moins que, comme ce fut souvent mon cas, vous n'ayez même pas de quoi vous acheter le journal du matin. Alors descendez dans le métro, asseyez-vous au chaud sur le banc poisseux – et lisez ! Lisez les avis, les affiches, lisez les pancartes émaillées ou les papiers froissés dans la corbeille, lisez par-dessus l'épaule du voisin, mais lisez ! »

Louis Calaferte (1928-1994),
Septentrion
© Éditions Denoël, 1984

PAYOT

L I B R A I R E

TOUS LES LIVRES, POUR TOUS LES LECTEURS

Lausanne Genève La Chaux-de-Fonds Fribourg Montreux Neuchâtel Nyon Sion Vevey Yverdon-les-Bains Zürich

www.payot.ch

Audi **Swiss** Service Package

3 ans / 100'000 km réparation et service

La technique est notre passion www.audi.ch

Le fruit de nos meilleures idées.



L'Audi R8.

Vos bases R8: Bäretswil, Garage Heinz Stern • Bâle, ASAG Auto-Service, Gellert-Garage • Berne, AMAG Bern • Breganzona, Garage Cassarate • Carouge, AMAG Centre Audi Carouge • Crissier, AMAG Centre Audi Crissier • Gordola, Tognetti Auto • Hinterkappelen, Automobile Nemeth • Kriens, AMAG Kriens • Schinznach-Bad, AMAG Service • Sion, Garage Olympic Paul Antille Sion • Zurich, AMAG Audi Center Zürich • Zurich, AMAG Utoquai





Voyage
dans **LE TEMPS**

Ce supplément ne peut être vendu séparément **Le Temps** Mardi 18 mars 2008

VOYAGE DANS LE TEMPS

C'est à fêter une bien courte période que nous consacrons aujourd'hui ce numéro spécial. Que sont dix ans dans l'histoire d'un journal, cette institution qui a bravé deux siècles... Dès lors, n'est-il pas présomptueux de célébrer l'anniversaire d'une sortie de l'enfance?

La naissance du *Temps*, pourtant, s'est faite dans des circonstances qui ont si fortement marqué la Suisse romande que son projet fut d'emblée soumis à d'intenses débats.

La disparition du *Journal de Genève* et *Gazette de Lausanne* marquait, pour beaucoup, l'extinction douloureusement ressentie d'un patrimoine historique et culturel. Ceux qui s'en alertaient avaient à cœur de voir se perpétuer la tradition humaniste et le rayonnement international du célèbre *Esprit* de Genève, dont le journal au titre vert fut une des icônes.



Eric Hoesli et David de Pury.

A l'inverse, nombreux étaient les lecteurs du *Nouveau Quotidien* inquiets d'une dilution de l'énergie vitale et des engagements de leur jeune titre, notamment le combat européen qui avait marqué son «esprit d'ouverture».

Ces peurs ont été à la mesure des espoirs soulevés par le projet d'un journal de qualité d'audience nationale, destiné à tous les francophones du pays, doté de moyens supérieurs à ceux de ses prédécesseurs, et ainsi capable d'honorer ses ambitions.

Dans cette tempête d'émotions s'est fait jour un esprit critique particulier, auprès des lecteurs comme auprès des rédacteurs. Il a fondé un esprit neuf, propre au *Temps* et au courage de ses fondateurs.

Je veux parler ici de ses éditeurs, qui avaient à affronter plus de risques que de certitudes, à recevoir plus de coups que de dividendes.

Je veux parler de David de Pury, qu'une mort prématurée nous a enlevé après qu'il eut bataillé sans relâche pour imposer l'envergure de sa vision économique et politique du titre.

Je veux enfin parler d'Eric Hoesli, le directeur et rédacteur en chef qui a construit ce journal avec une auto-

Le sens du «Temps»

Par Jean-Jacques Roth

Directeur
Rédacteur en chef

La première Une du «Temps», le 18 mars 1998.

rité intellectuelle et une maîtrise journalistique inégalables. Mais les conditions mêmes de cette éclosion ont fait la force du *Temps*. La vigilance aiguisée du public, les discussions incessantes qui ont rythmé les premières années en rédaction ont activé une culture du débat qui nous a rendus plus conscients de nos objectifs, et d'une culture de l'écoute qui nous a faits plus sensibles à l'exigence des lecteurs.

Cette musculature d'origine n'a pas été de trop lorsqu'il a fallu affronter d'autres bourrasques. En quelques années, l'univers des médias a connu des changements dont personne en 1998 ne prédisait l'ampleur. Une grave et longue crise des recettes publicitaires, en 2001, la propagation rapide d'Internet et de l'information instantanée sur une multitude de supports, la naissance foudroyante des journaux gratuits: en dix ans, les modes de production et de consommation de l'information ont été bouleversés alors que s'effritaient les ressources des médias traditionnels.

La remise en question des modèles d'affaires, la fulgurante mobilité des nouveaux véhicules d'information, l'imprévisible avancée des progrès technologiques créent aujourd'hui

un système instable où, pour prospérer, une entreprise de presse doit s'appuyer sur des choix clairs, dans ses contenus et dans ses stratégies de marketing.

Le Temps les a faits dès l'origine, il les a confirmés au fil des années. Dix ans plus tard, c'est un journal plus solide, plus sûr de sa personnalité et des attentes de ses lecteurs. Parmi elles, l'exigence de sens s'est clairement renforcée. Elle se manifeste avec une intensité redoublée parce que l'information est aujourd'hui un bruit de fond qui ne nous quitte nulle part et qui ressasse un nombre restreint d'événements traités sur un mode uniforme. Ce grisaillement continu, cette «malinfo» provoque une méfiance croissante des publics soucieux de la diversité du réel et des nuances qu'exige sa lecture approfondie. Un média comme le nôtre, sur papier comme sur ses supports numériques, a donc pour vocation d'opposer à cette simplification les armes de la pensée complexe. Au-delà des plus-values naturelles que nous devons apporter - l'analyse, l'enquête, les commentaires - il s'agit de convoquer toutes les intelligences formant la compétence, à vrai dire inouïe dans bien des domaines, de la communauté

dans laquelle nous vivons. Par les alliances nouées avec des partenaires suisses et étrangers, par les pages ouvertes aux spécialistes de tous secteurs et aux opinions de toutes obédiences, notre titre entend étendre à la fois ses capacités d'intervention journalistique et sa plate-forme de savoirs et de regards.

A cet égard, la création du site *sortir.ch* en collaboration avec la Télévision suisse romande, le prochain renouvellement de notre site *letemps.ch*, mais aussi la numérisation des archives du *Journal de Genève* et d'autres projets à naître encore sont des facteurs décisifs de développement. Le futur ne cesse de frapper à notre porte. Cela nous oblige à repenser nos pratiques mais aussi, et surtout, notre raison d'être. Tenter, jour après jour, d'offrir une lecture pertinente de l'actualité. Contribuer au partage des sensibilités dont le maillage fabrique ce lien social, cette vitalité démocratique, ce précieux bien public auxquels nous sommes attachés: si dans ses formes elle évolue, notre mission n'a pas changé, elle ne changera pas. C'est par vous, qui nous lisez, qu'elle trouve son sens. C'est à vous que va aujourd'hui notre reconnaissance.

Michael Ringier

Président du groupe Ringier

La voix de toute une région



KEYSTONE

Notre maison d'édition fête ses 175 ans. Elle est d'autant plus heureuse d'apporter son soutien au plus jeune des quotidiens romands. Nous saluons toute l'équipe du *Temps* à l'occasion de ce dixième anniversaire et la félicitons pour le travail accompli. Il a fallu, nous le savons, beaucoup d'énergie et de talent pour réussir ce pari: non seulement faire vivre un journal de qualité dans un territoire restreint mais aussi faire de lui la voix de toute une région. Nous sommes fiers de vous. Fiers aussi de ces lecteurs romands qui restent attachés au journalisme le plus exigeant. Pas mécontents non plus d'apporter notre contribution à l'identité de ce titre qui n'a rien de provincial, qui se montre véritablement de portée suisse et même internationale.

Le paysage des médias est en pleine turbulence. Mais le défaitisme n'est pas de mise. S'exprimant à la fois sur le papier et sur l'écran, le professionnalisme reste payant parce que nécessaire. Si un journal trouve le ton juste, s'il est porteur de sens, il garde sa place dans la société.

Bien sûr, nous devons évoluer avec les nouvelles habitudes: *Le Temps* comme les autres. Il devra se détacher plus encore, comme il a si bien commencé de le faire, du peloton de tous ceux qui nous inondent de nouvelles à l'état brut. Mais nous lui souhaitons aussi de rester fidèle à lui-même.

Mon plaisir en cette fête est mêlé de curiosité: je me réjouis d'ores et déjà de vous lire au jour de vos 20 ans. Vous écrivez au quotidien l'histoire du journalisme. Elle nous passionne. Puisse-t-elle passionner longtemps encore vos lecteurs.

Stéphane Garelli

Président du Conseil d'administration du «Temps»

Un petit bout d'histoire



SEBASTIEN FÉVAL / EDIPRESS

Dix ans, c'est peu et beaucoup à la fois: par rapport aux 228 ans de la *Neue Zürcher Zeitung* et aux 223 ans du *Times*, nous faisons un peu jeune...

Et pourtant, ces dix années furent longues en travail, en émotions, en espoirs et désespoirs, mais aussi en satisfactions: car *Le Temps* désormais existe, et il grandit bien. C'est bien sûr le résultat de l'enthousiasme, et souvent de l'abnégation, de toute une équipe. C'est aussi une existence qui doit beaucoup à ses actionnaires qui n'ont jamais renié leur soutien ni leur confiance; et ils ont du mérite car un journal de qualité n'est pas nécessairement un investissement facile. Je voudrais aussi en ce jour avoir une pensée pour ceux qui nous ont accompagnés une partie du chemin, notamment Eric Hoesli, le premier directeur-rédacteur en chef du journal, et David de Pury, mon prédécesseur à la présidence du conseil.

«Tout orateur a deux génies: le sien et celui du siècle qui l'écoute», disait le prédicateur français du XVIIe siècle Louis Bourdaloue. Il en est de même pour un journal: inutile de faire de la qualité sans un lectorat qui l'apprécie. Car ce journal appartient aussi à vous, lecteurs, qui aimez réfléchir et êtes curieux de tout. Une civilisation éclairée respecte les idées nouvelles, une démocratie avancée accepte d'en débattre. Et nous essayons d'y contribuer. Bien sûr, nous devons rester modestes, mais il se peut que dans ce petit bout de terre qui a vu passer Voltaire et Rousseau, vous et nous, avec cette belle aventure qu'est *Le Temps*, nous écrivions aussi un petit bout d'histoire...

Pierre Lamunière

Président et administrateur délégué du groupe Edipresse

Le besoin de comprendre



FABRICE COPPINI / KEYSTONE

Il y a dix ans naissait votre journal. L'accouchement ne fut pas sans douleur, et l'on vit même quelques vilaines sorcières survoler le berceau en prédisant une mort précoce au nouveau-né. C'était méconnaître l'enthousiasme et la volonté farouche de quelques-uns. Rapidement, *Le Temps* imposa sa force tranquille dans un monde dominé par le bruit et l'éphémère.

L'évolution fulgurante des nouvelles technologies et l'accès à l'information gratuite pour un nombre toujours plus grand de citoyens constituent un défi majeur pour la presse traditionnelle. Mais le besoin de se former, de comprendre, de donner un sens aux choses ne cesse par ailleurs d'augmenter. Reconnaissons que sur ce terrain-là, les bons journaux sont imbattables. Le succès du *Temps* dans un marché de l'information sursaturé en apporte une belle démonstration.

Un dernier hommage enfin. Ces dix ans du *Temps* ont été aussi une formidable aventure humaine. Aujourd'hui, mes pensées vont à David de Pury, aristocrate républicain dont l'enthousiasme a rendu possible une fusion improbable; à Eric Hoesli, le premier timonier qui a su fédérer les équipes et donner élan et cohérence à l'ensemble, à Jean-Jacques Roth et Valérie Boagno qui ont su si bien faire fructifier l'héritage. Le dernier mot sera pour la rédaction. Talentueuse, elle n'a jamais ménagé ses efforts. L'avenir du journal repose entre ses mains. C'est le moment de lui dire merci.

ILS FONT «LE TEMPS»

156 visages

Le Temps se livre ici à visages découverts. La galerie de portraits qui parcourt ce numéro rassemble les collaborateurs réguliers de notre entreprise, dans l'ensemble de ses services: la rédaction, la mise en pages et la correction, l'iconographie et l'infographie, l'administration, les services commerciaux, le service aux abonnés, le marketing, la diffusion, la logistique et les infrastructures, la comptabilité, l'informatique...

Mais des dizaines de journalistes collaborent également au *Temps*, en Suisse et à l'étranger, par des articles occasionnels ou réguliers, qu'il n'était pas possible de présenter ici. Enfin, quelques portraits manquent à l'appel pour des raisons techniques. Ce sont ceux de Sabine BAUMGARTNER (Rédaction, Iconographie), Alain BESSE (Mise en pages), Catherine COCHARD (Rédaction, Hors-séries), Philippe GUMY (Rédaction, Economie), Eric JOZSEF (Rédaction, International, Rome) et Marie-Françoise MASSERÉY (Correction).

PHOTOS: VÉRONIQUE BOTTERON, EDDY MOTTAT, DANIEL WINTEREGG.

Sylvie ARSEVER
Rédaction, Dossiers
Cheffe de rubriqueJean-Pascal BAECHLER
Rédaction, EconomieSergio BAY
Mise en pagesDidier BECK
Reportings et statistiquesEvelyne BECK
Service aux abonnésJean-Louis BERTOLA
InformatiqueJacques BERTRAND
Mise en pagesSylvain BESSON
Rédaction, International (Paris)Johanne BLEIN
DocumentationGhislaine BLOCH
Rédaction, EconomieValérie BOAGNO
Directrice adjointeAnne BOBILLO
Directrice financièreWilly BODER
Rédaction, Economie (Berne)Fabienne BOGADI
Rédaction, EconomieStéphane BONVIN
Rédaction, Société
Chef de rubrique

B A U M E & M E R C I E R & M E

Photo © Robert Erdmann



Il est TEMPS de faire la différence. Pour en savoir plus sur la manière dont Baume & Mercier et TERI HATCHER participent à l'accès à l'enseignement pour nos enfants, aident à lutter contre le cancer et protègent l'environnement, veuillez visiter le site: www.baume-et-mercier.com

BAUME & MERCIER
GENEVE • 1830



DIAMANT

VOYAGE DANS LE TEMPS

Ces questions que vous nous posez sur

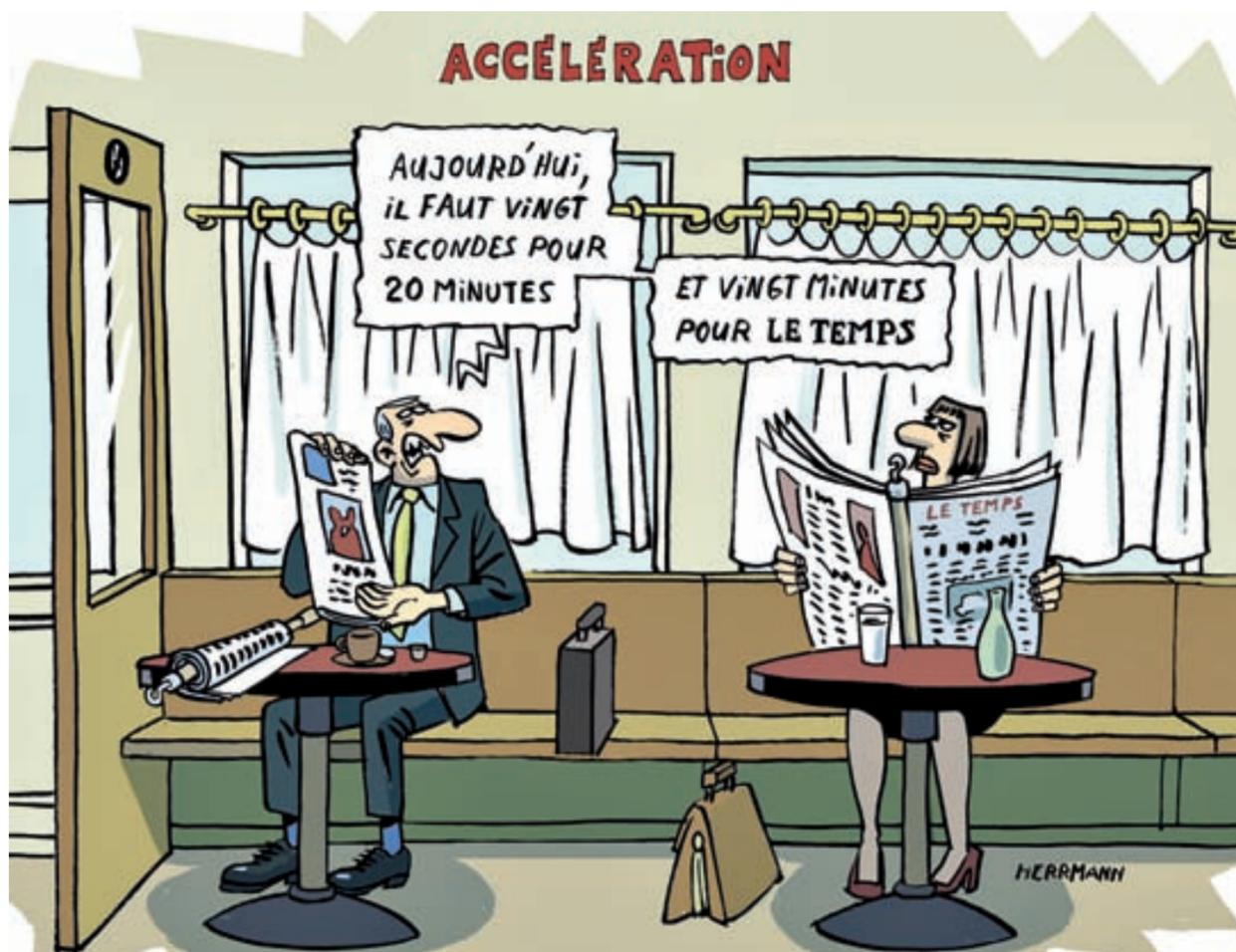
Quelles sont-elles, ces interrogations qui reviennent régulièrement lors de nos rencontres avec les lecteurs? Echantillonnage.
Par Ignace Jeannerat

■ Comment est né «Le Temps»?

Le Temps est né le 18 mars 1998 de la fusion de deux titres: le *Journal de Genève* et *Gazette de Lausanne*, fondé en 1826, et *Le Nouveau Quotidien*, créé en 1991. Dans un univers très concurrentiel, et face à une situation économique délicate pour les deux journaux, leurs actionnaires ont jugé souhaitable de réunir les qualités des uns et des autres et de faire naître un quotidien de qualité d'ambition nationale pour l'ensemble des lecteurs francophones du pays. Malgré ses ambitions, ce projet a soulevé de nombreuses inquiétudes, débats et polémiques, notamment à Genève, en raison du rayonnement chargé d'histoire du *Journal de Genève*. Le titre *Le Temps* a été choisi par les lecteurs des deux titres précédents parmi une sélection de propositions, de préférence au «Nouveau Journal», qui avait les faveurs de la rédaction.

■ Qui possède «Le Temps»?

Au premier jour du *Temps*, la nouvelle société était détenue à 47% par Edipresse, à 47% par les actionnaires du *Journal de Genève* et à 6% par les collaborateurs réunis au sein de la Société des rédacteurs et du personnel du *Temps*. Au fil des années, la part du capital détenue par le *Journal de Genève* et *Gazette de Lausanne* a été reprise par trois actionnaires: la Fondation de famille Sandoz, Bénédicte Hentsch et Claude Demole. L'entrée du *Monde* dans le capital du *Temps* est intervenue à l'occasion du retrait d'une partie des actionnaires du *Journal de Genève*. Une augmentation de capital plus tard et l'arrivée de l'éditeur Ringier ont défini les actuelles positions au sein de l'actionariat: ER Publishing,



société détenue à parts égales par les groupes Edipresse et Ringier (89,4%), Claude Demole (6,1%), *Le Monde* (2,1%), la Société des rédacteurs et du personnel (2,4%).

■ Etes-vous de gauche ou de droite?

Ni l'un ni l'autre. La Charte rédactionnelle, qui est la Constitution du journal, définit que *Le Temps* «est attaché aux valeurs libérales fondamentales, il défend les institutions démocratiques, les droits et libertés de l'individu et les principes de l'économie de marché. Il veille à préserver la paix civique et la justice sociale, sans craindre de stimuler le débat d'opinions». La charte précise encore que «*Le Temps* est une publication indépendante de tout parti politique, de toute organisation économique, confessionnelle et religieuse».

Il y a la réalité. Il y a la perception. Et la perception que peut en

avoir le lecteur n'est pas négligeable. Dans l'ensemble, *Le Temps* est perçu comme un quotidien de centre droit, notamment en raison de son attachement aux valeurs du libéralisme, de responsabilité individuelle et de défense de la sphère privée.

■ Qui fixe la ligne éditoriale?

Fixée par ses grands principes par la charte du journal (voir ci-dessus), la ligne éditoriale est, dans ses manifestations concrètes, le produit d'alchimies subtiles, où entrent les compétences des journalistes chargés de leurs dossiers, leurs propres opinions bien sûr, mais aussi la délibération collective et les inflexions de la rédaction en chef. Les séances régulières de rédaction, de rédaction en chef et de rubriques assurent un débat perpétuel sur les sujets qui comptent. S'y échangent aussi bien des prises de position que des points de vue sur la manière de traiter tel ou tel sujet, sur le tri et la hiéran-

chie des thèmes abordés dans le journal, facteurs décisifs dans l'élaboration de l'identité rédactionnelle. Sur des thèmes cardinaux, un comité éditorial ou, en cas d'événement de portée exceptionnelle, une séance de rédaction est convoquée, au terme de laquelle la rédaction en chef arrête la ligne éditoriale.

■ Un directeur, une directrice. Pourquoi cette direction bicéphale?

Ce modèle est assez unique dans la presse suisse. La réunion de deux compétences pour affronter les défis et les changements perpétuels de l'industrie des médias, pour oser de nouvelles initiatives qui différencient *Le Temps* de ses concurrents. Avantage premier: réussir la meilleure collaboration possible entre le contenu et la commercialisation du titre. Jean-Jacques Roth est directeur-

rédacteur en chef. Valérie Boagno est directrice adjointe. Pas de confusion possible à propos des rôles, que Valérie Boagno définit ainsi: «Jean-Jacques Roth est responsable de réaliser le meilleur quotidien qui soit, je suis responsable de le mettre en valeur le mieux possible.»

■ Comment s'organise une journée?

Une journée dans la rédaction commence à la vitesse d'un marathon et se termine au sprint. Au *Temps*, les premiers arrivés poussent la porte du siège genevois, place de Cornavin, un peu avant 8 heures. En rédaction, le premier rendez-vous organisé, hors éventuelles réunions ponctuelles, est le briefing de 9 h 45, animé par un membre de la rédaction en chef. Chaque journaliste peut y participer. Au moins un représentant par rubrique y assiste pour relayer le travail de ses collègues.

Après un bref bilan critique du numéro du jour, les premières idées et suggestions pour l'édition du lendemain fusent. Tour à tour, chaque rubrique présente ses options de travail. Collectivement, les idées sont discutées, affinées. Au fil de la journée, certains choix seront abandonnés. D'autres idées naîtront.

Sous la forme d'une réunion tournante qui se tient en début d'après-midi, les contours des pages se précisent. Quel article rejoindra la tête de page, comment se dessinera la séquence de chacune des rubriques? *Le Temps* fait son travail. Et le travail de tous crée *Le Temps*. En permanence, le contenu du journal est ajusté, précisé. Arbitrages, renoncements, compléments: les décisions se prennent en tête à tête ou par téléphone. Au sein de la rédaction en chef, un relais intervient en milieu d'après-midi: le gouvernail de l'édition est confié au rédacteur en chef adjoint qui conduira la manœuvre jusqu'à l'envoi de la dernière page, soit à 22 h 35, à 22 h 20 le vendredi.

Une deuxième réunion constituée se tient chaque jour à 17 heures avec les secrétaires de rédaction, chargés de l'édition et de la confection des pages. Face au «mur» du premier étage, les premières copies des pages définitives (les morasses) sont commentées. Le regard est davantage porté sur la mise en page, le choix des illustrations, les rythmes dans la mise en scène. Dès ce moment, le sprint commence: rédaction, titrage, mise en page, légendes, hors textes, relecture, correction... Dès 21 heures, les premières pages prennent la direction de la rotative.

■ Où êtes-vous imprimés?

Depuis sa naissance, le quotidien est imprimé par le groupe Edipresse, soit sur le site de Vernier, soit sur le site de Bussigny, situation actuelle. En principe, si les délais sont tenus, toutes les pages à imprimer sont arrivées à 22 h 45 à Bussigny, sous forme numérique. Premiers galops d'impression, réglages et c'est parti pour près de deux heures d'impression. Les délais sont très serrés, car les premiers exemplaires à destination des lecteurs de Suisse allemande doivent quitter Bussigny vers 0 h 30.

La course contre la montre se poursuit avec la distribution. Pour que chaque exemplaire atteigne son destinataire, par voie postale,

ILS FONT «LE TEMPS»



Véronique BOTTERON
Rédaction, Iconographie



Catherine BOVO
Comptabilité



Patricia BRIEL
Rédaction, Société



Pierre-Emmanuel BUSS
Rédaction, Régions (Neuchâtel)



Stéphane BUSSARD
Rédaction, International



Alain CAMPIOTTI
Rédaction, International



Daniel CAMPO
Service aux abonnés



Laurent CASPARY
Rédaction, Régions (Vaud)



Isabelle CERBONESCHI
Rédaction, Hors-séries Responsable



Pierre CHAMBONNET
Rédaction Internet



Marie-Laure CHAPATTE
Rédaction, Economie



Patrick CHAPPATTE
Dessinateur



Elisabeth CHARDON
Rédaction, Culture Responsable Sortir



Gilles CHARVIER
Mise en pages



Laurence CHAUVY
Rédaction, Culture



Guy CHAVANNES
Correction



André CLAVEL
Rédaction, Samedi Culturel



Fabienne CLERC
Acquisition et fidélisation clients Responsable service aux abonnés

«Le Temps»

par porteur ou sur un lieu de vente (kiosques, commerces, etc.), un complexe et impressionnant maillage du pays est organisé en partenariat avec plusieurs prestataires de services. Avec un souci pour tous: servir au mieux le client. Et une menace: un journal qui n'est pas distribué est un journal raté.

Où sont vos locaux?

L'idée fondatrice d'Eric Hoesli, premier directeur-rédacteur en chef du Temps, est toujours vivante: Le Temps est installé dans les gares, ou à proximité de la gare. Position centrale, facilités d'accès, mobilité entre les villes, commerces ouverts en soirée, kiosques... Les arguments ne manquaient pas pour faire des gares le lieu d'installation des rédactions du Temps. Ajoutez la compréhension des CFF qui ont rapidement été acquis à l'idée, et voilà qu'aujourd'hui encore à Genève, Lausanne, Neuchâtel, Zurich, Le Temps est au cœur de la gare. A Berne, la rédaction a quitté il y a quelques mois l'immeuble de Bollwerk pour rejoindre le nouveau centre de presse aménagé par la Confédération.

Peut-on visiter la rédaction?

Chaque mardi ou presque, Le Temps ouvre ses portes. A condition de s'inscrire au préalable, les lecteurs peuvent assister au briefing de rédaction de 9 h 45. Au terme de la séance, questions et échanges de vues sont partagés avec un membre de la rédaction en chef.

Subissez-vous des pressions ou des censures?

C'est la question qui nous est invariablement posée par les lecteurs. Des influences? Oui, bien sûr. Nous en subissons chaque jour, et sous toutes les formes. Un média est par définition au carrefour des activités politiques, économiques, sociales, culturelles, sportives. Il est par conséquent naturel que les institutions, les entreprises, les associations, les personnalités tentent d'y être traitées à leur plus grand bénéfice. Les pressions sont à la fois positives et négatives. Contacts directs ou lettres d'invitation, courriers de protestations ou, dans le pire des cas, lettres d'avocats: chacun des acteurs de l'actualité fait valoir, très légitimement, ses intérêts, ou à tout le moins son désir d'être traité avec rectitude.

Si les jeux d'influence sont innombrables et constants, les pressions à proprement parler sont rares. Assorties de menaces ou de sanctions, sous la forme d'un retrait de publicité par exemple, elles sont même rarissimes. Mais elles existent. C'est d'ailleurs une liberté fondamentale, pour un annonceur, que d'accorder ou de retirer sa confiance à un média. Il y a aussi les fâcheries entre un journaliste et une institution dont il a la charge: tel directeur de théâtre qui ne veut plus accueillir dans sa salle tel critique qui lui déplaît, tel chef d'entreprise qui refuse d'être interviewé par tel rédacteur. Elles existent aussi. Elles sont rarement durables si la preuve de la bonne foi et de la compétence est faite.

Contrairement aux idées souvent répandues, les seules personnes à ne pas exercer de pressions rédactionnelles sur Le Temps – et moins encore de censure – sont... ses éditeurs. Une claire répartition des rôles et des prérogatives entre les membres du conseil d'administration et de la direction de l'entreprise permettent à cette dernière de travailler en toute indépendance, dans le cadre de la Charte rédactionnelle élaborée lors de la fondation du titre.

Les mêmes principes s'appliquent à la publicité publiée dans Le Temps. A ce propos, rappelons une règle: le rédacteur en chef est responsable de tout ce qui est imprimé dans le journal, publicité comprise. Dès lors, chaque publicité qui pourrait présenter un risque juridique est soumise à la validation de la rédaction en chef. Dans le doute, le rédacteur en chef peut s'appuyer sur la recommandation d'un avocat. En principe, Le Temps applique une règle libérale, estimant que l'espace publicitaire est un forum où doit primer la liberté d'expression, dans les limites des lois protégeant le respect et la dignité de la personne.

La rédaction se réserve, en des cas extrêmes, la possibilité de rectifier des informations fausses qui pourraient paraître dans le cadre d'une annonce: ce fut le cas, notamment, lors de la votation sur les naturalisations facilitées, où nous avons accepté de publier une annonce contestable sur le nombre de musulmans en Suisse, mais assortie, dans la même page, d'un article réfutant les chiffres qui y étaient présentés, et d'un commentaire pour en dénoncer les termes.

► Suite en page 62

LE TEMPS: DIX ANS DÉJÀ! L'ÂGE DES QUESTIONS



Cher public, «merci de votre courrier...»

C'est normal, après dix ans, on se connaît mieux. Entre vous et nous, la collaboration a remplacé la suspicion

En dix ans, c'est clair, nous nous sommes habitués les uns aux autres. Entre nous, les journalistes, qui sommes moins de 100 à écrire, et vous qui êtes plus de 100 000 à nous lire, une sorte d'amical confort s'est installé, sous la haute surveillance de votre esprit critique mais sans la suspicion des débuts. Nous nous demandions qui vous seriez, vous protestiez avec véhémence dans vos lettres contre nos préentions à vous prendre votre temps. Vous nous disiez souvent, et parfois

sans ménagement, que nous étions à la fois trop longs et trop insuffisants. Nous n'avons pas publié vos lettres les plus insultantes mais elles nous ont aidés à vous percevoir à jour, donc à vous prévoir et à nous adapter. Le ton, peu à peu, s'est adouci. J'oserai dire que nous nous sommes trouvés.

Ce qui vous passionne, à en croire vos lettres ou vos propositions d'opinions pour les pages où vous êtes accueillis, ce sont en premier lieu les idées, et surtout les idées sur les religions. La laïcité, la place et le rôle des religions non chrétiennes, le pape viennent en tête des thèmes qui vous poussent à prendre la plume. Pas un article sur la dernière encyclique papale qui ne suscite votre colère ou vos félicitations, et sans avarice.

Suivent dans l'ordre de vos préférences l'école et la transmission de la culture. Notes scolaires ou apprentissage des langues nationales (versus l'anglais), déclenchent toujours vos réactions, ce qui témoigne de votre souci du devenir de l'identité suisse et de son adaptation aux nouvelles conditions du monde.

Un monde qui ne vous laisse pas indifférent et que vous commentez vous-mêmes abondamment, dans des lettres où se révèle souvent votre besoin comparatif: vous avez l'air de penser dans certains cas qu'«on ne verrait pas des choses comme ça en Suisse» ou dans d'autres au contraire que «la Suisse ferait mieux de prendre modèle sur...». A la longue, les éditeurs du courrier des lecteurs sont obligés de conclure que vous

êtes décidément très sûrs de qui vous êtes et très désireux d'apprendre des autres à l'être encore plus.

Les questions politiques, économiques et sociales de notre pays forment évidemment le fond quotidien, solide, de vos lettres et de vos opinions plus élaborées. Là, vous avez des humeurs, des coups de sang, mais souvent, des informations. C'est un bonheur pour des journalistes de prendre connaissance par vos lettres de faits qu'ils ne soupçonnaient pas. Et sans doute une satisfaction pour les lecteurs de lire sous la plume d'autres lecteurs des détails que les journalistes ignoraient ou mésestimaient.

En dix ans, non seulement vous nous avez acceptés, mais vous vous êtes mis à travailler avec nous. **Joëlle Kuntz**

ILS FONT «LE TEMPS»



Antoinette CLOT
Mise en pages



Lorette COEN
Rédaction, Culture



Baptiste COLLETTI
Informatique
Responsable



Françoise COMBA ABOUB
Mise en pages



Julie CONTI
Rédaction, Sports



Charles-Henri COSANDEY
Promotion et diffusion en kiosques



Quynh Hoa COSANDEY
Comptabilité
Responsable



Catherine COSSY
Rédaction, Régions
Responsable bureau Zurich



Bertrand COTTET
Rédaction, Iconographie



Norbert CREUTZ
Rédaction, Culture



Carine CUÉREL
Sponsoring et relations publiques
Responsable



Marco DANESI
Rédaction, Régions (Vaud)



Luciano DE GARRINI
Comptabilité



Valérie DE GRAFFENRIED
Rédaction, Suisse



Luc DEBRAINE
Rédaction, Société



Alexandre DEMIDOFF
Rédaction, Culture



Christian DESPONT
Rédaction, Sports
Chef de rubrique



Olivier DESSIBOURG
Rédaction, Société

VOYAGE DANS LE TEMPS

Ces questions que vous posez sur «Le Temps»

► Suite de la page 61

■ Cachez-vous des choses?

Non. Quel intérêt y aurait-il à cacher des informations significatives... sauf si elles sont invérifiées? Mais tous les faits ne font pas des informations. Comme chacun, les journalistes du Temps connaissent des faits dont ils ne font pas des articles, parce qu'ils ne les jugent pas conformes aux hiérarchies et aux missions du journal. La frontière entre la personne privée et la personne publique a toutefois tendance à devenir plus floue, Internet accélère le mouvement, et l'ensemble des médias est désormais régulièrement confronté à la question de l'opportunité de publier tel ou tel élément lié à la vie privée que les personnages publics ont eux-mêmes tendance à exposer sans limites.

■ Qui a réellement le pouvoir sur les contenus?

C'est la rédaction en chef, et son rédacteur en chef en particulier, qui arbitre les débats et opère, in fine, les choix. Mais le premier pouvoir est celui du journaliste, sur la foi de ses compétences et de son travail d'enquête, puis celui des chefs de rubrique, dont le rôle est décisif dans la sélection, la hiérarchisation, le traitement et la relecture des sujets publiés dans les pages dont ils ont la charge. D'où une organisation de la rédaction par rubriques, assortie d'une forte délégation d'autorité, qui permet de prendre des décisions rapides et motivées.

■ Qui relit le journal?

Tout article est relu au moins deux fois. Par le secrétaire de rédaction qui confectionne les pages, puis par un correcteur. Mais d'autres regards sont à l'œuvre. Celui du chef d'édition, qui supervise l'ensemble du journal, corrige des titres, renvoie au besoin à leur expéditeur des textes qu'il estime mal conçus. Et celui du rédacteur en chef adjoint, qui partage avec le chef d'édition la rédaction de la Une et le titre des placards (les manchettes), qui valide le choix des photos, qui dis-

cute avec Patrick Chappatte du sujet de son dessin... Le rédacteur en chef adjoint relit également les articles principaux, l'éditorial et les commentaires.

■ La publicité influence-t-elle le contenu rédactionnel?

En aucun cas. La rédaction n'est pas informée du contenu des publicités qui paraissent dans l'édition du jour et n'en tient donc aucun compte. Il n'existe pas davantage de «renvois d'ascenseur», ces articles de complaisance rédigés à la gloire d'un annonceur qui aurait décidé de publier une campagne dans le journal. Cette règle du jeu est fondamentale, garante de l'indépendance éditoriale du titre, et donc intangible. Elle ne connaît aucune exception. Il arrive en revanche que des annonces soient publiées hors de l'actualité. Certaines marques, sponsors de grands sportifs, saluent ainsi les exploits de leur champion. Mais cela n'influe en rien le traitement journalistique de l'événement.

■ Quelles sont vos sources d'information?

Elles sont innombrables. Il y a d'abord une grande quantité d'informations fournies par les conférences de presse ou par les communiqués des sociétés, partis politiques, associations, organisations. Au bas mot, il y a plus de 20 conférences de presse organisées chaque jour en Suisse romande. Il y a bien évidemment les agences de presse auxquelles s'abonnent les journaux. Et il y a tout ce que nous pouvons lire ou entendre çà et là, auprès de confrères, sur différents sites d'information ou d'expression. Sous leurs plumes ou à leur écoute, des manières de faire, des questions restées sans réponse, des éléments nouveaux peuvent donner l'occasion de rebonds ou de prolongations d'enquêtes. Enfin, il y a le réseau que chaque collaborateur tisse au long de sa carrière, et qui nourrit la réflexion, l'analyse, l'éveil à des problématiques cachées.

■ Tout est-il fait à neuf chaque jour?

Presque! Nous distinguons les sujets «chauds», écrits le jour même en fonction de l'actualité et de ses prolongements, des sujets «tièdes» préparés quelques jours à l'avance, parce qu'ils demandent une longue enquête ou un reportage, et des sujets «froids» qui peuvent être anticipés plus longuement. Même si nous n'avons pas de statistique précise, à l'exception de l'édition du lundi, à peine 10 à 15% des sujets annoncés ou évoqués au cours du briefing du matin sont déjà préparés. C'est donc en huit à dix heures, au plus, que la grande majorité des articles sont lancés, documentés, enquêtés, écrits, relus et mis en page. Chaud, non?

■ Collaborez-vous avec d'autres journaux?

«Tout faire tout seuls est de notre portée. Sachons trouver des alliances et partager des compétences. Sachons aussi reprendre, acheter, des articles de qualité publiés ailleurs.» Dès la création du Temps, Eric Hoesli a défendu une politique de collaboration avec des titres qui partagent nos exigences de qualité. Avec l'entrée du Monde dans notre capital, un accord d'échange d'articles a été signé. D'autres partenariats ont été noués, soit pour des échanges d'articles, soit pour la prise en charge de correspondants à l'étranger (*Le Soir* de Bruxelles, *Libération*, etc.).

■ «Le Temps» sur Internet est-il différent du «Temps» papier?

Oui, mais pas encore assez à notre goût. Le temps de franchir une nouvelle étape est arrivé. Un grand chantier est ouvert pour proposer, à la fin de cette année, un nouveau site avec de nouvelles offres. Au travail quotidien accompli aujourd'hui par l'équipe du Web, qui enrichit et complète le contenu imprimé publié sur le site, s'ajouteront une plus grande quantité d'articles originaux, des valeurs ajoutées, des modes de traitement différents. A découvrir dans quelques mois....

Ignace Jeannerat

«Le Temps» en chiffres

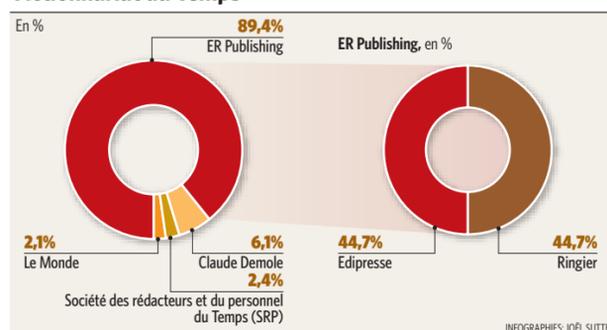
Données générales

Tirage contrôlé	45 103 exemplaires
Diffusion	87% par abonnement 13% en vente au numéro
Audience totale	134 000 lecteurs
dont:	119 000 en Suisse romande 15 000 en Suisse alémanique
Audience Leader en Suisse romande	18 000 Leaders (pénétration 34,9%) dont 9 000 Top Leaders (pénétration 38,5%)
Déclaré «Important Business Reading»	par 36,3% des Leaders et 40% des Top Leaders en Suisse romande
Durée moyenne de lecture	27,2 minutes par édition
Quantité moyenne de pages lues par édition	69% du journal
Audience web mensuelle	2,8 millions de pages vues en moyenne 750 000 visites en moyenne

Lectorat

En nombre de lecteurs en Suisse romande	
Sexe	
Hommes	71 000
Femmes	48 000
Age	
14-34 ans	30 000
35-54 ans	46 000
55 ans et +	44 000
Niveau de formation	
Obligatoire	12 000
Moyen	30 000
Elevé	78 000
Revenu brut par mois	
Moins de 4000.-	14 000
De 4000 à 8000.-	46 000
Plus de 8000.-	59 000
Lecteurs par zone économique	
Genève	44 000
Vaud	38 000
Bas-Valais	10 000
Neuchâtel	10 000
Fribourg	10 000
Jura	5 000
	0 25 000 50 000

Actionnariat du Temps



LE TEMPS



Espace Pub devient Le Temps Media

La communauté de destin du «Temps» et de sa régie se renforce

Dès sa création en 1998, *Le Temps* et son partenaire Publicitas se sont dotés d'une structure originale pour leur régie publicitaire: Espace Pub. Héritée du *Nouveau Quotidien*, où elle a été mise en place avec la création de ce journal en 1991, cette entité, propriété à 100% de Publicitas, est intégrée dans les locaux du *Temps*, à Genève et à Zurich, ce qui permet une collaboration étroite avec le titre.

Dirigée depuis 2005 par Marianna di Rocco, Espace Pub, forte de 14 collaborateurs, commercialise tous les produits du *Temps*: le quotidien, les suppléments culturels et financiers, les hors-séries, le site *letemps.ch*. Elle travaille en collaboration avec toutes les

succursales de Publicitas en Suisse et à l'étranger. C'est elle aussi qui gère la combinaison publicitaire conclue avec la NZZ, NZZBusinessCombi, dont les résultats n'ont cessé de progresser, et c'est elle encore qui assure les liens avec NZZMedia au plan national.

Dix ans de travail en commun n'ont en rien fatigué cette association, ni dans l'esprit ni dans l'efficacité opérationnelle. Le temps a au contraire validé cette formule dont la philosophie est de répondre aux attentes commerciales et créatives des annonceurs dans le respect de l'indépendance éditoriale. Grâce à des contacts constants, grâce à leur connaissance commune du titre et de son identité, la direction du journal et celle de la régie peuvent à tout moment ajuster leurs stratégies et répondre aux changements qui se font jour sur le marché.

C'est donc pour confirmer cette relation qu'Espace Pub devient

aujourd'hui Le Temps Media. Ce changement de titre et de logo n'est pas cosmétique. Outre qu'il souligne la réussite de l'organisation et du modèle d'affaires actuel, il doit renforcer la marque sur le marché publicitaire et clarifier la structure au sein du groupe Publicitas, lui-même en évolution dans ses métiers. C'est aussi l'occasion de signaler notre volonté de coopération future et de créer, au plan national, le pendant de NZZMedia, notre partenaire pour la combinaison publicitaire.

Mais d'abord et avant tout, par la manifestation publique de leur proximité avec le titre que ses collaborateurs ont pour mission de faire vivre, Le Temps Media veut exprimer la communauté de destin qui unit *Le Temps* et sa régie: c'est dans cet esprit que s'accompliront les développements de notre titre, dans tous les domaines où il est appelé à croître et à se fortifier. J.-J. R.

ILS FONT «LE TEMPS»



Catherine DUBOULOZ

Rédaction, Economie
Responsable Carrières

Etienne DUBUIS

Rédaction, Société



Nicolas DUFOUR

Rédaction, Suisse



Elsa DUPERRAY

Rédaction, Culture



Marie-Jeanne ESCURE

Secrétaire du Conseil d'administration
Responsable des Fonds de placement

Daniel ESKENAZI

Rédaction, Economie (Zurich)



Ram ETWAREEA

Rédaction, Economie



Marianne FANKHAUSER

Service aux abonnés



Stéphane FAVRE

Rédaction, Economie



Xavier FILLIEZ

Rédaction, Régions (Valais)



Virginie FORTUN

Marketing manager
Développements stratégiques

Anne FOURNIER

Rédaction, Régions (Zurich)



Valérie FROMONT

Rédaction, Hors-séries et Société



Cynthia GANI

Rédaction, Régions (Genève)



Emmanuel GARESSUS

Rédaction, Economie (Zurich)



Emmanuel GEHRIG

Rédaction, Suisse



Marie-Pierre GENECAND

Rédaction, Culture



Yves GENIER

Rédaction, Economie



24 heures et la Tribune de Genève
souhaitent un bel et heureux
10^e anniversaire
au quotidien Le Temps.

250 ans en 2012

24heures

www.24heures.ch

130 ans en 2009

**TRIBUNE
DE GENEVE**

www.tdg.ch

VOYAGE DANS LE TEMPS

Histoires de dessins



IMPOSSIBLE!
«En proie à quelques soucis financiers, Swissair se retirait en février 2001 des sponsors d'Expo.02. Ah, les pingres! Ce dessin apparaissait comme une bonne blague; la plaisanterie a bizarrement tourné: un an plus tard, Swissair n'existait plus.»
(Paru le 24 février 2001)

Depuis son premier numéro, «Le Temps» publie Chappatte en première page. Ses dessins se passent de commentaire, certes, mais ils ont chacun leur petite histoire. En voici quelques-unes, narrées par l'auteur.



RODAGE
«Le premier dessin du premier jour. Léger trac. Pendant des mois, la rédaction en chef fut assaillie par des lecteurs - surtout des orphelins de l'austère Journal de Genève et Gazette de Lausanne - irrités de trouver ces gribouillages vulgaires en une.»
(Paru le 18 mars 1998)



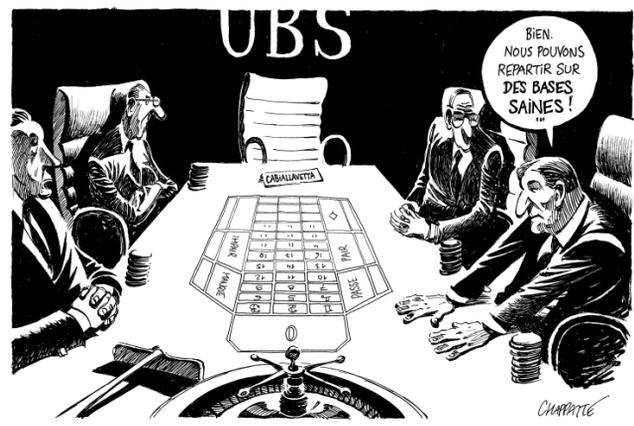
EMPOIGNE (bis)
«L'intervention de l'OTAN contre la Serbie fut le moment le plus chaud de l'histoire du Temps. La majorité des journalistes étaient pour; le réd' en chef de l'époque imposa une ligne éditoriale contre. Une séance de thérapie... pardon, de rédaction, houleuse fut consacrée au sujet. Cette esquisse, avec trois autres, illustra le compte rendu qu'en fit le journal.»
(Paru le 14 avril 1999)



DEUIL
«Pendant les huit jours qui suivirent les attentats du 11 septembre, Le Temps se mit en quarantaine de caricatures: les Unes, exceptionnelles, furent réservées à la photo et à l'émotion. Les images trublions comme celle-ci furent reléguées en pages intérieures. Après, le monde est redevenu normal...»
(Paru le 15 septembre 2001)



EMPOIGNE
«On n'est pas la Pravda, et le dessin de presse ne sert pas à refléter la ligne éditoriale du journal. Ce sain principe d'irrévérence fut mis à l'épreuve une ou deux fois. Comme quand un chef tiqua devant ce dessin. L'éditorial du jour défendait l'entrée de Blocher au Conseil fédéral. Après un tête-à-tête franc et sincère, comme disent les diplomates, avec la direction, le dessin parut.»
(Paru le 23 octobre 2003)



DÉJÀ VU
«Ça vous rappelle quelque chose? Le Temps titrait ce jour-là: «L'UBS veut regagner la confiance». La banque, grillée dans la débâcle d'un fonds spéculatif, annonçait le départ du président du conseil d'administration. Pour des pertes annoncées de... 1 milliard.»
(Paru le 3 octobre 1998)

ILS FONT «LE TEMPS»



Pascal GILLIERON
Informatique



Inès GIROD
Rédaction, Culture et Société



Rinny GREMAUD
Rédaction Internet



Nicolas GRESSOT
Production
Responsable



Edith GRUNBERG
Correction



Bernard GUETTA
Rédaction, chroniqueur



Francis HALLER
Rédaction, International



Ariel HERBEZ
Rédaction, Opinions et Analyses



Fred HIRZEL
Rédaction, Sports



Ron HOCHULI
Rédaction, Suisse (Berne)



Olivier HORNER
Rédaction, Culture



Yves HULMANN
Rédaction, Economie (Zurich)



Jean-Louis JACCOUD
Correction



Ignace JEANNERAT
Rédacteur en chef adjoint
Secrétaire général



Thierry JOBIN
Rédaction, Culture
Responsable Sortir.ch



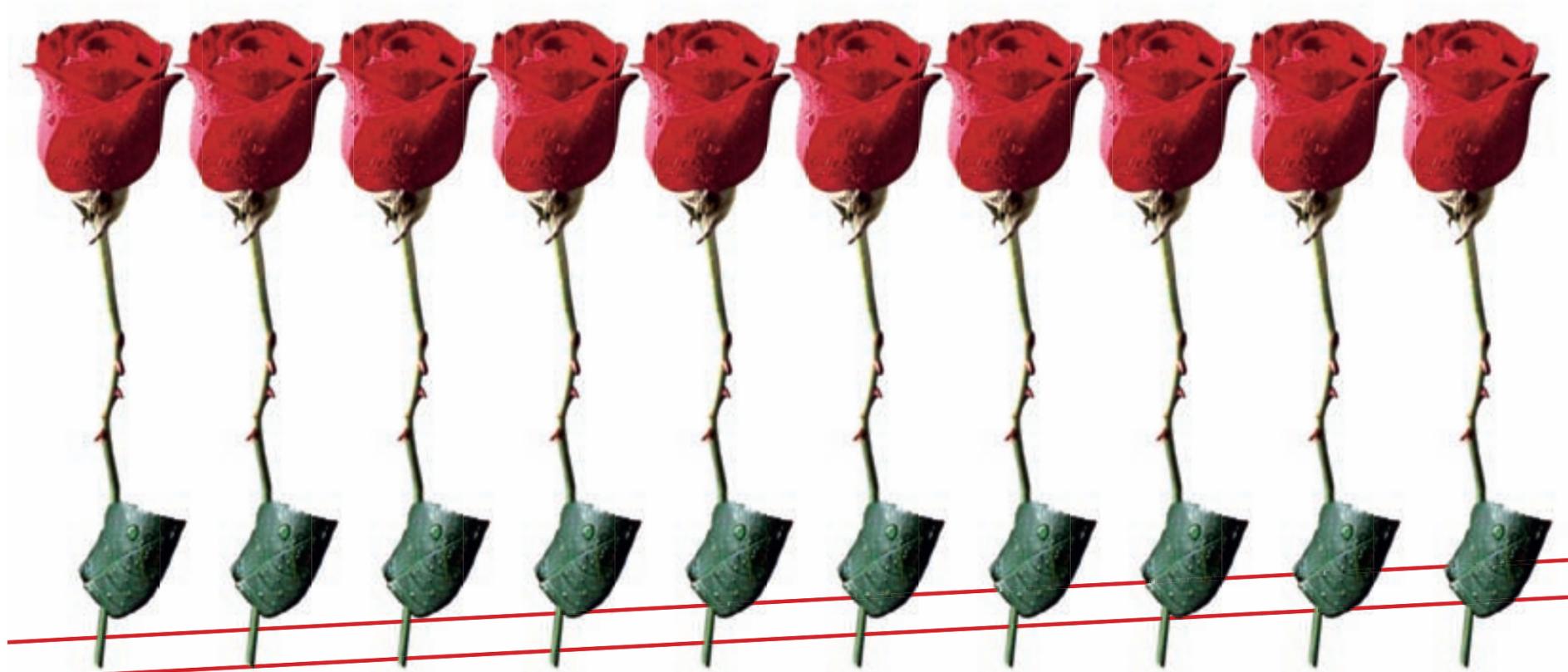
Serge JUBIN
Rédaction, Régions (Jura)



Elise KERCHENBAUM
Rédaction, cheffe d'édition



Frédéric KOLLER
Rédaction, International
Chef de rubrique



Avec **LE TEMPS**
TV8 *cultive*
de bonnes relations



Le magazine TV le plus complet, chaque samedi avec Le Temps

VOYAGE DANS LE TEMPS

Qu'attendez-vous d'un média de qualité?



Pascal Couchepin
Président de la Confédération

« La démocratie directe a partie liée avec la presse et en particulier avec la presse écrite. On ne peut pas imaginer le développement de la démocratie directe sans la lecture de journaux et en particulier des journaux quotidiens. Aujourd'hui, la presse est très segmentée. Certains quotidiens ne livrent que de l'information brute et d'autres visent une information enrichie par des analyses et des commentaires. Sans l'existence de cette presse dite «de qualité», qui exprime et relaie des opinions, le système de démocratie directe serait en danger.

On peut assurer l'information par une diversité de sources, mais les médias électroniques et les journaux gratuits, qui tout au plus donnent des faits, ne peuvent remplacer cette presse-là.

Mais pour qu'elle soit à la hauteur de ses ambitions et des exigences de ses lecteurs, elle doit être capable de s'ouvrir aux opinions de tous bords, avec une certaine objectivité. Il s'agit surtout que les faits et les commentaires soient clairement distingués, et que les journalistes qui expriment leur opinion aient le courage de se rappeler que leur avis n'a pas prétention à servir de vérité universelle.

Par nature, la presse de qualité s'adresse à une certaine élite. Mais tous les journaux devraient, de temps en temps, partager cette ambition. Les citoyens qui ont pour la chose publique une passion supérieure à la moyenne n'ont pas à se plaindre, je crois, du paysage médiatique suisse. Ils disposent de nombreux moyens d'accéder à une information de qualité. Les menaces existent, mais Le Temps survit, plusieurs titres alémaniques aussi. Mais associé aux journaux gratuits, qui diffusent des informations brutes, il oblige la presse payante à donner des plus-values solides en matière d'analyses et de commentaires. Son rôle de forum d'opinions est plus impératif encore. »



Chantal Prod'Hom
Directrice du Mudac, Lausanne

« Je recherche avant tout le point de vue. Même si parfois, je m'énervais. Ça me stimule. Au même titre que je demande des avis à mes amis, je lis les journaux pour récolter les points de vue, me définir par rapport à eux. Aujourd'hui, nous sommes inondés de productions de toutes sortes. C'est une bonne chose: plus on s'expose, mieux nous sommes armés pour dégager un avis personnel.

J'aime me tenir informée. Un média de qualité n'est pas forcément un journal - il y a d'excellentes émissions de télévision, par exemple - mais j'ai un attachement particulier à la presse écrite. Je reprends souvent Le Temps le soir ou en fin de semaine. A l'étranger, j'aime lire La Repubblica, le New York Times, Le Monde et Libération. Après, je découpe et je classe.

Il faut que je puisse faire confiance aux médias que j'utilise. Sur le plan international, le caractère d'envoyé spécial apporte une plus grande crédibilité au propos. Mais je peux aussi accorder ma confiance à des journalistes qui traitent les événements à distance, pourvu qu'ils aient les connaissances, l'épaisseur de l'analyse. Quand je connais un sujet et que j'y repère des erreurs, cela distille le doute sur ce que je ne connais pas. Dans le domaine culturel, j'apprécie le point de vue critique (que j'accepte même s'il me concerne, pourvu qu'il reste attaché au sujet et non à la personne), ainsi que la diversité.

Je suis sensible à l'aspect d'un journal, aux photos, au soin de la légende, du titre, des éléments en exergue. La date d'une photo est une information essentielle. Comme la publication des *errata*. La nature de l'info va avec le format: le gratuit est un truc facile à consommer. J'aime les grands journaux. J'aime déployer mon journal quand je suis dans le train. Il forme un écran entre moi et les autres, je suis dans ma bulle, et cela favorise la concentration. J'aime l'objet, l'odeur du papier. C'est une des raisons pour lesquelles je suis convaincue que le journal ne disparaîtra pas. »



Denis Müller
Professeur d'éthique à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Lausanne

« Un journal est pour moi quelque chose de très physique: l'épaisseur de son papier, sa mise en pages, son style, le rapport entre texte et photos. J'ai gardé de mon enfance l'odeur du plomb. Mon père distribuait la Feuille d'avis de Neuchâtel. Mais si nous voulions vraiment connaître ce qui se passait chez nous, nous devions lire la Tribune de Lausanne ou La Suisse.

Ce que j'attends d'un journal reste marqué par ces expériences. Celle de la diversité d'abord: je suis lecteur de nombreux journaux, usager d'Internet et de la TV. J'attends que cet espace m'offre une pluralité d'opinions - une exigence démocratique. Un journal me plaît s'il a une ligne nette qui me permet de le confronter à d'autres. Si mon penchant politique me porte plutôt vers Le Monde, par exemple, j'ai besoin de temps à autre de lire Le Figaro pour assurer une complémentarité.

Mais en même temps, j'attends de chaque journal qu'il présente la même diversité. C'est un peu la quadrature du cercle: avoir une ligne claire mais respecter la pluralité interne des approches. Mais là aussi, c'est une exigence démocratique.

Je n'ai aucun problème à ne lire qu'une petite partie d'un journal. Je sais qu'il n'a pas été fait que pour moi mais pour plusieurs dizaines de milliers de personnes différentes. Cette convivialité est importante. Les gratuits ont un peu tué cela, c'est dommage. Dans un train, vous trouverez un exemplaire de la Neue Zürcher Zeitung soigneusement plié, comme pour vous permettre d'en reprendre la lecture. Le gratuit sera parler.

Le journal, enfin, a pour moi une fonction de mémoire. Je découpe des articles, des pages. Je sais que le papier n'est pas si durable mais j'y vois une forme d'archivage rassurante. Et j'aime bien les articles rétrospectifs qui prennent le temps de faire le bilan d'une période agitée ou qui reviennent sur un événement important. C'est une part indispensable du rythme d'un journal, qui ne peut par ailleurs pas se détacher de l'actualité. »



Beth Krasna
Administratrice de société

« J'attends d'une presse de qualité qu'elle soit factuelle, précise, qu'elle ne fasse pas d'erreur, que la relation des faits ne soit pas biaisée. Parfois, un simple adjectif mal utilisé peut faire croire quelque chose qui n'est pas conforme à la réalité. Un média de qualité doit avant tout être intègre...

Je m'inquiète de ce constat: les médias cherchent davantage à faire l'événement qu'à en rendre compte. J'attends d'un média de qualité qu'il ne cherche pas le scoop à tout prix. Certains forcent l'événement avant qu'il ne survienne et ainsi l'influencent. Mon expérience à la tête d'entreprises me livre ces cas concrets. En plusieurs situations, je n'ai pas compris l'intérêt qu'il y avait pour un journal à donner, le premier, l'information sur des licenciements à venir au sein d'une entreprise avant que cette mesure douloureuse ne soit communiquée au personnel.

Pourquoi donner des noms, pourquoi cette quête du scoop alors que, dans de telles circonstances, il y a toute une procédure à respecter avec les partenaires sociaux? A plusieurs occasions, j'ai trouvé détestable cette pression des médias.

Un média de qualité doit oser, face à la concurrence des gratuits, prendre des initiatives, marquer sa différence, avoir une capacité d'innovation comme le montre Le Temps. Il doit aider à se forger une opinion, être capable d'apporter tous les éléments importants d'un débat. Mais la clé principale, c'est l'intégrité. La société a besoin de points fermes, de points fixes. Au niveau de l'intégrité, on ne sait plus qui croire. La presse porte un éclairage sur tous les acteurs de la société. Et lorsqu'il y a des dérives, elle en fait état. C'est très bien. Mais qui porte son regard sur le travail de la presse, qui met en lumière le travail des médias? Dès lors, la presse se doit d'être plus intègre que quiconque. L'attente sur la responsabilité des institutions ne cesse de croître. De même l'attente sur la responsabilité des médias est encore plus forte qu'il y a vingt ans. »



Marc Bürki
CEO de Swissquote

« J'attends d'un média de qualité et surtout des journalistes qui le produisent une capacité à mettre les événements les uns en relation avec les autres, une disponibilité pour faire un travail de synthèse que le monde moderne, la pression du temps ne nous donnent plus l'occasion de faire. J'ai besoin de ce travail de background, de mise en perspective, d'analyse plus poussée.

Je suis un fanatique des filtres. J'ai donc besoin de pouvoir digérer l'information à travers un filtre que j'ai sélectionné... Cette confiance donnée au filtre s'acquiert au travers de preuves données quotidiennement d'équilibre, d'honnêteté intellectuelle, de capacité à se remettre en question, d'aisance pour aller voir de l'autre côté de la barrière. Je suis très sensible à cela. Le support, qu'il soit internet ou papier, n'est pas très important, encore que j'aime ce rapport avec le papier journal. Je n'aime pas, dans ce type de lecture, être perturbé par des choses qui apparaissent à gauche ou à droite sans qu'on l'ait demandé...

Ce qui compte prioritairement pour moi, c'est cette capacité de recul et de mise en perspective. Je pense également que les médias helvétiques devraient avoir des prises de position plus affirmées, plus tranchées, fruit d'un comité de direction qui établit la conviction d'un titre. Or, ce que l'on constate, c'est que des biais, des partis pris, interviennent dans le traitement de l'information sans qu'ils aient été affirmés au préalable. »



Elisabeth Baume-Schneider
Présidente du gouvernement jurassien, ministre socialiste de la Formation, de la Culture et des Sports

« Un média de qualité doit proposer des informations fiables, c'est-à-dire vérifiées et transparentes quant à leurs sources. Cela implique un travail d'investigation et une honnêteté intellectuelle de la part du journaliste qui, non seulement, procédera aux vérifications nécessaires mais veillera, en cas de doutes sur la véracité des faits, à le mentionner. Sinon, un journal risque de fragiliser, ou pire, de perdre sa crédibilité et sa légitimité à susciter ou enrichir le débat d'idées.

Sans contester la nécessité d'opérer des choix ou de limiter la longueur d'un sujet, j'apprécie que le contexte dans lequel s'inscrit l'article soit esquissé ou que des références permettent d'en saisir la complexité. Vulgariser un thème complexe est utile, mais il n'est pas correct, à mon sens, de le simplifier au point d'en dénaturer les enjeux.

Mes attentes concernent également les images. La source doit être mentionnée avec, en particulier, la date de la prise de vue et une légende adéquate. Une photo ou le titre d'un article ont un rôle d'accroche, mais ils n'en demeurent pas moins des clés de lecture significatives pour illustrer ou confirmer le sens de l'article, et non pour semer le doute ou la confusion.

J'ai conscience que la rigueur demandée se traduit par un exercice d'équilibre entre la nécessité de réagir rapidement et le temps à consacrer à l'écriture. J'apprécie la mention de la difficulté à accéder à l'information, ou le refus de la part d'interlocuteurs sollicités de répondre aux questions. Ces précisions permettent une lecture prudente. L'opinion développée y gagnera en crédibilité. Je ne revendique pas une objectivité confinée à l'absence de mise en perspective, mais je souhaite bénéficier des éléments constitutifs de l'article, afin de me situer en toute connaissance de cause.

Plus généralement, j'attends d'un journal de qualité un équilibre entre articles de fond et rubriques plus orientées vers la détente, afin de vivre des instants de réflexion et d'émotion, garants de mon plaisir de lectrice. »

ILS FONT «LE TEMPS»



Lisbeth KOUTCHOUMOFF
Rédaction, Culture



Joëlle KUNTZ
Rédaction, Opinions et Analyses
Cheffe de rubrique



Anne LANCE
Rédaction, Iconographie



Michael LAPAIRE
Rédaction Internet
Responsable



Philippe LÉCHAUD
Diffusion, IT et infrastructures
Responsable



Frédéric LELIÈVRE
Rédaction, Economie



Luis LEMA
Rédaction, International
(New York)



Anna LIETTI
Rédaction, Société



Anne-Sophie LIGIER
Réception et relations publiques
Responsable



Benjamin LUIS
Rédaction, Société



Fati MANSOUR
Rédaction, Justice et Droit
Cheffe de rubrique



Denis MASMEJAN
Rédaction, Suisse



Philippe MATHONNET
Rédaction, Culture



François MAURON
Rédaction, Régions (Fribourg)



Simon MEIER
Rédaction, Sports



Jean-Marc MEUNIER
Correction
Responsable



Romain MEYER
Rédaction, Economie



Philippe MIAUTON
Rédaction, Suisse (Berne)

Douze personnalités répondent



Christine Beerli
Vice-présidente du Comité international de la Croix-Rouge

« Dans un monde globalisé et malheureusement ravagé par les conflits armés tous continents confondus, les médias (presse écrite, radio, on line, TV) sont devenus de facto la source d'informations par excellence capable de faire la lumière en temps réel sur les développements politico-militaires dans des contextes donnés.

Mon souhait est que les médias, lorsqu'ils analysent une situation particulière, établissent les faits tels qu'ils sont, objectivement et sans les noyer dans des opinions et des commentaires. Il est important pour moi lorsque je lis mon journal de pouvoir percevoir la différence entre analyse et commentaire.

Souvent, le sort des victimes de conflits armés est ignoré au profit de discours publics focalisés sur l'évolution politique et militaire dans un contexte, pour autant que ce dernier soit à l'agenda international des Etats et des médias.

Je suis régulièrement amenée à me rendre dans les différentes régions conflictuelles où le CICR est actif. J'ai pu admirer le courage de certains journalistes qui s'obstinent à couvrir des conflits délaissés par la communauté internationale. Les analyses de ces journalistes peuvent parfois ne pas plaire ou même s'opposer à l'agenda médiatique et au discours prédominant. Leur travail est primordial car dans de nombreux cas, la situation humanitaire et la voix des victimes a du mal à émerger, surtout lorsqu'il s'agit de conflits où les enjeux des grandes puissances sont secondaires, voire inexistantes.

Il est important que les médias, lorsqu'ils parlent de conflits, puissent également placer les victimes au centre de leurs discours pour faire résonner la voix de ceux qui n'en ont pas.

La responsabilité des médias de qualité est, à mon avis, de donner de l'espace aux voix discordantes et surtout à celles des victimes de conflits pour que leur réalité ne soit pas oubliée. »



Patrick Aebischer
Président de l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne

« J'attends d'abord une grande objectivité dans la manière de relater les faits. L'éthique et l'honnêteté intellectuelle sont déterminantes: un journal de qualité doit être comme une personne à qui l'on fait confiance. Cela ne me suffit pas. Le plus enrichissant, c'est de lire des éditoriaux et des analyses, une interprétation des événements menée avec une richesse et une nouveauté d'angles, une pluralité des opinions. Et le plus important, c'est que le journal ne soit pas prévisible. J'abhorre être informé par un média en connaissant trop sa ligne, ou lire le début d'un texte en devinant le contenu des paragraphes suivants. J'apprécie aussi une belle écriture, concise, mais accrocheuse.

Un journal de qualité doit rester généraliste, tout en couvrant l'ensemble des domaines, de l'économie à la politique en passant par les aspects sportifs et culturels. Car là aussi, des traitements inédits sont possibles, qui évoquent les mécanismes sous-tendant cette activité plutôt que ses résultats.

Bien sûr, j'attends aussi d'un tel quotidien qu'il accorde une place importante à la science et à la technologie, deux domaines qui ne sont pas assez présents dans les médias d'aujourd'hui. Et qu'il montre comment ceux-ci sont liés aux grands problèmes sociaux, économiques ou politiques.

Enfin, j'aime l'esthétique d'un bon journal. La présentation m'est chère, comme un graphisme épuré, et une présence discrète de la publicité, même si je sais que c'est ce qui fait vivre les médias. Car j'ai deux façons de lire la presse. Le matin, d'abord sur Internet, pour m'informer en bref. Puis le soir, chez moi, tranquillement, avec la version imprimée. J'apprécie la relation physique au produit, la mise en scène, la photo originale. Jusqu'à la qualité du papier est essentielle. C'est un ensemble de facteurs qui font d'un journal de qualité un compagnon de tous les jours. A la fin de la journée, le lire est, pour moi, associé à un moment de détente et de plaisir. »



Monika Dusong
Présidente de la Fédération romande des consommateurs

« D'un journal de qualité, j'attends du recul, une information fouillée, une analyse approfondie et de l'investigation. Le Temps fait partie de cette catégorie. Il offre à ses lecteurs des regards croisés pour nourrir la réflexion et favoriser la prise d'opinion. Il va plus loin que les journaux régionaux, qui ont pour mission principale de relayer les nouvelles de proximité. A ce titre, il s'est rendu indispensable dans le paysage médiatique romand.

Cela dit, Le Temps me laisse parfois sur ma faim. Je souhaiterais notamment qu'il laisse plus de place au travail d'investigation. Je sais que cela coûte cher, mais c'est nécessaire. Le monde de la consommation pourrait par exemple faire l'objet d'enquêtes extrêmement intéressantes. Les ententes verticales, les marchés captifs ou encore la politique de la Commission de la concurrence (Comco) mériteraient plus de curiosité et un regard plus critique. Pourquoi ne pas ouvrir une rubrique spécifique sur ce thème, comme vous le faites pour le monde de la finance? La Suisse est un pays totalement cartellisé, un îlot de cherté. Il faut l'expliquer et le faire savoir.

Je regrette aussi que Le Temps, journal romand, se focalise autant sur l'actualité de l'Arc lémanique. Plutôt que de surmédiatiser des informations anecdotiques qui touchent uniquement Vaud et Genève, vous devriez donner plus d'importance aux cantons périphériques. On parle d'eux quand il y a des polémiques ou pour évoquer la vache fribourgeoise. Ce sont des priorités qui m'interpellent. Car dans les petits cantons aussi, on peut montrer l'exemple. A Neuchâtel, par exemple, la politique d'intégration qui est menée depuis vingt ans est remarquable. Il faudrait en parler plus. Cela permettrait aux Romands d'apprendre les uns des autres. »



Jacques de Coulon
Recteur du Collège Saint-Michel à Fribourg

« J'attends d'abord d'un média de qualité une réflexivité, une prise de distance par rapport à l'immédiateté de l'actualité. Il ne doit pas se laisser envahir par une dérive émotionnelle liée à cette immédiateté, mais aborder l'actualité de façon critique. Un bon journal, c'est celui qui a la capacité de décrire l'événement avec un regard proche d'une part, mais aussi avec un regard lointain, qui situe les événements dans leur contexte. C'est le regard de l'aigle, cher aux stoïciens.

Le média de qualité doit également refléter la pluralité des opinions. Il doit laisser une place importante aux forums qui confrontent les différentes opinions, de façon à ce que chaque lecteur puisse se forger la sienne propre. Il doit par ailleurs être indépendant des milieux économiques comme politiques. Un journal généraliste d'opinion doit être capable de s'extraire d'une obédience particulière. C'est un gage indéniable de qualité. Mieux: pour le lecteur, c'est un fondement du bien commun.

De nos jours, la presse sombre malheureusement souvent dans le travers du divertissement. On a l'impression que le journal doit avant tout divertir, plutôt qu'informer avec pertinence sur ce qui se passe autour de nous. On donne aux lecteurs des instantanés, sans les clés de réflexion. On lui dit: débrouille-toi pour réfléchir. C'est grave. Gavés d'informations, les gens ne l'assimilent plus. Ils zapent, sans réfléchir sur le sens de l'événement, puis oublient, tout simplement.

Heureusement, il existe encore des médias qui remplissent le rôle qu'on attend d'eux, en suscitant des réflexions, en nourrissant des débats, en confrontant des opinions... Le Temps fait incontestablement partie de ces journaux de qualité. »



Eliane Ballif
Directrice du Centre romand de formation des journalistes

« Un journal, c'est une paire d'antennes: il capte les vibrations du monde et les rend sensibles à ses lecteurs. Un journal de qualité, c'est une paire d'antennes particulièrement affûtées, qui perçoit les transformations en cours et m'aide à comprendre comment se définit le monde de demain.

Cette fonction d'alerte est centrale aujourd'hui: nous traversons un vrai changement de civilisation déterminé par des innovations technologiques comme Internet, les progrès de l'intelligence artificielle et de la biologie notamment. J'attends d'un journal de qualité qu'il me mette en rapport avec les personnes qui pensent ces bouleversements, qu'il m'aide à les anticiper et à les décrypter.

Le changement majeur à mes yeux - ou celui qui me concerne le plus professionnellement - intervient dans le mode de communication. Le réseau a remplacé la communication frontale qui prévalait depuis l'Antiquité, il s'élabore comme une forme entièrement nouvelle d'intelligence collective.

Je suis très avide d'informations sur ces processus, de données et de repères qui m'aident à les analyser et à saisir leurs conséquences comportementales et sociales. En même temps, je pense qu'un journal de qualité doit rester généraliste.

Les échanges peer to peer qui prévalent sur Internet permettent à des personnes qui partagent les mêmes intérêts de s'informer mutuellement sans avoir besoin d'élargir leur champ de vision. Le journal doit rester le contraire: une occasion de s'étonner. De découvrir des nouveaux champs d'intérêt, des réalités inconnues ou des façons nouvelles d'aborder des problématiques anciennes.

Cela passe par le plaisir: des éclairages originaux, de l'inattendu, des écritures ludiques. Mais sans tomber dans la facilité. Un journal de qualité, c'est aussi celui qui ne hurle pas avec les loups, résiste au populisme et à la pipolisation, évite l'effet d'annonce et l'amplification systématique. »



Thierry Lombard
Associé senior, LODH

« A mes yeux, un média de qualité doit avoir la capacité d'attirer des talents et des personnalités dans l'exercice de ce métier. Comme dans nos activités, la presse est un *people business*. C'est la qualité des hommes et des femmes réunies qui font la qualité d'un média.

Un média de qualité doit fournir une information pertinente par rapport à une information abondante. C'est la pertinence de l'information qui est communiquée, mise en valeur. C'est encore l'indépendance, l'objectivité, la rigueur qui font la qualité de l'exercice de ce métier. Au fond, un média doit être une aide et un appui aujourd'hui dans un monde communicant, fournissant beaucoup et parfois trop d'informations, pour trier, disséquer, comprendre l'importance, saisir les enjeux de ce qui a une réelle valeur, un vrai impact. Cela ramène évidemment à la pertinence et à la relevance de l'information.

Si l'on satisfait à ces quelques objectifs, on a déjà une ambition, un dessein très important.

J'ajouterais qu'il est peut-être pertinent de définir ce sur quoi on veut être dans le domaine d'excellence, de la compétence; par conséquent, être capable de dire qu'il y a des domaines que nous ne pouvons couvrir. Un média doit se poser cette question: dans quel domaine ai-je l'ambition d'exceller? »

Propos recueillis par Sylvie Arsever, Pierre-Emmanuel Buss, Olivier Dessibourg, Ignace Jeannerat, Serge Jubin, François Mauron, Jean-Jacques Roth et Christine Salvadé

ILS FONT «LE TEMPS»



D. S. MIÉVILLE
Rédaction, Suisse (Berne)



François MODOUX
Rédacteur en chef adjoint



Anne MOGINIER
Correction



Claire MONNIER ROCHAT
Correction



Sandra MORO
Rédaction, Régions (Genève)



Eddy MOTTAZ
Rédaction, Iconographie



Angélique MOUNIER-KUHN
Rédaction, International



Isabelle MUSY
Rédaction, Sports



Irène ORIZA
Correction



Samira PAYOT
Correction



Jean-Claude PÉCELET
Rédaction, Economie
Chef de rubrique



Olivier PERRIN
Rédaction, chef d'édition



Yves PETIGNAT
Rédaction, International (Berlin)



Marie-Christine PETIT-PIERRE
Rédaction, Société



François PILET
Rédaction, Economie



Sabine RATZENBERGER
Ressources humaines



Kadri REXHEPI
Coursier



Arnaud ROBERT
Rédaction, Culture

VOYAGE DANS LE TEMPS

Jacques Pilet: «Le succès du «Temps» est un petit miracle»

Créateur de «L'Hebdo» et du «Nouveau Quotidien», membre de la direction de Ringier, Jacques Pilet ne partage pas le pessimisme ambiant sur l'avenir de la presse payante sur papier. Au contraire, estime-t-il, les journaux ont un grand potentiel de développement pour peu qu'ils sachent se réinventer en fonction de l'hégémonie du Web. **Propos recueillis par Luc Debraine**

Le Temps: Quelle différence entre les journalistes de vos débuts et ceux aujourd'hui?

Jacques Pilet: A l'époque, les journalistes pratiquaient leur métier, bien ou mal, sans trop penser qu'ils travaillaient dans une entreprise. Ils ne se souciaient guère de leur audience, ni de la santé économique de la branche. Le balancier est désormais passé de l'autre côté: les journalistes sont aujourd'hui trop préoccupés de ce que veulent ou ne veulent pas lecteurs, éditeurs et annonceurs. Nous sommes passés d'une ignorance candide à l'obsession du succès. Au risque de devenir conformistes et opportunistes. » La clé du succès n'est pas de faire des concessions aux goûts supposés du public. D'autant qu'il est très difficile de cerner les désirs des lecteurs. Leurs attentes sont souvent contradictoires. Regardez ce qui se passe en France: un sondage a montré que 93% des Français trouvent que les médias parlent trop de la vie privée de Sarkozy. Et pourtant les titres qui parlent de cette même vie privée voient leurs chiffres de ventes s'envoler. Le journaliste doit entretenir une relation de confiance avec ses lecteurs. Mais il ne doit pas chercher à plaire à tout prix. Heureusement, beaucoup résistent à cette tentation. Notamment au Temps!

– L'image publique du journaliste ne s'est-elle pas récemment dégradée?



– Non: la position du journaliste est plus valorisée aujourd'hui. Autrefois, le journaliste était le plus souvent considéré comme un petit plumitif mal habillé, qui fumait et buvait trop, et rapportait l'information qu'on voulait bien lui donner. Depuis lors, nous avons appris à enquêter, à approfondir. Regardez par ailleurs l'importance des médias et de la communication aujourd'hui dans la société. Les politiciens sont contraints de fabriquer leurs propres images publiques, de se mettre en scène, de raconter des histoires palpitantes. Les entreprises doivent sans cesse communiquer et courtiser la presse avec des messages sophistiqués, au risque d'ailleurs de l'instrumentaliser. A nous de prendre une longueur d'avance.

– Mais l'irritation envers les médias est de plus en plus marquée, non?

– Elle a des causes très diverses. Le vacarme du monde, tel qu'ampli-



L'information est aujourd'hui partout. «Il faut donc que les journaux et magazines payants apportent davantage.»

fié par les médias, est effrayant. Il peut être ressenti comme une agression. Or, ce trouble peut se retourner contre le porteur de ces nouvelles. Le succès des journaux gratuits est d'ailleurs lié au fait qu'ils ne contiennent pas d'images choquantes, ni d'articles polémiques: ils informent et distraient sans inquiéter. Mais cette irritation est saine pour le journalisme.

» Auparavant, les lecteurs mécontents écrivaient des lettres qui restaient longtemps sur un coin de bureau, puis elles étaient publiées tronquées, de plus assorties de la réponse d'un journaliste qui n'avait bien sûr jamais tort. Aujourd'hui, le public peut réagir en ligne, s'exprimer de mille façons, contester ce qui est dit dans les médias. Ces turbulences démocratiques sont saines. Le plus inquiétant, c'est l'indifférence.

– Comment réagir face au vacarme d'informations?

– Autrefois, le journal apportait la nouvelle. C'est fini! La nouvelle est désormais partout. Elle est instantanée, portée par la radio, les écrans, les gratuits. Il faut donc que les journaux et magazines payants apportent davantage.

C'est d'ailleurs pourquoi il est bien plus intéressant d'être journaliste aujourd'hui qu'hier. Un jeune rédacteur est tout de suite plongé dans la nécessité d'aller au-delà du simple constat des faits. Sa tâche est de plus en plus de hiérarchiser l'information, de réfléchir à la signification des choses, de proposer un regard sur le monde, d'ouvrir la réflexion et le débat. Evidemment, cet effort exige une grande culture générale, la connaissance des langues, l'indépendance d'esprit. C'est un métier formidable!

– Mais l'information est de plus en plus encadrée par les chargés de communication, les conférences de presse, les points presse...

– C'est précisément à partir de là que cela commence à devenir intéressant. La première qualité du journaliste, plus que jamais nécessaire, c'est la curiosité. Il doit trouver ce qu'on ne lui dit pas forcément, ce qu'on lui cache, puiser à d'autres sources. Et aussi proposer des thèmes nouveaux, des angles inédits, car le talent journalistique peut s'exprimer de mille manières. Défricher une actualité vécue par les gens qui n'émerge pas forcée-

ment dans les agendas institutionnels. C'est ce font avec talent *Le Temps*, *L'Hebdo* ou les journaux dominicaux en Suisse alémanique, qui font surgir de nouveaux sujets dans le débat.

– Les quotidiens gratuits concurrencent-ils vraiment les payants?

– Les gratuits ne sont pas un vrai danger. Leur importance est surestimée. Ils ne menacent en aucun cas les journaux porteurs d'exigence, d'idées, d'enquêtes, de reportages et d'approfondissements. D'ailleurs, l'avenir de ces feuilles n'est pas rose, leur équilibre économique est très aléatoire. La plupart perdent beaucoup d'argent, beaucoup ont disparu. Metro, le fondateur suédois de la formule, se trouve précisément dans une passe très critique. Le succès spectaculaire de *20 Minuten* en Suisse alémanique est l'arbre qui cache la forêt.

– Globalement, le tirage des journaux aurait plutôt tendance à baisser qu'à augmenter...

– C'est vrai, mais tous ne connaissent pas cette érosion. Il y a des cultures journalistiques qui résistent mieux que d'autres.

El País et *El Mundo* en Espagne sont deux excellents exemples de cette presse de qualité. Le tirage d'un hebdo aussi austère que *Die Zeit* en Allemagne progresse. Ce qui compte, c'est le poids de chaque publication sur l'opinion. Jusqu'à preuve du contraire, ce ne sont pas les journaux gratuits qui font l'opinion. L'Internet est un moyen formidable d'ouvrir des débats, de proposer des myriades de niches à l'information.

» Face à cet espace en ligne très éclaté, le besoin se fait sentir d'un lieu où toutes les opinions se rencontrent: le journal de référence. A cet égard, le succès du *Temps* est admirable. L'existence d'un tel titre dans un bassin de population de 1,7 million de personnes, c'est un petit miracle. Lors de la fusion du *Nouveau Quotidien* et du *Journal de Genève* et *Gazette de Lausanne*, rien n'était coulé dans le bronze. Il a fallu pour ce succès la rencontre d'un public particulièrement éveillé avec une équipe journalistique qui prend son métier au sérieux, cela avec l'appui constant de deux éditeurs.

– Tout de même: nombreux sont les exemples de journaux de qualité qui perdent chaque mois des lecteurs ou des abonnés.

– C'est vrai aux Etats-Unis, où la presse s'est beaucoup discréditée pendant l'ère Bush, et dans quelques pays d'Europe occidentale, avec cependant de réjouissantes exceptions. Avant de décréter qu'Internet tue la presse, n'oublions pas que le nombre total d'exemplaires vendus dans le monde n'a jamais été aussi élevé: 1,2 milliard de personnes lisent un journal chaque jour! Rien qu'entre 2000 et 2005, il s'est créé 552 nouveaux journaux payants dans le monde. Le boom est particulièrement frappant en Europe de l'Est, en Inde, en Chine. Regardez la Pologne: en deux ans, le groupe Springer y a lancé avec succès deux quotidiens nationaux, *Facts* et *Dziennik*. Regardez les Pays-Bas, où un éditeur de Rotterdam a récemment réussi la création d'un quotidien moderne, intelligent, esthétique, *NRC-Next*.

► Suite en page 70

ILS FONT «LE TEMPS»



Jean ROSSAT
Verbicruciste



Sylvie ROSSIER
Service aux abonnés
Réception



Jean-Jacques ROTH
Directeur-rédacteur en chef



Samuel ROUGE
Rédaction, Infographie



Yelmarc ROULET
Rédaction, Régions
Chef de rubrique



Isabelle RÜF
Rédaction, Culture



Khadidja SAHLI
Rédaction, Culture



Pierre-Alexandre SALLIER
Rédaction, Economie



Christine SALVADE
Rédaction, Culture
Cheffe de rubrique



Marc SAUSER-HALL
Rédaction, Iconographie
Chef de rubrique



Yvan SAVARY
Mise en pages



Géraldine SCHÖNENBERG
Rédaction, Hors-séries



Anouch SEYDTAGHIA
Rédaction, Economie



Philippe SIMON
Rédaction, Régions



Mariella SOLAZZO
Rédaction, Iconographie



Caroline STEVAN
Rédaction, International



Natacha STROOT
Assistante de direction



Alain STUCKI
Mise en pages



BONTRON/CO

10 ANS QUE VOUS ÉCRIVEZ, RACONTEZ, EXPOSEZ, ANALYSEZ, RAPPORTEZ, DÉPEIGNEZ, COMMENTEZ, EXPLIQUEZ, DÉCRIVEZ, CRITIQUEZ ET HUMEZ L'AIR DU TEMPS.

10 ANS QUE VOUS AVEZ LA PAROLE... IL NE VOUS MANQUE QUE LE SON!

LA RADIO SUISSE ROMANDE VOUS SOUHAITE, AINSI QU'À TOUS VOS LECTEURS,
UN TRÈS JOYEUX ANNIVERSAIRE!



VOYAGE DANS LE TEMPS

«Les journaux renonceront bientôt au papier»

Pour l'analyste des médias Rick Edmonds, du Poynter Institute, le basculement total des journaux au «online» pourrait intervenir au début de la prochaine décennie. **Propos recueillis par Luc Debraine**

L'éventualité est froidement soupesée par un nombre croissant d'analystes des médias, en particulier aux Etats-Unis. Un jour ou l'autre, les journaux abandonneront le papier pour l'électronique, c'est-à-dire leurs sites en ligne. Pour un observateur avisé comme Rick Edmonds, analyste à l'Institut Poynter pour l'étude des médias (St. Petersburg, Floride), la grande transition cellulose-électron pourrait avoir lieu au début de la prochaine décennie.

Rick Edmonds concède que le basculement ne devrait raisonnablement pas intervenir avant cinq ou dix ans, voire davantage. Mais, sous certaines conditions, ce scénario pourrait se jouer de manière plus précoce.

Selon Rick Edmonds, qui se fonde sur l'industrie des journaux aux Etats-Unis, le passage total au *online* permettrait une économie de 35% des coûts de production du journal papier. Pas davantage? Non: même en ligne, un quotidien a besoin d'une rédaction forte, d'un management ou de locaux. Un journal *online* perdrait en outre l'essentiel de sa publicité imprimée. Vu que la pub *online* est actuellement dix fois plus faible que celle du papier, le rééquilibrage prendrait des années. Enfin, les revenus des ventes au numéro s'évaporaient à jamais dans la nature.

Mais si la baisse des revenus publicitaires dans les journaux papier devait encore s'accélérer (elle a oscillé entre 5 et 10% l'an dernier outre-Atlantique), et si l'offre et l'attrait des sites *online* devaient encore se renforcer, les journaux pourraient décider de respirer un bon coup et de plonger sans espoir de retour dans l'océan d'électrons.

Le Temps: Ne faites-vous pas preuve d'une noirceur excessive lorsque vous prédiriez la fin des journaux de papier pour la prochaine décennie?

Rick Edmonds: Pas du tout. Je suis moins pessimiste que nombre de journalistes qui estiment que la situation est désormais sans espoir. Je suis juste un réaliste.

– Parlez-vous des seuls journaux américains, ou votre scénario



Des titres comme le «New York Times» ont déjà du succès avec une édition électronique payante.

concerne-t-il la presse de papier en général?

– Les journaux européens connaissent dans les grandes lignes les mêmes difficultés que la presse américaine. Des deux côtés de l'océan, de plus en plus de gens estiment pouvoir se passer des journaux pour s'informer. Et la publicité migre vers d'autres supports, plus vite que prévu. Les journaux américains sont toutefois plus vulnérables en raison d'un prix de vente au numéro qui reste très bas. La presse européenne me semble également plus saine dans son équilibre publicité-ventes que son homologue américaine, plus étroitement dépendante de la pub. Cela est dit, comme le montrent actuellement les marchés de l'est de l'Europe, de l'Inde ou de la Chine, la presse traditionnelle sur papier dispose d'importantes marges de progression. La situation n'est pas uniforme. Mais, d'une manière générale, l'âge d'or des journaux imprimés est derrière eux.

– Vous imaginez un futur proche où des titres de presse renonceraient aux imprimeries pendant certains jours de la semaine...

– Il ne m'étonnerait pas que dès l'année prochaine, de grands titres fassent l'impasse une ou deux fois par semaine sur leurs éditions de papier, pour n'offrir ces jours-là que leurs versions électroniques. Les éditions du mardi sont par exemple les plus légères en publicité. Vu que les éditions dominicales des journaux génèrent souvent la moitié de leurs revenus publicitaires, on peut très bien imaginer dans quelques années un journal électronique pendant la semaine et une édition sur papier le dimanche. Il est de toute manière certain que la transition du papier au Web ne sera pas linéaire. Certains journaux l'ont déjà vécu, d'autre l'expérimentent sous peu, la majorité ne basculera sur les écrans que plus tard.

– L'apparition des tablettes électroniques du type Kindle d'Amazon



Rick Edmonds.

offre-t-elle une échappatoire aux éditions imprimées?

– Absolument. Car ces tablettes proposent une mise en pages très proche des versions sur papier aux lecteurs qui ont l'habitude des journaux imprimés et n'entendent pas y renoncer. Le modèle économique d'un tel journal sur écran portable, qui reste à définir avec précision, aurait l'avantage de recapturer des revenus traditionnels de la presse écrite, en premier lieu la publicité et les abonnements. Des titres comme le *New York Times* ont déjà du succès avec ce type de reproduction électronique payante de leur mise en pages de papier.

– Vous faites peu de cas des légendaires avantages du papier journal: pratique, léger, pliable, etc.

– Et j'ajouterais surtout la manière unique dont une page imprimée hiérarchise l'information, joue avec les titres, les articles, les photos, les graphiques... On n'a rien trouvé de mieux pour naviguer dans l'information, pour interpeller le regard: c'est vraiment un savoir-faire extraordinaire. C'est pourquoi le potentiel des versions électroniques des pages imprimées est si intéressant. Mais rien n'est jamais acquis: les jeunes générations ne sont plus aussi séduites que les précédentes par ce type de présentation de l'information. Je vois même des jeunes qui sont tellement habitués à leurs outils électroniques qu'ils sont mal à l'aise lorsqu'ils tentent de lire un journal de papier. Ils trouvent l'expérience étrange...

► Suite de la page 68

– Et que faites-vous du fort développement des journaux en ligne?

– Il s'agit là d'un phénomène de fond, autrement plus déterminant que les gratuits. Les sites internet sont souvent excellents, stimulants. Mais associés à une rédaction traditionnelle, ils peuvent offrir bien davantage. Vous le savez bien au *Temps*! De toute façon, ces nouvelles habitudes vont pousser tous les titres à se transformer. Au point qu'un nouveau type de journal sur papier, propre à l'ère internet, verra le jour. Un type de publication qui développera des sujets exclusifs, aidera les citoyens à mieux s'y retrouver dans le déluge d'informations, et sélectionnera, traduira ce qui s'écrit de plus intéressant dans le monde entier. Le succès économique de *Courrier international* est à cet égard révélateur.

«L'Internet mobile va concurrencer encore plus les journaux»

» Ces nouveaux venus accorderont un soin tout particulier à l'écriture et à l'illustration, de manière à susciter un réel plaisir esthétique. Je crois d'une façon générale à la place croissante que prendront les contributions extérieures, les avis et éclairages des experts, penseurs et simples citoyens à la tête bien faite. *Le Temps* l'a bien compris! Le journaliste devra donc se montrer à la fois intellectuellement plus ambitieux... et plus modeste parce qu'il devra accorder davantage d'espace à ce que pensent les autres. L'outil journal ne peut plus être au service exclusif d'une rédaction.

– Constatez-vous que les plus jeunes générations désertent la presse payante?

– C'est bien le cas. Mais les journaux qui sont vraiment à l'écoute des jeunes devraient surmonter ce problème. Des exemples? *Der Standard* en Autriche a ouvert sa rédaction aux étudiants et aux apprentis. Ceux-ci sont invités à débattre avec les journalistes, écrivent des articles dans des espaces qui leur sont attribués. *El Mundo* en Espagne a également su conquérir les écoles, impliquer les plus jeunes dans sa vie rédactionnelle, devenir une référence auprès d'eux. » Mais il est vrai que les nouvel-

les générations s'informent désormais davantage par Internet que par la presse. Les écrans polarisent leur attention. Il faut bien reconnaître que c'est pour nous une provocation inouïe. Nous ne sommes qu'au début de la révolution. J'utilise un iPhone: depuis lors je suis très tenté de surfer partout, dans le train, au café... L'Internet mobile va concurrencer encore plus les journaux. Mais ceux-ci peuvent s'engouffrer dans la brèche avec tout leur savoir-faire... Et puis de belles pages sur papier, cela a une autre allure!

– Vous avez donc une grande confiance dans l'avenir des journaux...

– J'ai mes inquiétudes. Mais les larmoiements de la profession sont déplacés. Le journalisme est plus nécessaire que jamais. Parce que la société a besoin de réfléchir à ce qui lui arrive. Elle veut comprendre le présent en s'appuyant sur le passé, en se projetant dans l'avenir. Elle cherche, peut-être inconsciemment, à s'élever par-dessus le vacarme ambiant. On ne cesse de répéter que la formation, le perfectionnement perpétuel sont la clé du succès. La fameuse société de la connaissance... Et face à ces nécessités, les médias seraient condamnés, pour survivre, à rester des moulins de superficialité et de bêtise? Cela ne tient pas debout.

» L'avenir ne dépend pas seulement des choix des éditeurs: les plus avisés savent qu'ils n'ont à long terme aucun intérêt à abaisser la qualité de leurs titres, à donner dans une démagogie qui finit par écoeurer les lecteurs. L'avenir n'est pas dicté non plus, malgré ce que l'on entend souvent, par les annonceurs. Ceux-ci cherchent des supports que le public respecte. Non: l'avenir de cette profession se joue dans la tête des journalistes eux-mêmes, dans leur force de proposition et leur talent.

» Le défi va au-delà de la profession. Ou bien les citoyens de demain ne seront que des consommateurs gavés de clips et de messages manipulés, confondus dans une prétendue «opinion publique» habilement formatée, ou bien ils trouveront les moyens de rester des acteurs civiques responsables. Capables, entre émotion et raison, d'y voir plus clair, de penser plus librement. **Propos recueillis par L. D.**

ILS FONT «LE TEMPS»



Eléonore SULSER
Rédaction, Culture



Joël SUTTER
Rédaction, Infographie



Julian SYKES
Rédaction, Culture



Patrick THOOS
Mise en pages



Raphaëlle VANNAY
Rédaction Internet



Pierre VEYSA
Rédacteur en chef adjoint



David WAGNIÈRES
Rédaction, Iconographie



Claude WEBER
Mise en pages



Richard WERLY
Rédaction, International (Bruxelles)



Daniel WINTEREGG
Rédaction, Iconographie



Laurent WOLF
Rédaction, Culture
Responsable Samedi Culturel



Bernard WUTHRICH
Rédaction, Suisse
Chef de rubrique



Rocco ZACHEO
Rédaction, Culture



Myret ZAKI
Rédaction, Economie
Responsable Lundi Finance



Jean-Michel ZUFFEREY
Rédaction, chef d'édition

LE TEMPS

Quotidien suisse édité à Genève, fondé en mars 1998.

Éditeur Le Temps SA
Président du conseil d'administration Stéphane Garelli
Directeur, Rédacteur en chef Jean-Jacques Roth
Directrice adjointe Valérie Boagno
Direction, rédaction Place Cornavin 3, 1201 Genève

Rédacteurs en chef délégués à ce hors-série François Modoux, Ignace Jeannerat

Chef d'édition Olivier Perrin

Iconographie Marc Sauser-Hall (resp.), Bertrand Cottet

Photographies Véronique Botteron, Eddy Moltaz, Daniel Wagnières, Daniel Winteregg

Réalisation, graphisme Françoise Comba Abboub, Patrick Thoos

Photolitho Patrick Thoos

Infographies Joël Sutter

Correction Jean-Marc Meunier (resp.), Annie Charpillot

Responsable production Nicolas Gressot

Internet www.letemps.ch, Michael Lapaire

Courrier Case postale 2570, 1211 Genève 2
Tél. +41-22-799 58 58 - Fax +41-22-799 58 59

Publicité Espace Pub Publicitas
Case postale 2564, 1211 Genève 2
Tél. +41-22-799 59 00 - Fax +41-22-799 59 01
Directrice Marianna di Rocco

Impression Zollikofer AG, Saint-Gall

La rédaction décline toute responsabilité envers les manuscrits et les photos non commandés ou non sollicités. Tous les droits sont réservés. Toute réimpression, toute copie de texte ou d'annonce ainsi que toute utilisation sur des supports optiques ou électroniques est soumise à l'approbation préalable de la rédaction. L'exploitation intégrale ou partielle des annonces par des tiers non autorisés, notamment sur des services en ligne, est expressément interdite.

10 ans. Une occasion unique de découvrir Le Temps.



**10^{ANS}
LE TEMPS**

À l'occasion de notre 10ème anniversaire, prenez le temps d'apprécier notre différence. En vous abonnant au Temps pour une durée d'un an, vous recevrez un stylo Caran d'Ache de la collection Léman, ou un bon d'achat de 100 francs valable dans les librairies Payot. Des cadeaux d'exception, à découvrir sur www.letemps.ch/abos ou au **00 8000 155 91 92**.





Breguet
Depuis 1775



Napoléon Bonaparte,
client de Breguet dès 1798.



Collection Classique - Quantième Perpétuel - 5327BA

www.breguet.com

Montres Breguet SA, 1344 L'Abbaye (Vallée de Joux), tél. 021 841 90 90
PARIS - CANNES - GENÈVE - VIENNE - LONDRES - NEW YORK - LOS ANGELES - DUBAI - MOSCOU - SINGAPOUR - TOKYO - SÉOUL